



460

~~EX10~~

063-7245

LEGAAT
C. N. WYBRANDS
EN
N. WYBRANDS-DE WIT



01 1088 4145 UB AMSTERDAM

LET TRES

FAMILIERES

DE M. WINCKELMANN.

SECONDE PARTIE.

2 E 2

1917

LETTRES
FAMILIERES
DE M. WINCKELMANN.
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM;

Et se vend à PARIS.

Chez COUTURIER fils, Libraire, Quai & près
les Grands Augustins, au Coq.

M. DCC. LXXXI.

W. E. Hill

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877

1877





L E T T R E S

A M. C. FUESSLI.

Naples, le Avril 1758.

Vous avez voulu jouir en secret, avec votre Ami & le mien, du plaisir d'être le promoteur de mes recherches sur l'art, & d'avoir pour moi une amitié dont on pourroit à peine citer un exemple; mais comme une divinité bienfaisante vous avez voulu rester inconnu. Ami doué d'une ame honnête! votre discrétion a peut-être ajouté un nouveau prix à votre générosité; mais l'amitié auroit pu y perdre. Vous devez servir d'exemple de vertu aux enfans des hommes; & moi, votre admirateur (car je n'ose pas prétendre à un plus grand mérite), je suis fait pour y méditer.

Notre Ami commun, à qui je dois le bonheur de vous connoître, vous instruira de ma situation actuelle; mais je semblerois vouloir diminuer le prix d'une belle action, si je ne laissois pas à votre bonne intention toute son activité.

A ij

Le monde devient pour moi un vrai séjour de délices & la vie une source de bonheur par la connoissance des hommes d'un mérite aussi éminent que mon Fuesly ; & dans les plus grandes afflictions je desirerai encore de vivre pour connoître face à face un tel Ami. En attendant je me figure son portrait, & je deviens le créateur de sa personne par l'idée de ce qu'il y a de plus parfait & de plus estimable au monde, pour tendre mes bras vers lui. C'est dans cette contemplation que j'embrasse le divin Ami, & que je suis pour la vie.



L E T T R E II.

Au même.

Rome, le 5 Août 1758.

J'AI répondu sous l'enveloppe de M. Wille à votre lettre, que j'ai ferré contre mon cœur & contre ma bouche. Cette voie est néanmoins trop longue ; je me servirai donc de celle du Nonce du Pape en Suisse, & mes lettres partiront dorénavant dans le paquet du Cardinal Archinto audit Nonce ; & je pourrai recevoir de même par cette voie vos réponses, que vous pourrez m'adresser sous une enveloppe à *M. Winckelmann, Biblio-*

DE M. WINCKELMANN. 5

thécaire de S. E. le Cardinal Archinto, Secrétaire d'Etat de S. S. Je vous décline ici le titre qu'on m'a forcé de prendre & dont je ne me sers que dans les occasions nécessaires, telle que celle de notre correspondance ; car je ne suis nullement d'intention de servir un Cardinal ; j'ai même refusé jusqu'à ce jour les présens qu'on a voulu me faire, & je ne veux être que ce qu'on appelle ici un *Familiare* des Cardinaux.

Je tâcherai d'achever mon ouvrage pour la fin de Septembre, afin de me débarrasser de ce travail. Car le voyage projeté, qui semble encore si incertain, pourroit être fort long, puisqu'on ne peut traverser le royaume de Naples qu'à pied & sous l'habit de pèlerin. On seroit exposé à mille désagrémens & à beaucoup de dangers, si l'on vouloit voyager commodément dans ce pays ; & pour aller de Viterbe à Velia, aujourd'hui Pisciotta, on ne trouve dans ces contrées désertes ni chevaux ni voitures. Ce que je pourrai rassembler devra donc être gardé pour une nouvelle édition.

Je suis, &c.



L E T T R E . III.

Au même.

Rome, le 27 Juillet 1758.

J'AI trouvé en vous l'homme que cherchoit le Sage, & un Ami que les détracteurs de l'humanité regardent comme un phénix. J'ai obtenu ce que j'avois tant désiré, c'est-à-dire, la possession d'un Ami dans une contrée où regnent encore la probité & la bonne foi, & où le feu sacré de la liberté échauffe le génie & forme des ames dignes de connoître l'amitié. Ce bonheur ne sera pas entretenu par un desir vague, & ne demeurera pas un simple jeu de l'imagination : le jour viendra, & peut-être n'est-il pas éloigné, que j'irai dans le pays où je verrai le noble Fuesli, le plus estimable d'entre les hommes.

Votre lettre m'a laissé appercevoir que je ne suis pas, comme vous, Citoyen d'un pays libre ; & je sens que je ne puis élever ma pensée autant que je le voudrois pour vous répondre avec toute la dignité convenable. Je vous cède la victoire, ainsi que le mérite & la prééminence dans notre amitié vous sont dûs. Nous ne devons pas songer à des conditions pour mon ouvrage : je

veux jouir de la satisfaction de travailler sans aucune vue mercénaire : des hommes tels que nous sont plus précieux que l'or ; que maudit soit toute autre pensée !

Si j'ai jamais craint de m'avancer dans la carrière , c'est maintenant ; car l'importance de la matière va fixer les yeux de tout le monde. Nous ne devons donc pas nous presser ; d'autant plus que le Cardinal Archinto m'a chargé d'un travail indigne de moi , qui est de faire le catalogue de sa bibliothèque ; ce qui me fait perdre beaucoup de temps. L'incertitude de l'avenir m'a engagé à faire cette besogne , qui n'est nullement un devoir pour moi ; car le seul avantage dont je jouisse est d'avoir un logement à la bibliothèque.

J'ai résolu , quand la saison malsaine sera passée , c'est-à-dire , au mois de Septembre , d'aller encore une fois à Naples , mais par eau à la vérité ; car on vient de trouver récemment deux petits tableaux , lesquels , suivant la description qu'on m'en a faite , doivent être plus beaux que tous ceux qu'on a découverts jusqu'ici. On a trouvé aussi depuis peu des armoires avec des manuscrits bien conservés. Ce voyage , si je ne puis pas passer sans perte de temps en Sicile , ne me prendra qu'un mois & me sera facile , parce que je trouverai beaucoup d'Amis sur mon chemin. Cependant mon meilleur Ami , M. le Comte de Firmian , Ministre de la cour de

Vienne à Naples, va quitter cette ville pour être grand Chancelier à Milan. Peut-être que par son moyen, ou par celui du Nonce en Suisse, nous pourrons dorénavant tenir notre correspondance franche de port. Il me manque encore quelques éclaircissemens sur l'ancien style étrusque, ce qui m'obligera de parcourir de nouveau la Toscane, si mon temps me le permet. Le tout aura lieu en automne prochain. Je n'aurai après cela aucun reproche à me faire, & l'ouvrage pourra s'imprimer au commencement de l'hiver. J'aurois souhaité d'avoir vu les ruines d'Athenes, mais il faut quelquefois mettre des bornes à ses desirs. Ma plus grande récompense sera de mériter l'approbation de la postérité.

Je devrai remettre jusqu'à un autre temps la satisfaction de lire vos estimables écrits, dont il fut parlé à Naples, & pendant notre voyage à Porto, où se trouvent les trois admirables temples d'ordre dorique dont il y est question, & que j'ai connus par conséquent avant de recevoir la lettre de M. Wille. — Je dois vous développer cette énigme. J'étois dans la compagnie de deux Chambellans de S. A. S. l'Electeur de Cologne & d'un Hambourgeois, pour me rendre à Porto. En nous embarquant à Salerne, nous tournâmes les yeux vers la patrie; & dans ces lieux que peu d'Allemands ont visités, nous nous entretîmes de ceux qui ont illustré notre

DE M. WINCKELMANN. 9

nation ; sur quoi le Hambourgeois, M. de Volk-
mann, me cita quelques passages des Idyles de
M. Gessner. Je suis pour la vie.

P. S.

Je ferai imprimer dans les notes quelques passages
en grec, particulièrement de Platon & d'Aristote ;
mais je voudrois que pour cela on eut de beaux
caractères, cela m'engageroit à en ajouter d'autres.
Depuis le temps de Robert-Etienne le bon goût
dans cet art s'est perdu, & il n'y a plus ni jours
ni ombres dans les caractères grecs. Comme je
parle à un Artiste, je suis sûr d'être entendu.
Les abréviations contribuent à la belle forme,
lorsqu'on leur donne de la rondeur & de la
grace. Il se pourroit qu'avec le temps je fisse
imprimer quelque chose en grec. Les Libraires
de Leipsig s'imaginent que leur Constantin Por-
phyrogenete est un chef-d'œuvre d'impression
grecque ; ceux de Glasgow ont la même idée :
mais, selon moi, le contour de ce caractère est
maigre & mesquin. Il y a une certaine élévation
& enfonçure, une certaine saillie & rentrée, pour
ainsi dire imperceptibles, qui donnent de la grace
aux caractères ; mais ce juste degré ne peut pas
être saisi par tout le monde, & distingue dans
tous les arts le grand maître, comme Robert-
Etienne l'étoit dans celui de l'Imprimerie.





L E T T R E IV.

Au même.

Rome, le 9 Avril 1763.

J'AI différé d'un courier à vous répondre, afin de pouvoir vous marquer avec certitude que, par la mort de Venuti, j'ai obtenu la place de Président des antiquités de Rome & des environs de cette ville, ou d'Antiquaire de la Chambre Apostolique; malgré toutes les peines que plusieurs personnes se sont données pour l'avoir. De sorte que je compte de me fixer à Rome, où je jouirai d'un fort heureux si je puis parvenir à obtenir une place à la bibliothèque du Vatican. Dites cette nouvelle à notre cher Usteri, à qui je n'ai pas le temps d'écrire, afin que cela lui serve de règle dans ses démarches pour moi auprès de M. le Professeur Sulzer. Je renonce volontiers à toute protection en Allemagne, où je ne pourrois me trouver qu'à l'étroit. Cette place, qui demande peu de travail, est honorable & rapporte quinze écus par mois.

Je n'ai pas voulu me refuser à porter un jugement sur M. Hedlinger, ainsi que vous l'avez pensé peut-être; mais il seroit nécessaire, pour en parler

avec quelque certitude, d'avoir ses ouvrages sous les yeux, & je ne fais où je pourrai en trouver. L'éloge vague d'un Artiste aussi célèbre ne diroit rien; tout le monde est en état de le faire & le fera sans doute. Je tiens d'Oefer tout ce que je fais de Donner, car je n'ai jamais été à Vienne. Oefer est un homme plein de talens pour l'art, mais il est paresseux, & il n'existe encore aucun ouvrage public de lui. Son dessin manque de cette grande correction des Anciens, & son coloris n'est pas assez moelleux; c'est le pinceau de Rubens, mais son dessin est d'un plus grand caractère que celui de ce maître. C'est un homme d'un grand esprit, & qui a toutes les connoissances qu'on peut acquérir hors de l'Italie. Donner n'a pas été en Italie, c'est tout ce que j'en fais.

Vous vous promettez trop de moi, mon Ami, pour votre fils en Angleterre; j'y suis peu connu, & j'évite cette nation peu hospitaliere autant que je le puis. Je serai néanmoins charmé de m'entretenir avec le fils de mon meilleur Ami. Peut-être trouvera-t-il en Angleterre quelqu'un de nos Amis communs qui pourra lui être utile. Il est très-probable que M. Mengs passera en Angleterre, où quatre des plus riches Seigneurs le demandent. Je ne veux cependant pas pénétrer plus avant dans ce secret, parce qu'on m'accuse déjà de l'avoir desservi auprès du Ministre d'Espagne ici, par un simple avis que je lui ai donné. Je suis, &c.

L E T T R E V.

Au même.

Rome, le 26 Novembre 1763.

IL y a quelques jours que votre jeune Architecte m'a remi votre chere lettre, après avoir été déjà quinze jours à Rome. Je ne suis pas avare de bons conseils ni d'admonitions qui peuvent peut-être blesser un peu l'amour-propre. Je lui ai prescrit un plan, & je l'ai recommandé au meilleur Architecte de Rome, de qui il pourra apprendre les beautés de son art; & comme il est absolument nécessaire qu'il dessine des figures, il pourra recevoir dans cette partie des leçons du plus habile Dessinateur de cette ville: le reste dépend de son application.

Je lui ai défendu toute lecture, qui est un écueil dangereux pour les Artistes, où tous ceux que j'ai connus ont fait naufrage; car dans cet âge la main a plus besoin de s'exercer que l'esprit; d'ailleurs on peut apprendre en peu de jours les regles de l'architecture, au lieu que la pratique demande des années; l'esprit doit donc obéir à la main, & non pas la main à l'esprit, que lorsque cela peut se faire sans danger. Il ne comprend pas encore

tout ce qui lui est nécessaire de savoir, mais on aura soin de l'en instruire. Il faut néanmoins que ses parens se déclarent sur le temps qu'ils veulent le laisser à Rome, afin qu'on puisse régler en conséquence le plan de ses études.

Je ne doute pas de sa docilité, mais il a besoin de quelqu'un qui lui crie sans cesse à l'oreille, service dont je me chargerai avec plaisir; car il n'y a point de ville au monde où l'on s'abandonne plus facilement à l'indolence; parce que l'oïveté même peut y procurer quelques connoissances plus qu'ailleurs. Voilà le second écueil que l'Artiste doit éviter. On doit lui permettre de se lier avec ses compatriotes qui sont attendus ici, & qui verront Rome en Amateurs; mais il ne doit pas chercher à devenir plus savant que son art ne le demande.

Je rendrai à votre parent tous les services qui dépendront de moi. Tous les matins à la pointe du jour je dois faire une bonne lieue pour me rendre à la bibliothèque du Vatican, & autant pour revenir; de sorte que je perds inutilement un temps précieux. Je fais d'ailleurs, depuis quelque temps, mon purgatoire, car je soumets mon ouvrage à la censure d'un juge sévère mais éclairé, âgé de soixante-douze ans, ce qui doit se répéter jusqu'à deux fois; & voilà mes occupations du soir: l'ouvrage même ne se trouve pas encore fini.

Je vous ferai passer une copie du dessin de

notre Mengs , par le premier Zuricois , qui retournera d'Italie , & non pas de France en Suisse ; ce qu'il ne faut guère espérer. J'entends peu parler de lui ; on me dit dans sa maison ici , qu'il est content , sans rien ajouter de plus , & je n'en demande pas davantage. Je suis , &c.

P. S. M*** a resté quinze jours à Rome , & en comptant ceux qu'il a employé à faire faire son portrait par un habile Disciple de Mengs , il lui en est resté à peine huit pour voir cette ville ; de sorte que , Dieu merci , nous n'avons pas à craindre qu'il aille révéler notre secret au-delà des Alpes.



L E T T R E VI.

Au même.

Rome , le 20 Janvier 1764.

VOTRE cher Fuesli vous aura dit pour moi la réception qu'on lui a faite à Rome. Il ne se passe , pour ainsi dire , point de jour sans que nous nous voyons. Nous allons voir ensemble les principales choses ; il les a même déjà vu plus d'une fois , & va les revoir de nouveau sans moi , avec son judicieux & savant Compagnon de voyage ; de sorte que je suis persuadé que personne au-delà

des Alpes ne sera sorti de l'Italie avec plus de connoissance, de savoir & de goût que lui; & s'il reste encore quelques mois ici, il y aura peu de personnes à Rome même à qui ce digne jeune homme ne puisse donner des leçons. Votre patrie pourra désormais se faire gloire de posséder le plus grand Connoisseur qu'il y ait. Aucun Souverain, que je sache, n'a jusqu'à présent réussi à former un pareil Connoisseur, & ce bonheur n'est pas fait non plus pour les Princes. Oui, je me repentirois de ma complaisance si sa patrie ne jouissoit pas principalement de ses talens. Toute votre ville doit faire des efforts en sa faveur, afin de pouvoir se glorifier, à plus juste titre, de posséder un pareil Citoyen. Je suis, &c.

L E T T R E V I I.

Au même.

Rome, le 12 Juillet 1766.

J'AI reçu avec autant de plaisir votre lettre, qui m'a été remise par nos Amis communs, qu'on pourroit recevoir un Ami dont on auroit été séparé par une longue absence. C'est leur voyage à Naples qui est la principale cause du retard que j'ai mis à vous répondre. Mon séjour à la villa

de mon Ami ne m'a pas permis de rendre à votre protégé tous les services que j'aurois désiré. Je le vois néanmoins souvent, je vais même aujourd'hui à Rome pour dîner avec lui, & nous ne manquerons pas de boire à votre santé. Comme j'ai enfin gagné du temps, la lettre en question pourra bientôt paroître. On a fait à la fois deux traductions françoises de mon *Histoire de l'Art* (1), l'une à Amsterdam, dont il me vient quatre exemplaires; l'autre chez Saillant à Paris en deux volumes *in-8°*, que M. le Duc de la Rochefoucauld a eu la bonté de me faire passer. Je les ai reçus hier, mais le grand nombre de lettres que j'ai eu à écrire ne m'ont pas permis d'en lire beaucoup; cependant en les parcourant j'y ai déjà remarqué plus d'une hérésie que le Traducteur peu éclairé m'a fait dire.

Je suis, &c.

(1) M. Winckelmann a été trompé; il n'y a eu qu'une seule traduction de cet ouvrage imprimée à Amsterdam, chez Harevelt. Celle de Paris est la même, à laquelle on n'a fait que mettre un faux titre sous le nom de Paris.





A M. GESSNER.

L E T T R E I.

Rome, le 17 Janvier 1761:

J'AI reçu de vous plus que je n'avois espéré : une lettre & un livre ; car M. Usteri m'a cédé vos Idyles, que je ne connoissois que par le rapport d'une personne qui les avoit lues, mais qui fait apprécier ce qui a paru d'admirable de notre temps. C'étoit un Hambourgeois (1), qui a fait avec moi le voyage de Porto, & qui m'a récité des passages de vos Idyles, pendant que nous traversons le golfe de Salerne. C'étoit, en vérité, une entreprise bien hardie, que de mettre ces chants dans une prose poétique ; mais aussi avez-vous par là, mon ami, ôté à vos successeurs l'espoir de vous imiter. Vos Idyles sont si belles que je ne puis m'empêcher de vous en dérober des idées, que vous reconnoîtrez tôt ou tard. Je me munis d'avance de cet aveu. Hier j'en ai lu la moitié à mon ami, M. Mengs, qui, comme

(1) M. de Volkmann.

un bon patriote, se réjouit de ce que dans notre nation il se trouve des ames douées d'idées si poétiques, si pittoresques, si agréables & si honnêtes, & à qui le ciel accorde, en même-temps, l'heureux talent de les exprimer avec tant d'énergie & de les communiquer aux autres. Mon cher & aimable Gessner! je fais combien l'art d'écrire est difficile; & selon moi, Milord Roscomond avoit raison de dire: « que de toutes les choses qui » distinguent l'homme, le plus grand talent que puisse » lui donner la nature, est de savoir bien écrire; » aussi reconnois-je tout le prix de votre ouvrage! je n'ai rien vu d'autre de vous, car je ne connois même pas les petites bagatelles qu'on a publiées de moi. Je crois qu'on a imprimé une description d'Herculanum que j'ai envoyée, il y a près de trois ans, de Naples au Prince Electoral, sans que j'aie pu obtenir la moindre réponse sur ce sujet. J'y ai ajouté quelque chose sur la grace & sur la connoissance des anciens ouvrages de l'art: j'ignore si cela a été imprimé ou non. Je vous parle de ceci pour me servir d'excuse de ce que je ne connois pas encore les chefs-d'œuvre de notre nation, malgré mon desir ardent de les posséder; ce qui n'a pas dépendu de moi. M. Usteri m'a donné une idée du *Brutus* de M. Hirzel; j'espère avoir cet ouvrage si désiré, pour le lire sur les lieux où je cherche les traces de Brutus & de la céleste liberté. Ces ouvrages seront des

monumens éternels à la honte de nos Princes d'Allemagne, qui se révoltent quand ils entendent lire leur langue maternelle. Les futiles françois & les autres étrangers ont tout corrompu, jusqu'à la pureté du sang même.

Pour ce qui est de l'*Histoire de l'Art*, je rougis, mon ami, lorsque je pense à vous. Les Libraires de Saxe m'ont si bien encroué que je ne fais comment je pourrai m'en débarrasser. On m'a fait savoir que la cour verroit de mauvais œil si, dans les circonstances actuelles des choses, je faisois imprimer mon ouvrage en Suisse; & que je devois éviter de donner à penser que je suis porté pour la Prusse, ainsi qu'on le croit à tort. J'ai voulu éviter ce premier soupçon, & j'ai promis l'impression de mon ouvrage à M. Walther à Dresde, qui doit me donner un séquin de la feuille. J'ai fait passer de Florence à ce Libraire le manuscrit du premier volume, tout imparfait qu'il étoit alors; & il trouva je ne fais quelles difficultés, de sorte qu'il se passa trois ou quatre mois sans que je reçusse la moindre réponse. Pendant ce temps M. Dyck de Leipzig m'écrivit, & me fit prier par une personne de ma connoissance, de faire quelque chose pour un journal qu'il avoit entrepris, en m'offrant un louis d'or de la feuille. J'acquiesçai à sa demande, & comme je ne recevois aucune réponse de Walther, je lui fis demander mon manuscrit pour l'envoyer à Leipzig.

Cependant Walther se prévalut du privilège qu'il avoit obtenu pour l'impression de mon ouvrage, je me fis donc renvoyer mon manuscrit à Rome, en flattant de nouveau ce Libraire de la préférence.

En attendant, cette altercation m'a été favorable: car j'ai formé un système nouveau, & j'ai changé totalement mon ouvrage; ce à quoi j'ai été engagé aussi par la crainte qu'on n'eût copié mon manuscrit & qu'on ne le fit imprimer à mon insçu. Pendant trois ans & depuis mon retour de Florence, j'ai appris & examiné beaucoup de choses, tant dans la compagnie du Cardinal Albani, qu'on regarde comme le plus grand Antiquaire qu'il y ait, que par des occasions favorables, que les étrangers ni les Romains même ne peuvent pas avoir; de sorte que je puis donner aujourd'hui un ouvrage plus parfait. Cependant comme il est très-difficile de faire une histoire systématique de l'art chez les Anciens, je n'avance dans cette carrière qu'à pas lents, & j'attends un temps plus favorable; d'autant plus que je n'ai pu suffire à toutes les planches. Donnez-moi un conseil pour sortir des filets de Walther: je suis dans ces fortes d'affaires comme un enfant, sans la moindre expérience, & mou comme la cire devant le feu. Je finis pour aujourd'hui & vous offre mon amitié, content & fier de posséder la vôtre.

L E T T R E II.

Au même.

Rome, le 25 Avril 1761:

SI ce n'étoit pas prendre trop de liberté pour la seconde lettre que je vous écris, je vous ferois un petit reproche de ce que vous avez fait lire ma première à d'autres personnes qu'à M. Fuesli, comme je le fais de bonne part. Des lettres adressées à vous, qui sortent si vuides de Rome que les miennes, peuvent être comparées aux vaisseaux qui reviendroient sans cargaison du Pérou; & quand la lettre est lue, celui qui l'a écrite ressemble à un Acteur qui ne monteroit sur le théâtre que pour faire la révérence aux Spectateurs & se retirer. On pourroit croire malicieusement que je crains de faire la première avance; & peut-être n'auroit-on pas tort; car je chercherois à donner une ou deux fois des bonnes pièces d'or ou d'argent, après quoi je me verrois contraint de paroître avec du billon. Voilà une des causes de mon peu de correspondance en Allemagne. Mais je suis moins réservé avec un peuple qui jouit de la liberté de penser, mere des idées sublimes : la connoissance & l'estime d'une pareille nation sont pour moi les colonnes

d'Hercule , & je voudrois pouvoir mériter la bonne opinion qu'on a de moi.

Mon cher Gessner , peu de personnes ont eu , comme moi , l'occasion & le desir de connoître l'antiquité & l'art , autant que ma pénétration a pu le permettre ; mais je ressemble à ce Danseur de l'antiquité , qui marchoit toujours sans changer de place. Je rejette souvent le lendemain ce que j'avois trouvé bon la veille ; & cela me rend encore plus circonspect à parler dans mes lettres sur des choses essentielles de l'art.

Il étoit temps enfin , qu'après un laps de trois siècles , quelqu'un osât entreprendre de développer le système de l'art chez les Anciens ; non pour chercher à instruire par-là nos Artistes modernes dont il y en a peu qui soient en état de se corriger ; mais pour apprendre à étudier & à admirer ceux de l'antiquité. Il ne suffit pas de disserter vaguement , il faut s'appliquer avec constance & avec ordre : & comme j'ai souvent manqué le point invisible , j'ai été obligé de parcourir de nouveau toute la carrière que j'avois déjà remplie. Si ce travail peut être utile à l'art , ce qui est , pour ainsi dire , impossible de nos jours , il méritera sans doute quelque éloge. Mais j'aurois dû commencer ce projet avant l'âge de trente ans , tandis que j'en ai déjà aujourd'hui quarante passés ; je suis par conséquent d'un âge à ne plus trop me jouer de la vie. Je m'aperçois aussi de l'évapo-

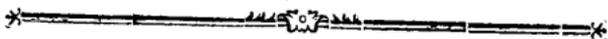
ration de certains esprits subtils, avec lesquels je m'élevois sur des ailes puissantes jusqu'à la contemplation du vrai beau. Voilà quel est la source de toute la connoissance de l'art chez les Anciens, que le ciel ne dispense jamais avec prodigalité; & qui est si rare que Michel-Ange a dû se borner à la simple contemplation, sans pouvoir parvenir à en avoir une connoissance parfaite. Raphaël a pénétré plus avant dans le sanctuaire du beau. Dans les statues des Artistes modernes on ne le retrouve plus, même dans une seule partie. Depuis plusieurs siècles, par exemple, on n'a pas fait une seule belle main en marbre, & de toute l'antiquité il ne nous en est resté qu'une seule entière, dont peut-être même la beauté n'est reconnue que par quatre yeux.

Je me suis écarté sans y penser du rivage, ainsi que cela m'arrive souvent dans cette mer; mais vous devez me pardonner cet écart, parce que je n'ai eu rien de mieux à vous dire.

Notre cher Usteri part aujourd'hui de Rome, avec plus de savoir & d'estime que ne peuvent s'en flatter ordinairement ceux qui ont resté aussi peu de temps que lui à Rome, seul séjour des beaux arts. Je crois cependant que son cerveau doit ressembler parfaitement au calendrier Romain, où les Saints ne trouvant plus de place, les nouveaux doivent nécessairement extirper les anciens. Le proverbe a raison : qui

trop embrasse mal restreint. Mais dans ce cas-ci on peut se glorifier de cette vérité ; & comme on doit un tribut à l'oubli , il faut lui laisser le superflu , afin de conserver pour nous ce qui est utile. Du moins lui a-t-on indiqué ce qu'il y a de meilleur , & non pas sans raison. Peut-être bien même pourrai-je un jour aller en faire une réclamation de vive voix. Je salue le noble Fuesli , & suis pour la vie.

P. S. Vous recevrez l'un & l'autre un exemplaire des pierres gravées de Stofch ; j'ai pris la liberté d'y joindre un autre pour M. le Comte de Büнау , mon ancien Maître & Ami , que je vous prie de lui faire parvenir à Leipzig ou à Weimar.



L E T T R E I I I .

Au même.

Rome , le 21 Juin 1761.

AUSSi agréable que le seroit une flotte chargée de vin de Madere , pour un peuple que le soleil traite aussi peu favorablement que le Clergé Romain traite les laïques , à qui , au lieu de donner du pain & du vin , il n'accorde que du pain seul , suivant l'expression d'un Poëte anglois (Cowley) , dont je ne puis néanmoins m'appliquer tout-à-fait la comparaison ; aussi désiré & aussi agréable ,

a été pour moi & pour mes Amis , avides de recevoir les chefs-d'œuvre de nos Compatriotes, le présent que vous m'avez envoyé. Le Cardinal, qui est venu lui-même à la poste avec moi pour aller chercher le paquet, & qui l'a ouvert de ses propres mains, charmé de la belle impression de ce livre, a témoigné beaucoup de regret de ne pouvoir jouir, comme moi, du plaisir de le lire. Je ne puis, comme dit le Poëte, vous rendre que du billon pour de l'or pur, & je ne fais même pas encore par quel moyen. J'écrirai néanmoins aujourd'hui à une personne attachée à M. le Comte de Firmian à Milan, pour lui demander si je puis, sans frais, envoyer à ce Seigneur, qui est grand maître des postes de toute l'Italie, un exemplaire de la description des pierres gravées de Stofch. Je vous en donnerai connoissance. Je viens de lire les deux premiers chants de la mort d'Abel traduit en françois, qu'une personne a fait venir de Turin par la poste ; & qui m'a assuré qu'un de ses Amis est occupé à traduire cet admirable ouvrage en vers italiens. Je vous porterois volontiers envie, mon Ami, si l'envie ne se trouvoit pas au nombre des péchés mortels dans le catéchisme du Cardinal Bellarmin. Hélas ! je suis de ceux à qui les Grecs ont donné le nom de *Sage-tardif*. L'éducation, les circonstances & le défaut de fortune, tout a contribué à m'empêcher de m'élancer plutôt dans la carrière.

Pour ce qui est de l'ouvrage de mon Ami (1), l'impression m'en tient plus à cœur qu'à lui-même, & je voudrois qu'il put bientôt paroître, mais que ce fut de votre imprimerie. Cet ouvrage n'aura que peu de feuilles, & la planche pour le titre, dont il est question, prendroit beaucoup de temps. Il sera donc plus convenable de le faire paroître sans cet ornement étranger. Je crois néanmoins que l'Auteur fera encore un article où la définition de la Beauté sera appliquée d'une manière plus précise & plus lumineuse à la Peinture. Vous avez raison de desirer une explication plus exacte de l'idée de la Beauté; mais vous en exigez trop. L'Auteur a, sans doute, senti la difficulté d'en présenter une idée palpable & claire, que personne encore n'a pu donner. C'est pourquoi il en a tracé une image si sublime, que je n'ai jamais pu le lire sans émotion; & je rends grâce au ciel d'avoir doué l'homme d'une telle force de penser. Je vais briser quelques lances avec lui sur les beautés de l'art, & je ne me plaindrai pas d'être vaincu par un pareil adversaire; quoique j'emploierai néanmoins toutes mes forces pour me tenir en pied. Au reste je ne me suis jamais ingéré à le critiquer, ni n'ai jamais refusé de retoucher ses ouvrages. Je vous autorise cependant, en son

(1) Pensées sur la Beauté & sur le Goût dans la Peinture, par M. Mengs, dont la traduction a paru depuis peu.

nom , à faire les changemens que vous jugerez à propos.

Vous recevrez dans quelques mois d'ici un petit ouvrage de moi , ayant pour titre : *Considérations sur les découvertes des Antiquités à Rome, faites pendant le séjour de l'Auteur dans cette ville, avec quelques planches; j'y travaille de temps en temps. Je remplirois les quatre pages, si je ne me trouvois pas surchargé d'un grand nombre de lettres importantes que j'ai à écrire. Je vous embrasse ainsi que le noble Fuesli de tout mon cœur, & suis pour la vie.*

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 19 Septembre 1761.

SI vous aviez connu l'Ami que je viens de perdre (1), vous n'auriez pas pu en dire moins que vous l'avez fait dans votre dernière chère lettre ; & si j'étois bien connu de vous, il vous arriveroit ce qui m'est arrivé (sans faire cependant aucun parallèle) lorsque j'entendis en personne parler le célèbre Wolff : ce qui de loin m'avoit paru , au

(1) Le Cardinal Passionei.

clair de la lune, un monstre, ne se trouva plus être qu'un billot, lorsque je m'en fus approché.

Mon Ami peut être heureux, mais cela ne lui fera pas aussi facile qu'à moi : car mes desirs se bornent à jouir de la tranquillité & du repos que je goûte actuellement, & dont je ne jouirai que difficilement par le bonheur imaginaire que semble me promettre l'avenir. Nous commençons à nous enrichir à mesure que nos desirs diminuent, & nous nous appauvrissons, lorsque l'accroissement des richesses augmente le nombre de nos besoins. Au reste je suis en garde contre les revers de la fortune.

J'ai écrit à M. Fuesli touchant l'ouvrage de mon ami, de la maniere que je crois lui être agréable. Il travaille à un ouvrage plus considérable en italien (1), qui suppléera à ce qui peut manquer à celui-ci. Cette langue lui est plus familière que l'allemande. Je n'y perds que le temps : car le premier ouvrage qu'il donnera au public, doit m'être dédié.

On a de nouveau trouvé près de Rome deux peintures antiques bien conservées, dont les figures ont deux palmes de haut. L'une représente la fable d'Erichthion, que Pallas remet dans une

(1) Regles générales pour juger les Peintres, leurs Ouvrages & le degré auquel ils sont parvenus, par M. Mengs, dont la traduction vient de paroître.

corbeille à Pandrosie, fille de Cecrops; laquelle, ainsi que ses deux sœurs, ne peuvent résister à l'envie d'ouvrir cette corbeille. L'autre est une danse de trois belles Bacchantes. Le dessin en est admirablement beau; & ce sont sans doute les plus anciennes peintures que l'on connoisse.

Un Anglois qui voyage croit avoir découvert à un buste à Turin, qui se trouve chargé de caractères inconnus, les véritables caractères égyptiens, qui ont une grande affinité avec les plus anciens caractères chinois. Il fait imprimer quelque chose ici que je vous ferai passer si cela n'est pas trop volumineux. Il est arrivé à Livourne vingt grandes caisses d'antiquités égyptiennes, que le Roi de Sardaigne a fait déterrer en Egypte.

Je suis, &c.



L E T T R E V.

Au même.

Rome, le 31 Octobre 1761.

J'AI attendu pour vous écrire après une lettre de M. Fuesli que j'ai reçue il y a quelques jours; & pour vous dire la vérité, j'ai été depuis quelque temps fort distrait & hors d'état de répondre rien de raisonnable à la sommation que vous me faites

dans votre lettre. Je crains d'avoir le sort de ces statues qui se trouvent placées sur un base trop élevé ; ou de ces navires qui se font remarquer sur les rivieres, mais qui dans l'immense espace des mers ne paroissent plus que des atomes. Lorsqu'un Virtuose médiocre chante seul, sa voix flatte toujours plus ou moins, mais il obtient peu d'auditeurs quand il se trouve en concurrence avec d'autres qui sont plus habiles que lui. Je ne suis pas en ceci aussi pressé que vous pourriez le croire : car je ne voudrois pas volontiers me trouver placé au fond du tableau pour ne pas y être apperçu ; j'ai même assez de vanité pour desirer d'y servir d'ombre ; non pour faire mieux sortir les jours, mais pour les remplir. Je vous communiquerai tout ce que je saurai ; & vous pourrez alors en agir comme les Hollandois qui, à ce qu'on dit, brûlent de temps en temps leurs épiceries pour en mieux foutenir le prix : rejetez de même tout ce qui ne vous conviendra pas. Ce qu'il y a de plus mal, c'est qu'en quelque façon je dois parler contre mon inclination & non pas contre mon sentiment ; car moi même je ne voudrois point être imprimé en caracteres latins quoique plus beaux, car on diroit que je préche contre moi-même. Mais je rejeterai l'impression de mon livre en caracteres gothiques sur le compte de mon Libraire. Je penserai sérieusement à la lettre en question.

J'ai pris la liberté de joindre aux effets de M.

Usteri, un gros paquet pour M. le Comte de Bünau, Conseiller intime de l'Empire, mon ancien Maître, lequel vous est adressé. Ce sont les peintures d'Herculanum, que j'ai reçues en présent pour lui de la part du Ministre Tanucci (1). M. le Comte vous marquera quelle voie il faudra prendre pour les lui faire passer. J'espère aussi de recevoir par votre canal quelque argent du Libraire Dyck de Leipzig. Je vous recommande instamment l'un & l'autre. Je salue & embrasse M. Usteri, & suis pour la vie.

(1) M. le Marquis Tanucci s'est fait avantageusement connoître par plusieurs dissertations d'érudition & de jurisprudence qui lui ont mérité l'estime du Roi de Naples. C'est, dit M. de la Lande, peut-être le premier exemple qu'on ait d'un homme de lettres qui ait passé tout d'un coup de la tranquillité de son cabinet aux embarras de l'administration, sans s'y trouver déplacé, & qui ait montré par une heureuse expérience combien il y a de rapport entre ces deux genres d'occupations.



 L E T T R E VI.

Au même.

Rome, le 16 Février 1762.

Vos louanges font pour moi comme la rosée du matin pour une terre aride; l'approbation d'un homme tel que vous m'inspire du courage & me fait espérer quelque succès de l'ouvrage, auquel j'aurai employé tous mes soins & toutes mes forces. Si j'étois maintenant chargé d'un pareil travail je pourrois m'en tirer mieux, parce que je m'y trouve préparé; mais dans le temps je ne l'ai entrepris qu'avec crainte & comme un vrai novice; d'ailleurs je n'ai pu y donner que le peu de momens que me laissoit le Cardinal, qui vouloit m'avoir auprès de lui nuit & jour. Les grands Seigneurs font des espèces de tyrans quand on ne veut ou ne peut pas leur faire tête; & j'ai été obligé enfin de me mettre sur un pied plus supportable. On m'a mandé qu'il est fait mention de mon ouvrage dans le *Journal de Berlin*, mais je n'ai pas encore pu parvenir à le voir. Il en est fait de même un rapport si honorable dans le *Journal Etranger* (1), qu'il m'a attiré l'attention de la cour de Vienne, qui m'a fait faire

 (1) Du mois de Mars 1760, page 48.

quelques

quelques propositions indirectes, auxquelles j'ai répondu en faisant connoître les conditions que je pourrois exiger.

Je røugis, mon Ami, d'être ainsi votre débiteur, mais je m'acquitterai de tout : depuis quelques temps le Comte ne m'a pas permis, pour ainsi dire, d'être à moi-même, & depuis huit jours, que je suis de retour de Naples, j'ai eu à répondre à une infinité de lettres. D'ailleurs comme pendant le carême les Cardinaux menent, par bienfiance, une vie plus retirée, cela me fait perdre beaucoup de soirées. Daignez donc avoir un peu d'indulgence pour moi.

Je vais faire inférer un nouveau morceau dans une feuille périodique de Leipzig dont j'ignore le titre, & quand il y aura de quoi former un petit volume, je corrigerai le tout pour le donner avec une préface.

Le présent que m'a fait notre Usteri m'est bien parvenu & m'a été fort agréable; mais je n'ai pas encore trouvé un moment de tranquillité pour lire la traduction tant désirée (1).

Je vous prie, mon Ami, de faire passer bien enveloppé, à M. le Comte de B**, le présent que je lui ai destiné. Je salue & embrasse le noble Fuesli & le cher Usteri. Je suis pour la vie.

(1) Il est question ici de la traduction de *Sophocle* & d'*Euripide*, par M. le Chanoine Steinbuechel.



A M. L. USTERI.

L E T T R E I.

Rome, le 24 Février 1761.

J'AI été charmé d'apprendre que vous étiez arrivé en bonne fanté. Vous n'avez point trouvé, à ce qu'il me paroît, le temple d'Apollon à Terracine. Ce n'est pas l'église, mais ce font, du côté droit de la grande rue, de grandes colonnes de marbre blanc, qui portent sur un soubassement pareillement d'un marbre très-blanc. L'aqueduc dont vous me parlez se trouve près du fleuve Liris, appelé aujourd'hui le Garigliano, & servoit à porter de l'eau dans la ville de Minturanæ, dont vous avez vu les ruines. C'est dans le marais qui se trouvoit proche de cette ville que se cacha Marius pour se dérober à la poursuite de ses ennemis. Il y a une dissertation sur le théâtre de Capoue par le savant Chanoine Mazocchi. Vous n'avez qu'à nommer le Cardinal Passionei pour être bien reçu de lui; mais c'est un homme de quatre-vingts ans. Vous pouvez aller trouver aussi un autre Grec, mais qui est un archi-pédant, au Séminaire de St Janvier: c'est le professeur Dom

Giacomo Martorelli, mon bon Ami. Pour qu'il vous reçoive bien, vous pouvez lui faire les complimens de notre ami commun, le Pere Mignarelli, qui est aujourd'hui à St Sauveur à Bologne. Demandez-lui à voir son ouvrage intitulé : *De Theca Calamaria*. Il vous dira pourquoi la publication en a été défendue (1), & vous contera une histoire plaisante qui s'est passée entre lui & moi. Dites-lui que je fais mention de cet ouvrage, dont je cite même la page, dans la *Description des pierres gravées de Stofsch*; & que cela a occasionné la gageure d'un beau Dante entre le Cardinal Passionei & moi; car ce Cardinal ayant vu que je parlois de l'ouvrage en question, a voulu parier qu'il l'obtiendrait par le Marquis Frangiani, & j'ai soutenu le contraire. Véritablement, il ne lui a pas été possible de l'avoir, par conséquent le Dante m'appartient. M. Martorelli sera sans doute charmé d'apprendre que son ouvrage, qui est de sept cens pages, soit connu malgré la défense de la cour. Ce Savant me doit aussi une réponse; mais ces gens-là ne tiennent aucune correspondance littéraire; & une lettre leur paroît quelque chose d'extraordinaire.

(1) Cette défense fut faite à M. Martorelli, pour avoir critiqué mal-à-propos & d'une manière indécente M. Mazzochi. La publication de l'Ouvrage fut arrêtée au moment même qu'on imprimoit la dernière feuille, & l'Auteur eut ordre de ne le communiquer à personne hors de chez lui.

Je vous prie de saluer de ma part le Pere de la Torre (*e Comitibus à Turre*) (1). Ayez quelques égards pour son valet-de-chambre, appelé Donato. Cet homme a plus donné occasion à la correspondance de ce Pere, que le savoir de celui-ci (qu'il n'a pas & qu'il ne peut pas avoir) ; mais il est aussi en même-temps la cause du silence qu'il garde. La politesse la plus agréable que vous puissiez lui faire, c'est de le prier de vous montrer ce qu'il y a de plus beau en médailles ; en ajoutant que vous lui faites cette demande parce que vous savez qu'il connoît ce qui est beau, (*perchè Ella intende in Bello*) ; jetez en même-temps un coup-d'œil sur Donato : & vous pouvez être assuré de gagner son entière confiance.

J'ai écrit, il y a quelques jours, à M. Camillo Paderni. Je vous prie de lui faire mes compli-

(1) Le P. de la Torre, de l'ordre des Somasques, est connu par son grand savoir en physique, en histoire naturelle, en mathématiques, & en un mot dans tous les arts & dans toutes les sciences. On a de lui une excellente histoire du Vésuve. Il a fait de très-bons microscopes avec des petites gouttes de verre d'un foyer très-court, fondues au feu de lampe sur du tripoli très-fin calciné, dont on trouve des détails dans le premier volume du Recueil d'Observations microscopiques. Il est parvenu aussi, par le moyen de petits globules de verre qui grossissent deux mille fois le diamètre d'un objet, à connoître les organes de la génération des mouches.

mens. Nous nous verrons probablement, ainsi que je le lui ai marqué. Le beau Mercure a été envoyé depuis mon temps ; mais je m'en suis formé une parfaite idée d'après ce que M. Camillo m'en a marqué, & le rapport qui m'en a été fait de vive voix. Je verrai si vous y avez remarqué quelque chose de particulier (1).

A Naples vous avez à voir le palais Columbrano, & particulièrement une tête qui se trouve au-dessus de la porte d'une écurie, près de l'escalier. Mais demandez à M. Martorelli si c'est toujours la même que nous avons vu ensemble ; car le Prince Columbrano, qui est actuellement ici, m'a assuré qu'on en avoit mis une autre à la place. Je vous en dirai davantage sur cette tête quand vous serez ici.

Le Marquis Mastrilli possède une grande collection de vases étrusques.

Je vous écris à la hâte ; car je ne reçois votre lettre que dans ce moment, & je me vois forcé de sortir avec le Cardinal.

Vous n'avez aucun remerciement à me faire ;

(1) M. Winckelmann veut parler ici des rosettes qui sont placées, en forme de boucles, sur les courroies avec lesquelles Mercure attache ses talonnières, & qui se trouvent sous la plante du pied, quoique les courroies soient retachées par dessus le cou du pied, comme si l'on eût voulu marquer par-là que ce Dieu n'est pas fait pour marcher mais pour voler. *Antichità di Ercolan. Tom. V, p. 117.*

il n'a pas dépendu de moi de vous rendre service. Peut-être ne puis-je pas être utile toutes les fois que je le desirerois.

N'oubliez pas d'aller voir le cabinet de médailles & de pierres gravées du Duc de Noya Caraffa (1); j'ose dire qu'il est mon bon ami; vous pouvez par conséquent lui faire mes complimens.

Je ne puis dans ce moment me rappeler tout ce que j'aurois à vous dire. Je chercherai toutes les occasions de vous prouver que je suis.



L E T T R E II.

Au même.

Rome, le 3 Mai 1761.

IL est probable que nos lettres se croiseront en route, si vous avez pensé à moi comme j'ai pensé à vous. Il ne se passe point de jour que je ne parle de vous; & si vous revenez un jour à Rome vous y ferez plus fêté que jamais. Vous avez été

(1) M. le Duc de Noya, de l'illustre maison de Caraffa, est connu par un Mémoire fort curieux sur la Tourmaline, pierre singulière, qui devient électrique lorsqu'on la chauffe; semblable à la pierre de Ceylan, dont il est parlé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1717.

pour moi un dépôt précieux; je suis seulement fâché de n'avoir pas pu vous être plus long-temps utile, ce qui vous auroit sans doute été avantageux si vous aviez fait un plus long séjour ici. Vous devez user de beaucoup de méfiance sur les pierres gravées qu'on pourra vous faire voir à Venise. Les Camées de M. Zanetti, dont Gori a donné une description *in-folio*, sont presque tous d'un travail moderne. Gardez-vous sur-tout d'acheter les pierres gravées qu'on pourra vous offrir à Venise.

A Milan vous trouverez une lettre pour M. le Comte de Firmian; on croit qu'il arrivera dans cette ville le 13 de ce mois.

J'ai une prière à vous faire. On a imprimé à Vérone en 1749 le *Dante in-8°*, qui ne doit pas coûter au-delà d'un écu; ce livre ne se trouve pas à Rome, mais à Venise. Je vous prie de me l'envoyer comme un présent de votre main, jusqu'à ce que je trouve l'occasion de vous faire passer d'ici quelque chose d'équivalent. Faites-le adresser bien enveloppé dans une toile cirée, *All' Emo. Sigre. Padrne. Colm. Ungharelli, per Servizio dell' Eminentmo. Cardinal Aless. Albani, Ferrara*. On a déjà écrit à cet homme, pour qu'il expédie ce paquet plus avant. On pourra l'affranchir à la barque. Je suis, &c.



L E T T R E I I I.

Au même.

Rome, le 10 Mai 1761.

VOTRE présent vous a fait beaucoup d'honneur, & nous a procuré à M. Mengs, à toute sa famille, ainsi qu'à moi, une journée des plus agréables. On a invité son pere avec deux autres Amis & tous ont bu à votre santé, suivant les us de la bonne Germanie. Maintenant que j'ai vu ce que ce présent vous a coûté, à cause de la cherté du port, je suis mortifié de vous avoir demandé un Dante; je réparerai cette indiscretion à la premiere occasion. Vous avez sans doute reçu ma précédente par M. Pommer? Si M. le Comte de Firmian ne parloit point de vous faire voir sa bibliothèque, demandez-lui vous même cette faveur; cela lui fera plaisir, & vous trouverez chez lui des livres anglois, qui sans cela vous seroient restés inconnus.

Ne vous rébutez pas d'écrire au Cardinal Passionei & au Cardinal Albani (Alexandre); ce que vous pouvez faire en françois. Il est agréable de recevoir des lettres de gens de mérite, & de leur écrire; quand même cela ne serviroit qu'à vous donner dans la suite une certaine considération,

en favorisant d'une lettre pour le Cardinal quelque personne de votre connoissance qui voudroit se rendre à Rome. On a parlé avec plus d'éloge de vous, depuis votre départ, que vous ne pouvez vous l'imaginer.

Je ne vous ai pas compris sur ce que vous me chargez de demander au G** : je crois que vous lui avez écrit, mais il n'a pas reçu votre lettre. Lorsque vous aurez reçu réponse de Zurich sur cette proposition, prenez la peine de lui écrire vous-même. Vous ne sauriez croire combien on tire de conséquence des lettres d'un voyageur qui vient de quitter cette ville.

Un des livres que je veux vous envoyer, c'est la belle traduction du *Chariton* grec, par Giacomelli. Cet ouvrage généralement estimé ici, m'a fait perdre une nuit entière, n'ayant pu le quitter. En voici le titre : *Di Caritone afrodifteo Racconti amcrofi di Cherea e di Calirroë, Libri otto. tradotti dal greco. 8 Maj. 1756.*

A Milan, vous avez à voir les Cartons de Léonard de Vinci qui sont dans la bibliothèque Ambrosienne. Vous trouverez aussi dans le palais du Marquis Clerici un petit S. Jean de Mengs, qui avoit été peint pour le Roi de Pologne. Ce Prince en fit présent au Cardinal Archinto pour un service qu'il lui avoit rendu, & après la mort de ce Prélat ce tableau précieux a passé entre les mains de celui qui le possède actuellement. Il

mérite que vous employez tous les moyens possibles pour le voir. Présentez au jeune voyageur votre Giacomo ou l'autre domestique : il faut aider les gens quand on le peut. Dieu vous accorde joie & santé.

Je suis & serai toute ma vie.

L E T T R E I V.

Au même.

Rome, le 3 Juin 1761.

JE ne me trouve pas moins honoré & satisfait que vous-même, de la réception que vous a faite M. Le Comte de Firmian. J'en étoit persuadé d'avance; & j'aurois désiré que vous eussiez eu occasion de le connoître aussi particulièrement que moi. C'est l'homme le plus accompli que vous puissiez rencontrer dans vos voyages, & peut-être pendant tout le cours de votre vie; & si j'étois assuré qu'il vécut encore long-temps, comme je le desire pour l'honneur de l'humanité, je sacrifierois tout au monde pour passer mes jours avec lui. J'ose dire qu'il s'est formé entre nous une amitié très-intime, laquelle a été entretenue par une correspondance suivie, qui dureroit encore, si je n'étois pas dans la maison où je suis. Si j'avois

habité le même lieu que lui, j'aurois pu dire : « il fut mon Ami; oui, mon meilleur Ami sur la terre ». Je fais que de son côté il a employé tous les moyens possibles pour me procurer ce bonheur d'une manière convenable. Il a cherché à former à Mantoue une école de Peinture & de Sculpture dont le plan & la direction m'auroient été confiés. Je pense jour & nuit à lui, comme Critobulus à Clinias chez Xenophon; & je veux lui dédier, avec de justes éloges, le premier ouvrage que je trouverai digne de lui, car je soupire après l'occasion de donner publiquement le nom d'ami à un homme d'un aussi grand mérite, s'il daigne me le permettre.

Vous aurez trouvé une lettre pour vous chez lui. Toutes vos affaires & jusqu'à la moindre pierre se trouvent déposées chez moi, & n'attendent que vos ordres.

Vous ne recevrez sans doute point la lettre de G** pour M. le Duc de Nivernois, ou du moins ne sera-t-elle pas conçue comme je l'aurois désiré. Cet homme, comme tous les Italiens en général, fait tirer avantage des circonstances, & il ne vous a promis la lettre en question, que dans l'espérance que vous vous chargeriez de son manuscrit pour la Suisse. Les promesses ne lui coûtent rien, mais il ne tient jamais sa parole; & son amitié pour moi est même un peu suspecte. On a beaucoup douté & l'on doute même encore de sa

grande science dans la langue grecque ; & il a plus besoin d'un témoin croyable , tel que moi , que de ses traductions. Je lui ai écrit sur ce sujet une lettre de Florence , qu'il n'oubliera pas de sitôt.

La préface pour l'ouvrage de M. Mengs est partie pour Zurich ; si l'on veut faire les frais d'un titre gravé , l'auteur en fera alors lui-même le dessin , mais il voudroit que ce fut M. Wille qui se chargeat de le graver.

La négociation pour une place pour moi à la cour de Brunswick est enfin réellement entamée ; les choses en sont même au point , qu'on m'a conseillé d'écrire immédiatement au Prince , & cela même en allemand , pour lui offrir mes services ; c'est ce que je ne puis ni ne veux cependant pas faire. Si l'on me fait quelques propositions , je pourrai les accepter ; mais je ne veux rien demander. Notre vie est courte ; il faut la remplir & terminer avec dignité. En attendant la cour dont je dépends actuellement doit devenir plus traitable , ou bien j'accepterai les propositions qu'on me fera , si toutefois elles me conviennent. Que cela reste néanmoins entre nous , & n'en parlez point aux Saxons que vous pourrez rencontrer à Paris : je ne vous écris ceci que pour vous faire entrevoir l'espérance que j'ai de nous revoir un jour. Cette affaire ne se terminera pas encore si promptement ; je ne le desire même pas ; car je voudrois passer encore un an à Rome.

DE M. WINCKÉLMANN. 45.

Saluez & embrassez pour moi mon cher Ami
Wille, & terminez promptement votre course.
Je suis pour la vie.

L E T T R E V.

Au même.

Castel Gandolfo, le 28 Juillet 1761.

J E me trouve dans la solitude à la campagne, mais c'est dans ce lieu divin que vous n'avez parcouru que d'un coup-d'œil rapide, & dont par conséquent vous n'avez pu ni connoître ni goûter les beautés. Je jouis ici d'*una Vita condita di piacere della mente*, & je compte y rester jusqu'au mois de Septembre.

Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de mes nouvelles depuis votre départ de Venise, & vous ne vous rappelez point la lettre que vous a remise M. le Comte de Firmian. Je n'aime pas qu'on m'accuse d'inexactitude & de négligence à écrire & à répondre. Vous ne pourrez plus écrire ici à M. Mengs; car il vient d'être appelé en Espagne comme premier Peintre du Roi, avec huit mille écus d'appointemens, sa maison défrayée & une voiture avec la livrée de la cour. Il compte partir encore dans le courant du mois prochain. Ce dé-

part est pour moi une perte dont rien ne pourra me consoler.

On a de même pensé à moi ; car le Prince Electoral de Saxe m'a nommé Directeur de son cabinet & son Antiquaire, avec tous les avantages & honneurs attachés à cette place, & sans dépendre de personne. S. A. S. m'accorde aussi la liberté de prendre une autre place ailleurs si mes affaires l'exigent, sous promesse néanmoins de revenir à la cour quand j'y serois rappelé ; en m'ajoutant expressément, qu'Elle auroit soin que j'y fusse avec satisfaction. Je crois que M. Wille prendra une part amicale à cette nouvelle.

Je ne pourrai pas vous procurer les gravures de Strange, car je ne crois pas qu'il les vende, & je ne le connois que pour lui avoir parlé une fois au café anglois.

Je ne connois point non plus M. Krauzafius, & j'ignore où il peut avoir entendu parler de moi. En attendant le Roi a été réfuté dans un grand ouvrage de Piranesi sur l'Architecture, en latin & en italien, lequel est achevé au portrait du Pape près, à qui il sera dédié. Il coûtera cinq séquins. Je ne comprends pas comment il est possible de parler de la maison de campagne de Plin & de ses prétendues ruines. Je crains que cet ouvrage ne ressemble à celui *in folio* sur cette même Villa, par un Anglois dont je ne me rappelle pas le nom. Felibien a aussi écrit sur cette matiere.

Je crois qu'il y a encore un Saxon à Paris, & de doit même être un certain M. Von Einfiedel, de qui le Ministre d'Angleterre à Florence, homme d'un goût sûr, m'a dit beaucoup de bien. Il parle l'anglois aussi bien que moi, à ce qu'il m'a dit.

On a examiné l'obélisque, mais il a été trouvé trop endommagé & hors d'état de servir. Le Chevalier Diel a reçu deux autres anciens tableaux, que je n'ai pas encore vu.

Le Cardinal Gualteri est mort il y a peu de jours à Frascati : *sic transit gloria mundi*. Il laisse trente mille écus de dettes, qu'il a faites pendant sa nonciature. Je partirai pour Naples cet automne ou bien cet hiver. Je ne fais rien d'autre pour le moment. Je suis avec une sincere amitié.



LE T T R E VI.

Au même.

Rome, le 3 Octobre 1761.

J'AI reçu aujourd'hui votre lettre de Paris avec une autre de M. Gesner, à laquelle je ne puis répondre pour le moment; & comme je crois que vous êtes maintenant de retour dans la chere patrie, je vous prie de vouloir bien m'excuser auprès de lui.

Il y a deux mois que M. Mengs est parti pour Naples; quelques jours après il a mis en mer sur un vaisseau de guerre de soixante-dix canons, accompagné d'un autre de la même force, pour se rendre à Carthagene. Delà il doit prendre par terre, & nous attendons avec impatience de ses nouvelles de Madrid. Sa femme, sa sœur & sa fille aîné, ainsi que son plus jeune fils, sont partis avec lui.

Vos livres sont peut-être déjà partis; j'y ai joint le *Chariton*. Je n'ai rien appris de M. E.; & comme j'ai perdu toute espérance de ce côté-là, j'ai acheté un exemplaire de cette édition du *Dante* d'une personne de ma connoissance. J'attends maintenant de Paris l'*Arioste* qu'on y a imprimé, & cela sur grand papier.

J'ai redemandé le Manuscrit de mon ami, car je ne veux point qu'on imprime le galimatias commenté d'un de nos Savans. Je garderai le secret sur les différens que cet écrit a occasionnés: cependant je pense que la voie que j'ai prise est la plus courte.

M. le Comte de Caylus se trompe, car il n'est pas assez instruit. Je puis en savoir beaucoup plus que lui & que tous les Artistes de Rome; & ce que j'avance-là n'est pas une supposition gratuite. Ici il seroit obligé de retourner à l'école. Mon *Traité du Beau*, par exemple, qui contiendra plus de six feuilles d'impression, ne consiste point

en

en pures conjectures. Le temps nous l'apprendra, car on doit en commencer l'impression cet hiver. J'aurois voulu qu'elle eût pu se faire à Zurich, mais cela n'a pas dépendu de moi.

M. Gessner pourra vous donner des nouvelles de deux tableaux qu'on a trouvés dans les dernières fouilles. M. Diel de Marseille est mort subitement en Août dernier, sans avoir communiqué son secret à personne : beaucoup de monde s'occupe à le découvrir.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de l'ouvrage du Comte de Caylus; peut-être se trouve-t-il entre les mains de Pacciaudi, qui est actuellement à Naples, & qui doit se rendre sous peu à Parme, pour y être Bibliothécaire des livres qu'on doit acheter, & Directeur des antiquités qu'on se flatte de trouver.

Le Cardinal Alexandre Albani a été nommé Bibliothécaire S. R. E., & desireroit de me faire placer sous lui comme Garde des livres, mais cela ne pourra pas avoir lieu. Le bonheur dont je m'étois flatté de jouir à Dresde est de même bien éloigné encore; on m'a dit que cette place ne sera remplie que trois ans après que la paix aura été faite. Si pendant cet intervalle il se présente quelque chose ici, je préférerai alors Rome, où je suis habitué, à Dresde où je serois tout-à-fait étranger. Ce délai cache néanmoins quelque ruse, mais qui ne peut me nuire, parce que j'en suis instruit.

Je fais faire maintenant dans ma chambre le portrait d'un très-beau Castrate, âgé de quatorze ans ; je désire beaucoup qu'il puisse être bien exécuté.

La bibliothèque du Cardinal Passionei est composée, dit-on, de trente-deux mille volumes ; le Pape en a fait offrir le même nombre d'écus à l'héritier, qui a jugé que cette somme étoit trop modique.

En voilà assez pour aujourd'hui. Je salue & embrasse le noble Fuesli & le cher Gessner, & suis pour la vie.

L E T T R E VII.

Au même.

Rome, le 14 Novembre 1761.

JE me suis réjoui du fond de mon cœur d'apprendre votre heureux retour ; & si je n'étois pas à Rome je vous porterois encore plus d'envie que je ne le fais. Si par hazard je puis vous être bon à quelque chose pour votre instruction, songez, je vous prie, à ce que je vous dois pour l'estime & l'amitié dont vous me faites jouir dans votre ville, parmi tant de personnes estimables. Je vous avoue franchement que votre lettre a beaucoup flatté mon amour-propre, quoique je ne

prenez pas au pied de la lettre tout ce que vous me dites.

Le voyage que vous me proposez de faire à Plaisance, ne peut encore avoir lieu par plus d'une raison, dont la plus essentielle est celle qui est la plus facile à comprendre. Peut-être que le ciel nous donnera un jour des meilleurs temps. Pacciaudi est encore à Naples, & va se rendre à Paris pour s'y franciser tout-à-fait. Au lieu d'entreprendre ce voyage, j'ai résolu d'aller plutôt à Urbino, la patrie de Raphaël, où je puis vivre à bon marché, & là je jouirai seul d'une grande bibliothèque. Quant à mon prochain établissement, il paroît certain, & les paroles expresses du Prince, qu'il m'a fait savoir, sont : « qu'il aura soin que » Winckelmann soit avec satisfaction à sa cour ». J'entrevois cependant que le temps est encore éloigné où l'on pourra faire venir à grands frais des personnes inutiles; d'un autre côté la guerre ne paroît pas encore prête à finir, & je prévois que je passerai ma vie laborieusement mais tranquillement à Rome. On travaille à me faire avoir une place au Vatican qui rapporte dix écus par mois : mais il n'y a encore pour cela qu'une espérance éloignée.

Vous pouvez garder la gravure destinée pour M. l'Abbé Barthélemi. Je la lui ferai passer d'ici, & peut-être même par le Pere Pacciaudi.

Je ne puis me rappeler combien il y a de proportions d'Audran de gravées, mais je crois qu'il

y en a dix pour le moins. Elles font fort rares ici.

Je me fais peut-être une fausse idée de M. de *** d'après son séjour à Florence, & son impolitesse à ne point s'excuser sur sa négligence à me faire passer ce dont il a été chargé. Les Saxons font, plus que tous les autres Allemands, les singes des François, & le demeureront pendant toute l'éternité. Ils ne connoissent que les grimaces de la politesse & en ignorent l'essentiel, que les Italiens possèdent beaucoup mieux.

J'ai fait la connoissance du Prince de ***, ce qui a de nouveau excité ma bile sur la corruption de notre nation. De sorte qu'il sera bien difficile à un Voyageur allemand de recevoir quelque politesse de ma part.

Pagliarini a enfin été condamné mardi dernier à sept ans de galere, ce qui équivaut à peu-près à une sentence de mort, dans l'air corrompu qui regne sur le bord de la mer. On croit néanmoins qu'il obtiendra sa grace du Pape. Dieu préserve tout homme de tomber entre les mains des Prêtres impitoyables (*Gens implacabile Vatum*) (1).

(1) Pagliarini est le Libraire qui s'étoit attiré la persécution de l'ordre des Jésuites expulsé aujourd'hui, & l'animadversion du Saint Siège, pour avoir imprimé l'ouvrage connu sous le titre de *Lupi mascherati*. Néanmoins pendant qu'il étoit en prison, Sa Majesté Catholique lui fit donner la gracieuse assurance qu'on le dédommageroit de tout le mal qui pourroit lui arriver. Effectivement après avoir été condamné aux galeres, il obtint sa grace du Pape, après s'être jetté à ses pieds.

Mes réflexions sur l'Architecture des Anciens ont fans doute paru, si le Libraire veut dire la vérité. J'y ai fait de nouvelles aditions avec quelques planches.

Jouissez en homme sage de vos belles années que j'ai passées dans l'inquiétude, le besoin & le travail; & me rester toujours attaché.

LET TRE VIII.

Au même.

Rome, le 12 Janvier 1762.

JE puis aussi peu répondre à votre dernière lettre qu'à celle de M. Gessner; ce que je ne remets néanmoins qu'au prochain courier. Le temps me manque, parce que je dois être l'Antiquaire d'un jeune Comte. Vous ririez bien si vous étiez ici, de me voir enveloppé dans mon manteau, sous lequel je n'ouvre la bouche que lorsque je suis interrogé; car il se trouve encore deux autres personnes dans sa compagnie. En attendant j'y perds mon temps, & le soir je dois rester au chevet du lit de mon Maître, qui, à cause d'un léger rhume, a résolu de ne pas quitter le lit de quinze jours ou trois semaines; d'autant plus qu'il n'y perd rien pour le moment; car pendant le temps que les théâtres

sont ouverts il n'a point d'autre compagnie, que la mienne.

J'ai fait passer, il y a plus d'un mois, au jeune Gentilhomme Saxon le Dante que vous lui avez cédé, par le moyen de M. Stofsch, qui est de retour d'Angleterre; mais je n'en ai encore reçu aucune réponse : c'est pourquoi j'expédie aujourd'hui un plein pouvoir à Florence. Cette conduite ne mélitera point en faveur de ce jeune Seigneur à Rome. Je me recommande dans votre amitié.

L E T T R E IX.

Au même.

Rome, le 19 Février 1762.

JE suis revenu hier de Naples après avoir été trente-deux jours absent de Rome, où j'ai trouvé votre agréable présent avec votre dernière lettre, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je lirai ces traductions avec la plus grande attention.

Je n'ai rien fait pour vous à Naples : car Tanucci, pour éviter la visite du Comte, me reçut assez froidement, & je n'ai pu m'empêcher de le lui faire remarquer. Le Pere de la Torre croit qu'il

fera difficile de vous rendre service, parce que le Ministre fait beaucoup de difficulté.

Je suis surpris de ne recevoir aucune nouvelle touchant l'impression de l'ouvrage de M. Mengs, qui auroit dû être finie il y a long-temps. Je desire que nous n'ayons pas à nous repentir l'un & l'autre d'avoir pris cette route.

Les gens avec qui j'ai voyagé ne m'ont pas empêché de jouir de moi-même, parce qu'ils se soucioient nullement de l'art. J'ai donc passé mon temps à Portici & dans les environs; & j'ai eu le bonheur de voir plus que je n'avois espéré, & d'apprendre beaucoup de choses dont on fait un mystere. J'ai rapporté avec moi plusieurs feuilles d'observations, qui me mettent en état de donner un ouvrage sur les antiquités d'Herculanum, dont le canevas est déjà formé dans ma tête. Plusieurs nouvelles observations & découvertes m'obligent à faire un grand changement dans mon *Histoire de l'Art*.

Les principales découvertes depuis votre départ sont quatre petits tableaux, qui sont ce qu'on avoit encore vu de plus beau. Ils ont été coupés ailleurs avec le mur, & probablement en Grèce; car on les a trouvés appuyés contre la muraille. J'en donnerai une description très détaillée. Ces quatre peintures sont les seuls ouvrages grecs qu'il y ait, & je les crois dignes du pinceau d'un grand Artiste.

Ce voyage servira aussi à hâter une édition augmentée de mes *Réflexions sur l'architecture des*

Anciens (1) à laquelle j'ai commencé à travailler.

On cherche maintenant à m'attirer à Vienne : je n'ai pas encore eu le tems de m'informer de la réponse. Je ne puis cependant vous cacher que l'envie d'aller demeurer à une cour d'Allemagne commence à me passer.

Stofch est parti pour Constantinople avec M. Granville , Ambassadeur d'Angleterre ; je lui ai parlé avant son départ pour Naples.

Je vous remercie d'avance du livre que vous me destinez ; j'ai reçu les autres, francs de port, mais par la poste de France : je ne fais comment tout cela s'arrange. Vous me faites beaucoup d'honneur de comparer mon ouvrage au vôtre ; mais je reconnois ici le langage de l'amitié : car vous n'avez pas encore vu le mien , & la première ébauche que vous en avez lu , ne peut vous en donner aucune idée.

Je me recommande à vous, ainsi qu'à mes deux autres Amis, jusqu'au prochain courrier. Je suis.

(1) On se propose de traduire ce petit ouvrage qui est du plus grand intérêt.



L E T T R E X

Au même.

Rome, le 1 Mai 1762.

J'AVOIS résolu de ne vous écrire que quand l'ouvrage (1) de mon Ami seroit imprimé; car je suis très mortifié de voir cette impression retardée depuis un an; d'autant plus que cet ouvrage n'aura que peu de feuilles, & que les frais n'en pourront pas conduire le Libraire à l'hôpital, d'ailleurs quelque soit le jugement qu'on en ait porté, il ne pourra pas manquer de se vendre, quand ce ne seroit que par la nouveauté de la matiere. Ce qui me fâche le plus, c'est que cette conduite me fait manquer à l'amitié; car j'ai négligé de répondre à quelques lettres que j'ai reçues de mon Ami, qui est en Espagne, pour ne pas lui écrire le véritable état des choses. Mais comme j'ai été enfin obligé de lui donner de mes nouvelles, je ne l'ai fait qu'en peu de mots, en m'excusant sur mes occupations & une maladie de mon Maître; en lui promettant néanmoins de lui écrire plus au long par le prochain

(1) Pensées sur la Beauté & sur le Goût dans la Peinture, de M. Mengs.

courier , dans l'espérance de recevoir dans cet entre temps quelque avis de l'impression de son ouvrage. Je dois donc lui marquer la vérité la semaine prochaine. Il auroit mieux valu me renvoyer le manuscrit lorsque je l'ai redemandé : il n'auroit jamais vu le jour , & mon Ami & moi nous ne nous serions pas vu exposés à la critique. Mengs s'en prendra plus à moi qu'aux autres , de ce que je n'ai pas retiré cet ouvrage. Je veux le faire encore s'il en est temps , & je regarderai comme une marque d'amitié , si l'on me le rend sans être imprimé. Laireffe est assez bon pour les Allemands qu'il fait bailler cent mille fois. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je renouvelle encore une fois ma priere. Vous avez l'adresse de M. le Comte de Firmian pour lui faire passer le manuscrit. Notre amitié ni celle des autres n'en souffrira point ; & je ne dois pas vous cacher la vérité , qui est que l'Auteur veut garder cet écrit jusqu'à ce qu'il ait fini son grand ouvrage italien.

Mais ne parlons plus de cette affaire désagréable , pour vous dire que j'ai reçu votre beau présent qui m'a fait beaucoup de plaisir ; mais je n'en ai pas vu le porteur qui ne viendra peut-être pas à Rome. Il s'est tellement endetté à Florence , qu'il a été contraint de quitter cette ville , & l'on croit qu'il s'est rendu à Venise. Il a abandonné le pauvre Peintre , sans lui faire savoir même le lieu de sa retraite. M. le Comte de Werthern, Cham-

bellan du Roi de Pologne, qui se trouve actuellement ici, a heureusement sauvé votre présent des effets qu'il avoit laissé à Florence. Je ne connoissois point cette édition, mais bien une plus petite faite à Vérone; celle-ci est beaucoup plus belle & sera reliée en maroquin, & j'y laisserai pour souvenir ce qui est écrit de votre main sur la première feuille. Je contracte de grosses dettes envers vous, dont je ne pourrai jamais m'acquitter, qu'au cas que vous reveniez un jour à Rome; ce qui probablement n'aura jamais lieu.

Mon *Histoire de l'Art* pourroit s'imprimer à présent, si la première partie étoit arrivée, dont je n'ai encore reçu aucun avis, quoique le paquet soit parti il y a déjà quelques mois, & qu'il ait été recommandé par M. le Comte de Firmian & par notre Ministre à Vienne; cela m'inquiete beaucoup. Je fais travailler à force aux gravures dont le nombre ira bien à trente. Il y a entr'autres deux peintures antiques (1) qui ont été trouvées d'une manière furtive, & qui ont été expédiées secrètement d'ici. Je les ai fait graver sur deux grandes feuilles; vous verrez quelque chose d'admirablement beau, quoiqu'on n'en ait marqué que le simple

(1) Ce sont les dessins supposés de deux tableaux anciens que M. Casanova avoit donné à M. Winckelmann. Voyez la lettre VI. à M. Heyne, Part. I. p. 172, où il se plaint de cette supercherie.

contour ; car c'est tout ce que le Dessinateur a pu obtenir , & cela encore par une grande faveur.

Le plan de l'ouvrage italien intitulé : *Eclaircissements des points les plus difficiles de la Mythologie & des Antiquités* , a été changé & augmenté. Chaque article aura sa gravure , cet ouvrage deviendra par conséquent fort précieux pour moi. Cependant comme le Cardinal s'est offert d'en payer l'impression , je ne puis le dédier qu'à lui seul , ainsi que la reconnoissance l'exige. J'en ai déjà ébauché la moitié , & je fais travailler aux gravures , qui sont des choses nouvelles qui m'appartiennent.

Vous savez sans doute que Pagliarini est à Naples. Le Roi de Portugal l'a créé Chevalier & lui a fait payer 6000 écus *pro vexa* ; il jouira de plus pendant toute sa vie d'une pension de 1200 écus. Nous nous sommes parlés à Naples , où il est arrivé peu de temps avant mon départ. J'ai grande envie d'y retourner à la fin d'Octobre , & d'aller passer deux mois chez le Pere de la Torre.

Je voulois vous en dire davantage pour répondre à vos questions , mais je suis obligé d'écrire plusieurs lettres inattendues ; d'autant plus que je viens de recevoir dans le moment des nouvelles de la réception de mon dernier cahier. Je garderai donc le reste pour un autre courier.



L E T T R E X I.

Au même.

Rome, le 4 Juillet 1762.

J E me trouvois avec mon Cardinal à Castel Gandolfo lorsque j'ai reçu votre dernière lettre, & le jour que j'aurois dû vous répondre il ne s'est présenté aucune occasion pour faire passer ma lettre à Rome. Je vous fais mes sincères remerciemens de l'extrait que vous m'avez fait passer; mais je n'y ai pas trouvé grand chose dont Bartoli n'ait pas déjà fait mention dans ses *Peintures antiques*, ou qu'il ait jugé digne d'être cité. Cet ouvrage a néanmoins l'avantage considérable de représenter les objets coloriés (1). Comment le Comte de Caylus & M. Mariette sont parvenus à se procurer les dessins qu'ils se vantent d'avoir tirés du cabinet du Cardinal Alexandre Albani, est une chose qui ne peut entrer dans l'esprit de ce Cardinal ni dans le mien; puisque de tout temps l'entrée de ce cabinet a été difficile, & que personne, & sur-tout les François, n'ont jamais eu occasion d'y rien copier. Peut-être que

(1) Il est question ici de l'ouvrage curieux & unique publié en 1757 par M. le Comte de Caylus & M. Mariette, sous le titre de *Recueil de Peintures antiques*, &c.

comptant sur la crédulité des Lecteurs, ont-ils cité ce nom pour donner plus d'éclat à leur ouvrage? Nous possédons entr'autres un volume de beaux plafonds d'anciens bâtimens que Bartoli a dessinés & coloriés avec beaucoup de soin. Il est fâcheux que nous n'ayons point ici de Libraire qui puisse & qui veuille faire quelqu'entreprise: que de choses ne pourroit-on pas faire connoître! Je me vois forcé de publier à mes propres frais mon grand ouvrage italien.

Je me souviens fort bien que je vous dois une réponse sur plusieurs questions auxquelles il n'est pas facile de satisfaire; je vous prie d'avoir encore un peu de patience, car je me trouve accablé de travail. Je suis fâché & honteux d'avoir négligé l'occasion favorable d'obtenir une place honorable dans les écrits de notre ami (1): voila ce qui arrive quand on remet les choses; il en est de cela comme de la pénitence, ainsi que le disent fort bien les Prêtres luthériens. Il faut en attribuer la faute à mon esprit étroit, qui ne peut embrasser deux grands objets à la fois; & je reconnois & sens par moi-même la vérité de ce qu'a dit Platon: « que l'homme n'a qu'une tête »! J'ai

(1) M. Gessner avoit prié M. Winckelmann de lui dire sa pensée sur l'usage qu'il vouloit faire pour l'impression des livres allemands, des caracteres latins au lieu des anciens caracteres gothiques.

perdu un temps considérable avec quelques étrangers, que j'aurois cherché à éviter s'ils n'avoient pas su me prendre par mon foible, ce qui m'a fait faire beaucoup de courses; mais j'ai enfin résolu de ne plus donner d'enseignemens que dans ma chambre.

Il y a actuellement ici deux Anglois qui sont dans l'intention d'entreprendre de grands voyages. L'un, appelé Adam, est un simple *Squire*, qui entretient à ses frais un habile Architecte, un bon Graveur & deux Dessinateurs, qu'il doit conduire avec lui dans la Grece. Il a publié en plusieurs magnifiques planches le Palais de Dioclétien à Salona, avec la description en Anglois, dont il m'a communiqué le manuscrit, que j'ai trouvé écrit tel que j'aurois désiré de l'écrire moi-même. L'autre est le Chevalier Montagu, membre du Parlement & de la Société Royale de Londres; c'est un homme de quarante-sept ans, qui dans sa jeunesse a passé quelques années à Constantinople avec son pere. C'est le même dont parle Voltaire à l'occasion de l'inoculation de la petite vérole. C'est un Seigneur fort instruit, & qui parle les langues orientales; il va se rendre en Egypte & dans l'Arabie où il compte s'arrêter une année entiere, particulièrement sur les bords de la mer rouge, pour y faire des recherches & des observations de toutes les espèces. J'ai formé avec ce dernier une étroite liaison.

On a fait depuis peu quelques nouvelles découvertes, mais il ne me reste pas assez de loisir pour vous en parler aujourd'hui.

Je finis en vous annonçant une visite que j'espère vous faire l'été prochain ; je me flatte de pouvoir tenir ma parole, & suis pour la vie.

L E T T R E X I I.

Au même.

Rome, le 16 Octobre 1762.

J'AI été dangereusement malade d'une fièvre maligne, après m'être déjà trouvé indisposé à Castello, ce qui me servira d'excuse de mon long silence. Je me trouve à peine un peu rétabli ; le Cardinal, qui me traite comme son enfant, & qui a passé souvent des quarts-d'heure entiers au chevet de mon lit, me nourrit encore de sa table. Je me contenterai aujourd'hui de vous donner des nouvelles de mon existence & de ma santé, car je ne puis répondre, comme je le voudrois, à tous les articles de votre lettre.

L'idée me vint à Castello de donner quelque chose sur les découvertes d'Herculanum, & j'en fis partir les feuilles au fur & à mesure par la poste à Dresde. Je crois que ce petit ouvrage, qui

qui doit avoir une douzaine de feuilles, a déjà paru. Je l'ai écrit en forme de lettre adressée à M. le Comte de Brühl, qui se trouvoit alors à Rome, & je l'ai orné de trois planches, dont l'une, qui doit être placée à la fin de l'ouvrage, représente le buste du Démosthène de Portici que Mengs a trouvé moyen de dessiner à la dérobee pour moi. Je rassemble des matériaux pour une nouvelle édition de cet ouvrage, que je me propose de commencer bientôt. J'ai aussi beaucoup augmenté mes *Réflexions sur l'Architecture*, & cet ouvrage me fait aujourd'hui plus de plaisir que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je ferai graver plusieurs beaux morceaux inconnus d'Architecture pour y être placés. Il y a déjà dix planches de gravées pour mon ouvrage italien.

Mengs ne peut pas rester en Espagne. Ses lettres ne sont remplies que de plaintes, & j'espère de le revoir à Rome avant qu'il se passe une année. Dieu lui accorde tout ce que je lui souhaite ! Son grand plafond, auquel il travaille encore, représente l'apothéose d'Hercule, il y aura plus de soixante figures. Le plan en est de quarante-cinq palmes romains en quarré.

Montagu a déjà commencé à laisser croître sa barbe, & doit partir sous peu pour l'Égypte : son voyage doit durer dix ans.

C'est dans le courant de ce mois que le Cardinal doit inaugurer sa villa, où nous irons passer

ensemble le carnaval prochain. Je ne pourrai me rendre à Naples qu'au mois de Mars prochain. Je desirerois beaucoup avoir le paquet qui m'est destiné; je pourrois le recevoir sans frais si M. le Comte de Firmian vouloit permettre qu'on le donnât au Courier de Milan; mais je n'ose pas lui demander ce service. Je ne lui ai encore été à charge en rien, & ne voudrois pas commencer par ce paquet; si quelqu'autre lui en faisoit la priere, il le feroit avec le même plaisir que pour moi.

J'ai fait partir mon exemplaire de l'ouvrage de Mengs à Madrid, après l'avoir parcouru à la hâte. Mengs croit qu'on pourroit lui en faire passer aisément quelques exemplaires par un Libraire de Genève ou de Lausanne qui auroit une correspondance à Madrid. Il est étonné que M. Fuesli ne lui ait pas écrit: dites-le à ce digne Ami; rien ne coûtera à Mengs pour recevoir de ses nouvelles. J'embrasse de tout mon cœur le cher Gessner & le noble Fuesli. Je suis.



L E T T R E X I I I .

Au même.

Rome, le 27 Novembre 1762.

C E qui m'a fait le plus de plaisir dans votre lettre, a été d'apprendre que j'aurai bientôt le plaisir de voir à Rome le fils si cher & si estimable d'un de mes Amis, & de pouvoir lui témoigner combien je vous aime, en m'acquittant, en même-temps, de la reconnoissance que je dois à son pere. Le nom de Fuesli seul suffit pour le faire recevoir avec amitié, & le portrait que vous m'en faites augmente mon intérêt pour lui. Je lui offre d'avance tout ce que je fais & tout ce que je puis, autant que mes occupations me permettront de lui être utile. Si l'avis de mon voyage peut lui être nécessaire, vous pouvez l'assurer que je partirai le premier samedi de carême après le carnaval. Ce n'est point pour profiter des prétendus plaisirs de ce temps; mais parce que je m'imagine que mon Maître voudra passer les derniers jours de carnaval à sa villa, qui n'a pas encore été inaugurée. Je passerai un mois à Naples, si je ne change point d'idée quand j'y serai; & je compte y loger, si je vais seul, chez le Pere de la Torre, à capo di

E ij

monte. De sorte que je ferai de retour à Rome quelques jours avant ou après Pâques.

Ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum* a paru au commencement du mois dernier, & je l'attends. Quand l'édition de cette lettre sera épuisée; je donnerai un ouvrage complet sur cette matière. Je rassemble déjà des matériaux pour cela; & je profiterai de mon voyage pour examiner tout de nouveau, autant qu'il me sera possible. J'ai déjà commencé à penser à une *Allégorie pour les Artistes*.

Dans la lettre dont je viens de vous parler, vous trouverez, je pense, la réponse à plusieurs de vos questions: je m'acquitterai néanmoins de ma dette. Je suis charmé que ma mémoire soit meilleure que la vôtre au sujet de l'ouvrage anglois (1). Je vous aïmarqué, dans le temps, que ce qu'il y a de meilleur dans ce livre est tiré d'un manuscrit sur la Peinture que Mengs communiqua à l'Auteur, que j'ai beaucoup connu. Cependant le fat ose avancer, qu'il n'y a point de Peintre qui soit en état de faire par lui-même les observations qu'il donne; tandis que c'est de Mengs qu'il a emprunté ces observations. Vous m'avez répondu sur cet article Si cet ouvrage est de ce même Webb, mais diffé-

(1) *Webb, Inquiry, into the Beauties of Painting*, dont il a paru en 1768 une traduction allemande, avec une lettre de M. H. Fuesli, contenant des réflexions sur l'art, que lui a fournies son voyage d'Italie.

rent de celui dont je veux parler, & dont je ne me rappelle pas le véritable titre, c'est alors moi qui me trompe. Quoiqu'il en soit, il est certain que Webb a mieux étudié les tableaux que toute autre personne qui n'est pas Artiste. Je crois néanmoins vous avoir reproché sans raison un défaut de mémoire.

Vous aimez toujours à supposer beaucoup de choses; vous croyez, par exemple, que j'ai vu le programme de la *Théorie des beaux arts* de M. Sulzer; tandis que je n'ai pas vu mon propre ouvrage. Faites-lui mes sincères salutations : je suis charmé qu'il soit dans un pays où il puisse respirer en liberté.

Je serai aussi votre *Ruffiano* auprès de M. Mengs. Il faut qu'il n'ait pas reçu votre lettre, puisqu'il a pensé à me faire cet offre. Je crois cependant qu'il passera en Angleterre plutôt que de revenir à Rome, où sa femme ne jouit point d'une certaine considération : ici tout subsiste par l'ouvrage qu'on fait pour les Anglois.

S'il se charge de vous faire un petit tableau, il ne manquera pas de faire choix d'un sujet qui vous soit agréable.

Le temple jonique de la villa du Cardinal est fini depuis long-temps, & l'on a placé dans la niche une belle *Diano d'Ephése*. Depuis votre départ on y a ajouté un autre bâtiment rempli de statues & de bas-reliefs. On y a aussi fait deux

nouvelles fontaines, avec deux fleuves couchés. Un autre endroit a été rempli d'urnes funéraires étrusques. Cependant la galerie où est le Parnasse de Mengs surpasse, selon moi, tout ce qu'il y a de plus beau au monde en ce genre.

Les gravures que vous desirez (1) se vendent ici, pour ainsi dire, au poids de l'or, par conséquent elles sont fort rares; je suis même étonné qu'on en trouve encore. C'est en Angleterre que les gravures sont au meilleur compte. Ce que les Anglois apportent chez eux leur déplaît bientôt; ils en font présent, & on le vend. Les estampes montent ici à un si haut prix, que j'ai vu payer quinze écus de la Sainte Famille de Raphaël, gravée par Dorigny; c'est-à-dire de la feuille. Vous pouvez juger si ces gravures sont chères, puisque le Roi de Pologne veut avoir trois collections complètes des œuvres de Marc-Antoine, & son Ministre autant.

Je vous prie de faire d'avance mes complimens au jeune Fuesli, que j'espère voir bientôt.

Je suis.

(1) De Marc-Antoine.



L E T T R E X I V .

Au même.

Rome, le 17 Décembre 1762.

LE jugement que vous portez sur mon ouvrage ébauché à la hâte, me fait espérer l'approbation du Public : εις εμοι πιστοι. Je pourrai suppléer à ce qui y manque en le publiant sous une autre forme; mais je ne puis pas donner aux choses ce qui ne s'y trouve pas. Le Mercure du cabinet de Portici est beau sans doute; mais comme il est de bronze, la rareté fait qu'on le trouve encore plus beau qu'il ne l'est en effet, & que ne peut l'être un Mercure; qui n'égale point & qui ne peut point égaler en beauté l'Apollon du Belvedere, ni le Bacchus de la villa Médicis. Si ce Mercure avoit pu échauffer mon imagination, je n'aurois pas laissé échapper l'occasion d'exercer ma verve; car je puis vous assurer que j'en ai cherché les moyens. Si mon Ami de Portici ne me regardoit pas de si près sur les doigts, j'aurois des choses plus essentielles à vous écrire. Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'il m'en a coûté pour obtenir la permission de voir le plan des travaux souterrains, & je suis bien certain que cette faveur n'a été accor-

dée qu'à moi seul. J'aurois pu m'étendre davantage ici, mais je n'ai pas voulu nuire à la nouvelle édition de mes réflexions sur l'Architecture.

J'attends le troisième volume des Peintures d'Herculanum dans lequel le vain Pere Pacciaudi se trouve attaqué d'une maniere terrible & fort extraordinaire pour le siècle policé où nous vivons. Après avoir fait dans le texte de la préface des plaintes générales contre ceux qui ont donné furtivement des dessins de ces monumens, avec quelques explications, on cite nommément le Pere Théatin pour avoir donné & très-bien expliqué, *consilio & ope alterius*, le dessin de la petite aiguille du cadran solaire qui a la forme d'un jambon (1), dans l'ouvrage publié, dit-on, *col titolo strepitoso, ampullosa e da farsi largo fra tutti gli Antiquari, de Monumentis Peloponnesiacissimis finis*. Après quoi suit au-dessous du texte une note de soixante - une lignes qui concerne ce Théatin. Le Cardinal Spinelli m'en a fait la lecture d'après une lettre : voici à-peu-près ce qu'il y est dit : *Questo giovane* (-quoique ce soit un homme de cinquante & quelques années) *comparve, tempo fa, a Napoli, dandosi l'aria d'Edipo con decisioni fatte a piombo, e procurando d'imporre col libra*

(1) La queue de l'animal y sert de gnomon. On trouve dans l'Encyclopédie une description de ce cadran au mot *Gnomonique*.

*fuo scritto con termini femminili, e intarsiato di Greco, QUANDO OGNUN SA, CHE NON NE SA NIENTE. Questo giovane, continue-t-on; mais j'ai oublié les mots, & ne me ressouviens que de la substance de la chose. Je sentis alors mon cœur plus pénétré que jamais de la vérité; car cette Eminence m'a demandé plusieurs fois mon sentiment sur cet Auteur, qui est son ami. Le Prince Francavilla a fait tout ce qui a dépendu de lui pour écarter ce terrible coup; mais Tanucci a été inexorable. La guerre est déclarée entre lui & moi, & je ne lui ferai plus dorénavant de visite; je parle de Tanucci: car malgré notre correspondance, il m'a reçu de maniere que rien ne pourra m'engager à retourner chez lui. Les inférieurs ne sauroient mettre trop de souplesse & de soumission dans leur conduite envers leurs supérieurs; & comme il faut toujours que nous montrions d'une note avec eux, il arrive qu'en baissant seulement d'un dixieme, nous tombons bientôt dans le mépris. Ce que je viens de dire néanmoins, ne regarde que la maniere de penser & de vivre en Italie, & non aux cours despotiques d'Allemagne, où l'on ne peut pas penser à la maniere des Anciens. Je comprendrai mieux les autres admonitions quand j'aurai vu l'imprimé que j'attends. M. Gessner n'a pas tout-à-fait tort; particulièrement pour ce qui regarde les Lecteurs allemands, c'est-à-dire, ces Savans bruyans, *cum fronte cape-**

vata, & comme diroient les Italiens; *per quellè che sputano sentenze*. Dans la prochaine édition je remarquerai cômme une nouvelle preuve, qu'on a trouvé un Priape sans figure à côté du trône de Jupiter sur un ancien monument de bronze.

Il y a actuellement ici un certain Lord Baltimore, qui est Seigneur de tout le Maryland dans la Virginie; il m'a forcé, pour ainsi dire, de l'accompagner; ce que mon temps ne me permet néanmoins pas trop. Je suis, &c.

L E T T R E X V.

Au même.

Rôme, Le 1 Janvier 1763.

JOIE & bonheur dans la nouvelle année. Votre présent m'a été fort agréable: c'est un des meilleurs ouvrages, je ne dis pas seulement des François, mais même de notre temps; & qui fait mon amusement à notre villa (1). Que pourrai-je vous donner en échange? *χάλκεια χρυσίδιον*. Sera-ce du fruit de notre sol? Que vous êtes heureux de posséder déjà tant de connoissances; tandis qu'à votre âge j'étois comme un pauvre orphelin abandonné, sans oser me flatter de parvenir jamais au point où je me

(1) De l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences.

trouve actuellement. Parmi les nouveautés, on m'avoit parlé d'un livre anglois intitulé : *Henry Home's, Elements of Criticism, in three vol. in-8. Edinburgh 1762*, comme d'un chef-d'œuvre ; & en lisant l'épître dédicatoire au Roi, où l'Auteur se promet avec confiance l'approbation & l'estime de ses Lecteurs, je crus moi-même qu'il contenoit beaucoup de choses nouvelles ; mais je n'y ai trouvé que le jargon d'un petit raisonneur métaphysicien. Il y a entr'autres un chapitre qui traite du Beau, qu'un habitant du Groenland auroit aussi bien écrit. Je m'apperçois plus que jamais que la nature n'opère pas de plus grandes merveilles en Angleterre que chez nous ; & que de même que chez nous aussi, le public n'y est pas toujours un juge compétent, ainsi qu'on l'a vu par le magnifique & mauvais ouvrage de Turnbull intitulé : *Of Antient Painting*. Les Anglois ne feront jamais de vrais Connoisseurs dans l'art, & nous ni nos neveux ne verront jamais l'art abandonner l'Italie pour aller se transplanter dans la Grande-Bretagne, ainsi que quelques Anglois s'en flattent. J'en ai indiqué les causes physiques dans mon *Histoire de l'Art* ; du moins ai-je cherché à le faire. J'aurai aussi l'ouvrage de Webb.

Quinze jours après la nouvelle année je partirai, pour autant de temps, avec le Cardinal Spinelli, pour son évêché d'Ostie sur le bord de la mer, où j'espère jouir de beaucoup de satis-

faction dans la compagnie de ce savant Prélat qui ne me veut pas moins de bien que mon Maître, qui est son ennemi. Il veut bien, d'après mes indications, faire fouiller, & peut-être ferai-je assez heureux de trouver quelque chose. Vers le milieu du carême je compte partir pour Naples, où j'ai déjà fait arrêter un logement chez le Pere de la Torre. Quand je serai de retour, après Pâques, je dois aller avec le Cardinal à sa villa. Je vous donne ces avis, pour que vous en fassiez part à votre Fuesli : je puis lui rendre à la campagne les mêmes services que dans Rome même.

Je crois vous avoir marqué que les Augustins ont acheté pour trente mille écus la bibliothèque du Cardinal Passionei; & que le Roi d'Angleterre, (*il Rè di la*) a obtenu le cabinet d'estampes du Cardinal Alexandre pour 14000 écus. Il ne reste plus de dessins à Rome, si ce n'est dans le palais Bracciano. Nous devons nous consoler avec les tableaux de Raphaël, qu'on ne peut nous enlever des murs.

On travaille à me faire avoir une place au Vatican, ou du moins la survivance du *Scritorat* de la langue hébraïque. Je l'accepterai, parce que je ne prévois pas quand pourront finir les malheurs de la Saxe; & que j'ai de quoi vivre à mon aise ici. Le Pape auroit bien pu faire mieux pour moi, ayant eu occasion d'apprendre à me connaître particulièrement.

Mylord est un vrai original qui mériteroit que j'en fisse le portrait. Il se croit doué d'une surabondance d'esprit, & pense que Dieu pourroit bien en changer un tiers en force. Il est généralement dégoûté de tout dans le monde : nous avons parcouru en moins d'un demi-quart d'heure toute la villa Borghese ; & c'est dans une pareille situation d'esprit qu'il va se rendre, par terre, à Constantinople, où il compte passer quelques années : pourquoi faire ? c'est ce qu'il ignore lui-même. Il a pour Compagne une jeune & belle Angloise, & cherche un Compagnon de voyage, qu'il ne trouvera que difficilement à Rome. Je suis à la fin de mes courses avec lui ; & rien ne pourra m'engager à l'accompagner à Naples.

Vous vous appercevez sans doute que la matière me manque ; vous n'ignorez pas d'ailleurs qu'on n'est pas toujours disposé à écrire. Je vous renouvelle mes remerciemens pour le précieux & agréable présent, & suis comme je dois l'être.



L E T T R E X V I .

Au même.

Rome, le 15 Janvier 1763.

Vos lettres ressemblent aux jours du printems, plus elles sont longues, plus elles sont belles & agréables; & la premiere lettre que je reçois de vous cette année, me promet toutes sortes de plaisirs : le plus grand cependant dont je pourrois jouir, seroit celui de m'entretenir avec vous face à face, ainsi que je le ferai avec votre Ami. Cela pourroit facilement se faire, si vos jeunes Seigneurs ne crioient pas toujours, *en France! en France!* ainsi que le fit avec impatience toute l'armée françoise après la levée du siège de Turin, & cela dans Rome même. Les troupes de l'Empereur seroient mortes de faim, si les François se fussent jettés dans le Milanois; & vous, en restant un mois de plus à Rome, & en retournant en droiture chez vous, au lieu d'aller apprendre à parler du nez & à manger la derniere syllabe des mots à la maniere des Parisiens, vous auriez l'esprit rempli de choses; pendant qu'en France le bon & l'utile doivent nécessairement céder à la futilité. Voilà ce que me dicte l'envie d'écrire;

mais je crois néanmoins ne pas m'écarter de la vérité. Ce qui m'y engage cependant principalement, c'est que je crois prévoir un semblable projet dans le voyage de votre Ami; car s'il ne part qu'au printems de Geneve, il ne pourra pas rester au-delà d'un mois à Rome, puisqu'il faut compter au moins trois semaines pour le voyage de Naples; en Juillet, il devra quitter Rome à cause des grandes chaleurs: il fera donc obligé de tout voir *quasi canis ad Nilum fugiens*. D'ici il se rendra à Paris, où l'on préfere d'aller par simple mode, plutôt que d'avoir un compagnon de voyage jusques dans la patrie. Mais je n'ai jamais parlé qu'à des sots sur ce sujet. Je demande, avez-vous vu ce que, selon moi, il y a de plus beau à Paris: la Sainte Famille qu'Edelink & Frey ont gravée (1)? Non. Le plus grand cabinet de médailles qu'il y ait au monde, appartenant à un certain Commis de la Marine? Non. Les deux tableaux en pastel de Mengs qui sont chez le Marquis de Croixmare (2)? J'en doute. Qu'avez-vous donc vu de

(1) Ce tableau servoit autrefois à Versailles de dessus de cheminée; c'est par les soins de M. Wille qu'il ne se trouve plus exposé à la fumée, & qu'on l'a placé dans une antichambre où il n'y a point de cheminée.

(2) Nous ignorons ce que ces deux tableaux sont devenus; mais nous en connoissons deux autres aussi au pastel de Mengs, qui sont très-beaux & qui se trouvent dans le cabinet de M. le Baron d'Holbach.

plus beau , & dites-moi le fruit qu'on peut tirer du voyage de Paris ?

Comme je vois qu'on vend à Paris à un prix exorbitant les gravures de Marc-Antoine, je vous prie de m'envoyer une note de celles que vous avez déjà ; ces gravures ne sont pas , à la vérité , à bon marché à Rome , mais du moins ne les y vend on que comme des estampes , & non comme des tableaux.

Affûrez M. le Professeur Sulzer de ma parfaite amitié : je suis fâché de ce que nous ne puissions pas être d'accord sur certain point. La bonne opinion que cet Ami conserve de moi , sera mieux fondée quand mon *Histoire de l'Art* aura paru ; mais il n'est pas possible de songer cet hiver à l'impression de cet ouvrage , à cause des malheurs inexprimables qu'a souffert la ville de Leipzig.

L'objet de mon *Allégorie* est de rendre cette science facile, utile & propre à être mise en pratique. C'est ce que je n'ai pas pu faire par des réflexions générales & vagues, mais en indiquant les meilleurs ouvrages. Il y a deux chapitres. I. De l'Allégorie chez les Grecs en général : A. Dans les temps les plus reculés. B. Dans le temps de leur plus grand lustre. a. De leurs Dieux. b. De l'expression des vertus & des vices. c. Et des autres idées plus générales. d. Prises des circonstances accidentelles. e. Du jeu des noms, &c. f. Des allégories douteuses. g. De l'explication détournée des

des allégories. *h.* Des allégories qui ont été perdues. II. De l'allégorie chez les Modernes, &c. L'ouvrage des principes de la Beauté dans les arts, pourra peut-être m'être utile pour celui que j'ai dessein de donner sur la connoissance de la Beauté dans l'art. Je m'apperçois que le Beau devient aujourd'hui l'argument à la mode, ainsi que l'étoient autrefois en Allemagne l'Ontologie, la Cosmologie, &c. *L'aggirar sull' Universale con bei luoghi topici è facile; il difficile è l'individuare.*

Vous pouvez adresser mes lettres au Pere de là Torre, Bibliothécaire & Directeur du Museum de S. M., chez qui j'ai déjà retenu un logement à Capo di Monte.

Je suis occupé à rassembler des anciens fragmens, parmi lesquels il y a deux bas-reliefs cassés & endommagés, mais ce qui en est resté entier est beau : je les placerai dans mon ouvrage italien, où il y en a peu de cette espece. J'ai deux petites têtes égyptiennes en basalte bien conservées, dont l'une est du style le plus antique & le plus beau, & d'un travail très-fini. Ma collection de médailles grecques & d'estampes augmente aussi insensiblement, & ma bibliothèque s'est aggrandie par vos soins. *Io sono vicino alla rognà, come si dice in italiano; più si gratta, più vuol essere grattata. Nel crescere la roba, cresce la voglia.*

Outre la Mosaique si belle & si rare dont je vous ai déjà parlé, la villa Albani vient d'être enrichie

Part. II. F.

d'une autre de pareille grandeur, qu'on a trouvée dans le duché d'Urbain, & qui représente une école de philosophes. Votre Ami vous en donnera une description plus détaillée; je ne veux pas empiéter sur ses droits. On a aussi construit derrière le temple jonique de Diane une nouvelle salle pour les Urnes sépulcrales étrusques, & pour des petites pièces. En outre, on fait deux grandes fontaines représentant des fleuves couchés de grandeur plus qu'humaine, dont l'un, qui représente le Nil, est de marbre noir, appelé *bigio*. Depuis votre départ on y a aussi placé trois ou quatre figures égyptiennes, & l'intérieur est tout-à-fait fini. Les fauteuils & les canapés de la galerie sont tous en étoffes d'or, ou pour mieux dire, en velour à fond d'or. Dans les autres chambres, toutes les tables sont d'un ouvrage sculpté & fortement doré, avec des dessus de porphyre, & quelques-uns de très-belles mosaïques antiques & d'autres d'albatre oriental.

Je finis par vous avertir que ce qui m'est échappé, malgré moi, au commencement de cette lettre, touchant votre voyage, ne doit être regardé que comme une faillie qui demande beaucoup de réflexions. Je desire que votre cher Fuesli puisse trouver le temps de faire le voyage de Rome.

Je suis, &c.

P. S. Mon maître est en marché avec le Cardinal Furietti pour ses deux Centaures, avec les

ñoms du maître, mais c'est, à la vérité, pour les placer à l'entrée du *Museo profano* du Vatican. Devinez à quel prix? On en a déjà offert six mille écus.

La ruse dont on veut se servir pour me placer au Vatican, quoiqu'il n'y ait point de place de vacante, c'est de me faire faire le catalogue des manuscrits allemands de la bibliothèque de Heidelberg. Que pensez-vous de ce travail? Il est vrai qu'on n'est pas gêné ici comme en Allemagne; on travaille quand on veut, pourvu qu'on paroisse aux heures indiquées. *Fata viam invenient.*

Τέτλαδι δη κραδίη, και κύτερου αλλοπιτ' ἔδλησ.

M. Casanova, que vous connoissez pour l'avoir vu chez M. Mengs, a vendu son grand dessin d'après Raphaël à S. Pierre *in Montorio* à Milord Baltimore pour trois cens cinquante écus; ce Seigneur doit l'envoyer en présent au Roi d'Angleterre, pour être placé à Hamptoncourt avec les cartons de Raphaël (1).

Je me propose d'écrire un petit volume de lettres datées de Rome à mes Amis, qui rouleront principa-

(1) Lorsqu'on descendit ce tableau d'autel (la Transfiguration) pour en faire un carton de même grandeur qui devoit servir à faire un ouvrage en mosaïque pour l'église de Saint Pierre, M. Casanova obtint la permission d'en faire le dessin pour lui-même, & c'est ce dessin dont il est ici question.

lement sur tout ce qui regarde l'art. Pensez un peu si votre nom se trouvera dans ces lettres ?



L E T T R E X V I I .

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1763.

JE vous remercie de l'exemplaire de la lettre adressée à M. le Comte de Firmian, qui vous en fera lui-même ses remercimens.

Il y a quinze jours que j'ai planté là Milord, qui me devenoit insupportable. C'est un de ces Anglois atrabilaires & malheureux à qui tout déplaît dans le monde. C'est un homme d'environ quarante ans, qui a épousé une fille de la Duchesse de Bridgewater, dont il n'a point d'enfans. Mais il en a d'autres femmes, dont il en mene une avec lui. Je crois que le Compagnon de voyage de cet autre Anglois en Suisse, fera mieux d'en appeler à son journal qu'à lui-même. Nous savons de quelle maniere voyagent cette espece de gens.



 LETTRE XVIII.

Au même.

Rome, le 20 Février 1763.

J'AI trouvé votre lettre à mon retour d'Ostie, le 16 de ce mois, après y avoir passé dix jours très-agréablement dans la compagnie du Cardinal Spinelli & des Peres Jacquier & le Sueur (1). J'y ai découvert un des plus grands & en même-temps des plus beaux & des plus rares bas-reliefs qu'il y ait au monde, car il représente Thesée trouvant le foulier & l'épée de son pere, en huit figures. J'en ai pris le dessin, pour le placer dans mon ouvrage italien.

Quant je ne vous aurois pas marqué que dans mes lettres imprimées il y en aura qui vous seront adressées, vous ne pouviez manquer de l'avoir supposé.

J'ai beaucoup de choses à répondre, mon Ami,

(1) Les PP. Jacquier & le Sueur, Minimes François à la Trinité du Mont, se sont rendu célèbres par le Commentaire qu'ils ont fait ensemble sur le fameux livre des *Principes de Newton*, & par beaucoup d'autres ouvrages de mathématique & de physique.

à votre lettre. Le premier point regarde la proposition que vous me faites de me rendre à Berlin. Je suis aussi peu attaché à la Saxe & à la cour qu'à la Prusse; car le peu dont j'ai joui ici depuis quatre ans, c'est-à-dire, cent rixdalers par an, est un secours qui me vient du Pere Confesseur. J'aime & je hais avec la même force, & j'ai cru devoir montrer ma reconnoissance de la bonne volonté de la cour. Que je n'ai point de réputation pour ce pays, est prouvé par un séjour de six semaines que j'ai fait à Postdam, un an avant que de partir pour l'Italie; & pourquoi? pour chercher à consoler le meilleur Ami que j'avois alors de mon voyage, qui ne devoit être que de deux ans; ou pour l'engager à me suivre, comme je me flattois de pouvoir lui en procurer le moyen. Cet Ami pour qui j'aurois sacrifié mon bien & ma vie a été ingrat & n'a cessé de l'être. Cependant je ne l'ai pas oublié, & j'aurois préféré, en écartant toute vue d'intérêt, de lui dédier mon *Histoire de l'Art*, par préférence au plus grand Roi, s'il m'avoit seulement écrit une seul fois. *ναί ταῦτα ὡς ἐν παραδῶ.*

Actuellement mon état est assez heureux à Rome, mais il n'en fera pas de même dans ma vieillesse. La place auprès du Prince Electoral qu'Algarotti a eu autrefois, & dans laquelle un Conseiller de la cour lui a succédé, ne fera remplie que trois ou quatre ans après la conclusion de la paix, ainsi que me l'a dit une personne intéres-

lée que je ne l'occupe pas, & qui est toute puissante auprès du Prince. Cette place qui étoit de six cens rixdalers, fera réduite à cinq cens ou à moins peut-être; ce qui me suffiroit à peine. Cela ne m'a cependant pas détourné de mon projet comme on l'a pensé. J'ai écrit néanmoins à notre Ministre près les Etats-Généraux à la Haie, qui est fort lié avec le Comte de Bruhl, qu'on faisoit mal de ne pas mieux s'affurer de moi; d'autant plus que j'avois offert d'être l'Instituteur du Prince héréditaire. Le seul reproche que j'aurois à me faire, seroit de manquer au Pere Confesseur, que j'offenserois beaucoup si cela avoit lieu. Mais ce Pere est toujours malade, même sous le beau ciel de Varsovie, & je suis dans des craintes continuelles de perdre ce bienfaiteur. Je ne me sens au reste aucune répugnance pour cela; mais il seroit convenable d'attendre qu'on m'en fit la proposition, & d'en donner alors avis à la cour de Dresde. Si les avantages sont égaux, il faudra alors saisir ceux qui se présenteront le premier. On ne peut refuser ce moyen à personne. Je connois le trésor du Roi de Prusse par le *Thesauro Brandenburgico*, de Berger, *il quale ammazza il suo Lettore, con un dialogismo insipido e pedantesco*. La premiere chose à faire à Berlin, seroit de déclarer, le plus poliment qu'il est possible, que le Marquis d'Argens est un franc ignorant. De telles gens sont la honte des Académies savantes. Il y a quelques

temps que le Cardinal Migazzi me fit offrir cinq cens florins & tous frais remboursés, si je voulois l'accompagner; ce que je n'ai pas voulu accepter, en faisant savoir mon refus au Comte de Firmian, avec les raisons qui m'y avoient déterminé.

Mes sinceres remercimens à M. le Professeur Sulzer pour les bontés infinies dont il me comble & dont je ne pourrai jamais lui montrer toute ma gratitude (1). Le Roi doit avoir quelque idée de ma personne, puisqu'au commencement des préliminaires du Congrès d'Ausbourg il a voulu acheter le cabinet de Stofsch, qui lui semble aussi destiné.

Quant à ce qui concerne le prétendu tableau de Raphaël, je ne crois pas qu'il ait peint ce sujet ailleurs que dans les loges du Vatican (2). Mengs n'a jamais peint non plus de Loth. C'est sans doute un tableau de Raphaël dans le goût de celui que Gozkofsky, Peintre du Roi, fit vendre à Rome :

(1) M. le Professeur Sulzer avoit témoigné dans les termes les plus vifs, son desir, qui étoit celui de tous les autres Amateurs des arts en Allemagne, de revoir M. Winckelmann au plutôt de retour d'Italie; & s'étoit informé de son intention, en cas qu'il fut demandé par la cour de Prusse. Mais ce projet n'eut pas de suite, à cause des affaires dont la cour se trouva occupée alors, & qui écartèrent les soins qu'on pouvoit donner aux Beaux arts.

(2) Cette remarque concerne l'estampe gravée par Preißler d'après le Sueur, représentant Loth avec ses deux filles dans la grotte, & dont l'original étoit regardé comme un ouvrage de Raphaël.

ce qui est une friponnerie abominable. Aussi, malgré une promesse de cent écus, le Marchand n'a-t-il pu obtenir le témoignage de personne, pas même de Natoire, pour assurer que c'est un tableau de Raphaël. Je connois cette espece de commerce. Le St Jérôme à mi-corps, que ce même Gozkofsky a fait vendre avec deux autres tableaux, est une exécration. Les Princes veulent & doivent être trompés. La tête de Loth ne peut jamais être d'un assez beau coloris pour Raphaël. Nous jugeons en Allemagne d'après le pitoyable de Piles & d'après l'Auteur de l'*Abrégé des vies des Peintres*, Part. 4. Tom. II. Raphaël est le plus grand Dessinateur & le plus grand Coloriste qu'il y ait jamais eu; comme on peut le prouver à Rome, non-seulement par ses ouvrages en fresque, mais même par ceux à l'huile. *Mi sento qui tirato quasi per i capelli d'entrare più avanti nel discorso, ma stenterei di trovare il fine. Lo Sbozzo della Trasfigurazione in casa nostra (Albani) dipinto da Raffaello, se egli medesimo l'avesse disegnato per farlo dipingere da Netscher, questo Olandese non sarebbe arrivato alla vaghezza e al incantesimo del colorito.* Je doute que vous ayez vu cette merveille de l'art (1). Mais vous

(1) Ce morceau a environ un pied & demi de haut, ce qui faisoit qu'il étoit difficile de le voir, à cause qu'il étoit placé dans la chambre à coucher de la Princesse Albani.

vous ressouvenez sans doute pour le coloris, du dos charmant de l'une des Graces au petit Farnese, qui est la seule figure que ce Maître ait peint de sa propre main dans ce grand ouvrage dont il a fait l'esquisse. Pour ce qui est du fameux dessin de Raphaël, il n'est pas possible de s'en former une idée en Allemagne, parce qu'il n'y a rien qu'on puisse y comparer. Le seul tableau de Raphaël qu'il y ait en Allemagne, si l'on en excepte celui de Vienne, est de sa premiere maniere & sur toile, & ne peut par conséquent pas être mis en paralelle. Il est à Dresde. Je connois beaucoup M. Dieterich de Dresde (1); c'est le Raphaël de nos jours & de tous les temps pour le paysage. Il a copié pour le Roi de Prusse la Nuit du Corrège, mais ce n'est pas là son genre. Il étoit déjà célèbre lorsqu'il vint à Rome aux frais du Roi de Pologne, mais il n'y a resté que neuf mois; pendant ce temps sa femme l'attendoit à Dresde.

J'ai découvert le nom de l'Auteur de l'ouvrage précieux dont vous m'avez fait présent : c'est M.

(1) Chretien-Guillaume-Erneſt Dieterich, excellent Payſagiste allemand, est né à Dresde le 30 Octobre 1712. Son pere lui donna lui-même les premiers principes de son art. Il a principalement étudié Poelenburg. Il a peint aussi dans le goût de Rembrandt & dans celui de Watteau. Il a gravé beaucoup de choses à l'eau-forte.

de Lignac (1), mort il n'y a pas long-temps, à la fleur de son âge, car il n'avoit que vingt & quelques années. Son ouvrage néanmoins lui survit, & ne paroît pas être la production d'un jeune homme. On en a fait une seconde édition en deux volumes *in-4°.*, & l'on en a imprimé à Luques une traduction italienne aussi en deux volumes. Il y a deux ans que j'ai l'ouvrage de Webb, que j'avois tout-à-fait oublié ; je m'apperçois néanmoins que dans le temps j'ai tiré quelques réflexions de ce livre.

Il se peut que M. le Comte de Firmian ait bien jugé ma lettre. Je vous prie de me marquer les endroits qu'il a critiqué. Voyez aussi ce qui peut y déplaire à d'autres personnes, & ce qu'on voudroit que j'eusse omis ou changé ; mettez tout exactement par écrit , afin que je puisse en faire usage lorsque je donnerai mon ouvrage sous une nouvelle forme. J'attends ces remarques pour mon retour de Naples. Je dois partir dans quinze jours. Je suis, &c.

P. S. Je ne puis vous cacher qu'en réfléchissant sur la proposition du Professeur Sulzer, je sens toujours dans mon cœur un certain éloignement pour ma patrie. L'amour de la liberté en est sans doute le motif ; car je me suis formé comme une

(1) M. Winckelmann se trompe : c'est M. Goguet qui est l'Auteur de l'*Origine des Loix*, &c.

plante sauvage , abandonné à ma propre impulsion , & il se pourroit que j'eusse été capable de sacrifier un autre & moi-même, si l'on élevoit encore des autels aux destructeurs des tyrans.

Demandez au Professeur Sulzer si le Prédicant Kühze de Berlin vit encore ? C'est un homme qui m'a rendu de grands services dans le temps que j'étudiois sous lui. Je lui aurois écrit de Rome, si je n'avois pas craint que la religion que je professe n'eut fait mal recevoir ma lettre. Je prie M. Sulzer de lui témoigner la reconnaissance que je lui porte. Je connois aussi le Recteur Damm, mais j'ignore s'il vit encore. Depuis l'âge de dix-sept ans que j'ai quitté Berlin, je n'ai point retourné dans cette ville.

L E T T R E X I X.

Au même.

Rome, le 18 Mars 1763.

J'AI reçu hier votre lettre du premier de ce mois ; la mienne, en réponse à la proposition de M. Sulzer, vous fera sans doute parvenue en son temps. Je voudrois pouvoir être utile à ma patrie, & j'y employerois avec plaisir tout mon zele, tant par des instructions publiques que particu-

lières. Mais je ne prévois pas comment je pourrai me dégager de mes premiers engagements; & pour vous dire la vérité, je ne me sens pas beaucoup porté à retourner en Allemagne. Je dois craindre d'y faire une triste figure; car en déduisant de mes appointemens au moins cent rixdalers pour l'entretien d'un domestique, sans compter ce qu'il me faudroit pour mon ameublement, il me restera à peine de quoi suffire au nécessaire. Au lieu qu'à Rome, où je n'ai besoin ni de domestique ni de maison, je puis plus faire avec vingt écus par mois, que j'aurai avec le temps, qu'avec le double de cette somme en Allemagne. Le bruit de la mort du Roi de Pologne doit être faux, puisqu'on n'en a rien appris ici: on fait, au contraire, qu'il se trouve rétabli de sa dernière maladie. Cette mort, à laquelle on doit s'attendre, me causera une perte de cent rixdalers par an, & ne changera rien à mon principal objet d'aller à Dresde; car je dépends du Prince Electoral, & je dois avoir la direction de son cabinet particulier. On pourroit me donner en même-temps l'inspection des statues antiques, & alors ma place seroit fort bonne.

J'ai retardé mon voyage à Naples, à cause que j'avois été prié par trois Seigneurs Anglois, le Duc de Gordon avec le Lord Gordon son frere, & Mylord Hope, de les conduire chacun en particulier dans Rome. Je leur donnai des

jours marqués dans la semaine , plus par égard pour le Cardinal que par inclination. Mais au bout de quinze jours je rompis avec eux , car aucun des trois n'a ni le sentiment ni le goût du Beau. Le premier donnoit à peine quelque signe de vie , pendant que je l'entretenois avec chaleur & avec intérêt des beautés de l'art chez les Anciens. Aussi ai-je fait serment de ne plus rendre ce service à personne qu'à ceux qui me seront agréables & que j'en croirai dignes.

Je connois Lippert & ses empreintes qui ne sont pas en soufre mais en plâtre. Il lui manque plusieurs pieces considérables du cabinet de Stofsch & d'autres cabinets d'Italie , & un grand nombre ont été jettées en pâtes de verre , qui ont été formés sur des empreintes de soufre , & non sur les pierres même , ce qui les rend naturellement un peu obtuses. Je crains aussi que dans la quantité étonnante de trois mille , il n'y ait beaucoup d'ouvrages modernes. M. Chrétien Dehn , qui est le seul à Rome qui entende cette espece de travail , n'en a pas au-delà de douze cents. Il vend chaque empreinte en soufre rouge un paolo ; ce qui revient fort cher. Il est vrai qu'on peut faire un choix , & moi-même j'en ai fait faire quatre cents pour M. le Baron de Berg , jeune Seigneur Livonien. Ces empreintes peuvent beaucoup servir pour la connoissance du style & de la beauté ; mais Lippert doit avoir peu de pierres étrus-

ques ; je doute même qu'il en possède du tout.

Je connois beaucoup M. de Hagedorn, Conseiller d'ambassade & frere du célèbre Poëte ; j'ai même été en correspondance de lettres avec lui avant que la guerre ne commençât. Il a une grande connoissance de la Peinture, qu'il a acquise à Vienne, à Dusseldorp, à Munich & à Dresde ; connoissance qui cependant ne peut pas être encore ni bien étendue ni bien approfondie, puisqu'il n'a pas vu l'Italie. Plusieurs Saxons m'ont parlé de son ouvrage sur la Peinture (1), mais voilà tout ce que j'en fais. Il parle beaucoup ; je desire que ce talent ne se fasse pas remarquer dans ses ouvrages.

Le premier samedi après Pâques je partirai enfin pour Naples. Vous parlez avec beaucoup de confiance d'un autre voyage prochain qui, à la vérité, pourroit bien avoir lieu. Cet été j'occuperai seul mon appartement à la villa du Cardinal, à la Porte Salara, pour y jouir entièrement de moi-même.

Il n'y a pas long-temps que j'ai reçu une lettre de Mengs ; mais je n'y ai trouvé aucune réponse à votre demande, quoique je la lui eusse rappelée depuis peu. Il semble que son intention est d'aller en Angleterre, malgré les avantages dont il jouit en Espagne.

(1) Réflexions sur la Peinture, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en françois par M. Huber.

Je suis tourmenté de vertiges, ce qui m'oblige de finir, en saluant de cœur & d'âme vos Amis & les miens.



L E T T R E X X.

Au même.

Rome, le 16 Avril 1763.

Vous aurez appris par ma dernière lettre à notre Ami, le noble Fuesli, que j'ai été nommé Président des antiquités de la Chambre Apostolique. C'est une place honorable qui ne rapporte, à la vérité, que douze écus par mois, mais qui n'exige aussi aucun travail. Je ne me trouve donc point du tout gêné, quoiqu'il me seroit peut être difficile de faire un grand voyage; mais nous trouverons moyen d'arranger cela dans le temps. La cause de cette difficulté est le visa que je dois donner de la notice que mes deux Assesseurs remettent au Cardinal Camerlingue, tant des peintures que des ouvrages de marbre qu'on veut faire sortir des états du Saint-Siège. Ces Assesseurs sont mes subdélégués pour l'examen de ces productions de l'art, que je suis cependant autorisé à examiner par moi-même, pour confirmer ou annuler leurs décisions.

décisions. En outre, on doit m'ouvrir sur le port toutes les caisses avant de les embarquer, & l'on ne peut les expédier qu'après que j'en ai donné le visa.

Ma place demande aussi que j'aie l'œil sur toutes les antiquités qui se trouvent à Rome & dans les environs de cette ville. Il n'est permis à personne de faire fouiller dans ses propres terres pour la découverte d'antiquités sans ma permission, & tout ce qu'on trouve doit m'être présenté, de sorte que rien ne peut me rester caché. Cet événement pourra nuire à notre Fuesli de Geneve. Car comme mon prédécesseur, l'Abbé Venuti, né d'une famille illustre, mais qui par son imprudence étoit tombé dans l'indigence, avoit été obligé de s'abaisser à servir de Cicero aux étrangers, il s'étoit attiré la censure de toutes les personnes qui pensent bien; de sorte que j'ai fait vœu de ne plus donner des instructions à qui que ce puisse être que dans ma chambre. Je pourrai néanmoins lui donner les renseignemens dont il aura besoin, & je rétracterai mon vœu pour ce qui regarde les principaux lieux. Mais il sera le seul pour qui je m'en écarterai, & cela en faveur de la parole que je lui en avois donnée.

Je vous suis infiniment obligé de la copie des lettres de M. le Professeur Sulzer, ainsi que de vos conseils. Le *moi* au lieu de *toi* dans le

doit être une faute d'impression. Je m'informerai touchant les *Teffera* & les tables. Quoique la bienfiance que demande l'apprentissage de ma place, m'empêche d'aller à Naples, ainsi que je le desirois beaucoup, cela ne retardera point la nouvelle édition; car j'ai rassemblé une infinité de choses, & je pourrai avoir par écrit toutes les instructions nécessaires. Mais je n'ai pas encore vu l'impression de la lettre.

Il faudroit être un Dieu pour remplir l'attente que vous voulez bien avoir de mes ouvrages. Depuis quelque temps je n'ai pas pu prendre la plume, & je ne dois plus penser désormais qu'à Rome & à l'Italie. Je ferai cet été la traduction italienne de mon *Traité du Beau*, que je dédierai au Cardinal Rezzonico. Je suis fort occupé de mon grand ouvrage italien, & l'on y dessine à force; mais les gravures vont très-lentement. Je n'en prévois pas encore la fin d'ici à long-temps.

On vient de faire plusieurs découvertes intéressantes, dont je n'ai pas le loisir de vous parler aujourd'hui. Entr'autres il y a la tête endommagée d'un jeune faune, d'une si grande beauté qu'elle surpasse tout ce que j'ai vu jusqu'ici, & tout ce qu'on peut voir. Elle ne me sort point de l'esprit & j'y songe toute la nuit. Un tel plaisir surpasse tous les amusemens dont on peut jouir pendant un mois à la plus brillante cour.

Je vous en dirai davantage une autre fois.
Je suis.

LETTRE XXI.

Au même.

Rome, le 22 Mai 1763.

LES lettres pour la Suisse par la voie ordinaire doivent rester long-temps en route, car je vois que vous n'êtes pas encore instruit de la nouvelle place que j'occupe. J'ai reçu, il y a deux jours, votre dernière lettre du 4 de ce mois. Je vous répète donc que j'ai obtenu la place de Préfident des antiquités de Rome, vacante par la mort de l'Abbé Venuti, laquelle rapporte cent soixante écus, sans exiger aucun travail. On m'a donné aussi une place au Vatican avec cinquante écus par an, sous prétexte de mettre en ordre les manuscrits allemands, mais c'est dans l'intention de me fixer ici, pour me donner le premier Scriptorat qui viendra à vaquer. J'ai donc déjà trois cens vingt écus par an. D'ailleurs on forme au Vatican un Museum d'antiquités profanes, qui sera prêt cet été, & dont la direction m'a pareillement été promise. Je dois donc renoncer

à la douce espérance de pouvoir être utile à ma patrie, & je fais mes sinceres remercimens à M. le Professeur Sulzer pour les intentions amicales qu'il a daigné avoir pour moi. Cette nouvelle n'a pas été agréable à Dresde, mais ce n'est pas ma faute. Je dois profiter des circonstances, & ne pas en attendre de plus favorables qui pourroient me manquer. Je veux finir ici mes jours en paix ; cependant j'espère de faire l'année prochaine un voyage en Allemagne, si je puis en obtenir la permission.

Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de Naples du présent que vous m'avez envoyé : s'il y est arrivé j'en serai instruit par un voyageur. C'est le jeune Baron de Dahlberg, Chanoine de Mayence (titre qui m'avoit été de mauvaise augure jusqu'ici). Mais celui-ci est aimable, plein de goût, de sentiment & de connoissances, & qui, à son retour en Allemagne, veut étudier le grec. On doit faire connoître à ses Amis de pareilles gens qui sont si rares, sur-tout dans les pays Catholiques de l'Allemagne.

On a trouvé à Pompeii une mosaïque avec le nom de l'Artiste, dont j'attends la description. Près d'Albano on a découvert un magnifique vase d'albâtre, une belle tête d'Hadrien & plusieurs autres morceaux. Dans ce moment même le Prince Altieri, à qui ces monumens appartiennent, me mande qu'on y a aussi trouvé une statue. On dé-

DE M. WINCKELMANN. 101
terre ici plus dans un mois qu'à Naples dans une
année.

Je commence déjà à augmenter ma bibliothé-
que, & je fais venir quelques livres d'Angleterre;
j'en attends d'autres d'Allemagne.

Je suis, &c.

LE T T R E X X I I .

Au même.

*Villa Albani, fuor la Porta Salara
gli 11 Giugno 1763.*

Vous aurez reçu la lettre que je vous ai écrite
par le dernier courier. Je ne puis, à cause de
mon absence de Rome, faire partir celle-ci par
le paquet du Nonce. Vous devez savoir que j'ai
enfin le pied au Vatican, ce qui me donne l'es-
pérance d'obtenir la première place qui y fera va-
cante. L'un des Scrittori est âgé de soixante-qua-
torze ans, & ne peut guere aller plus loin. On
me fera donner un bref du Pape pour me char-
ger de faire le catalogue des manuscrits grecs qui
manque, & ensuite un catalogue général des ma-
nuscrits de cette langue qui se trouvent au Va-
tican. Vous pourrez avoir par Vernazza, le Scrit-
tore grec, la collation de Démosthène que vous

G iij

fouhaitez ; mais il se fait bien payer. Il seroit donc nécessaire que vous sachiez auparavant s'il y a de bons manuscrits ; ce que je ne pourrai vous dire qu'à l'automne, à cause que les vacances sont déjà commencées, & que Vernazza est parti. La place d'Antiquaire n'est que de cent cinquante-quatre écus, & l'autre de cinquante, mais un Scriptorat vaut seize écus par mois. Je laisse à toutes les cours leurs pensions qu'elles peuvent donner aux François, aux Genevois & aux Italiens, pour les instruire dans les arts.

Ma place au Vatican ne me permettra pas d'être utile à M. Fuesli que par les conseils que je pourrai lui donner dans ma chambre ; car depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Juin, je suis obligé de faire tous les matins une lieue à pied pour aller, & autant pour revenir.

J'ai déjà envoyé à Dresde mon nouveau petit ouvrage qui n'aura que quatre ou cinq feuilles. Le commencement pourra vous plaire, & peut-être déplaire en même temps : mais j'avois donné ma parole & je devois la tenir.

Le 11 Avril on a trouvé à Pompeii une mosaïque de deux palmes de haut, représentant quatre figures masquées jouant des instrumens, d'un travail si délicat qu'il faut se servir de la loupe pour le bien voir. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est le nom de l'Artiste : ΔΙΟΣΚΟΡΙΑΗΣ ΣΑΜΙΟΣ ΛΙΘΙΗΣ. Je suis, &c.

 LETTRE XXIII.

Au même.

Villa Albani, le 16 Juillet 1763.

SI je n'ai pas répondu plutôt à votre dernière, c'est que j'ai voulu attendre de Naples quelques nouvelles touchant votre présent. Il y a déjà quelque temps qu'il y est arrivé, mais le Pere de la Torre n'a pas voulu le recevoir, & le Marchand a été obligé de le reprendre. Maintenant je l'attends par Pagliarini, & vous en renouvelle mes remerciemens. Peut-être pourrai-je vous donner en retour la collection des Peintures d'Herculanum; du moins tâcherai-je de les obtenir de M. Tanucci lorsque je lui enverrai mon ouvrage. J'espère qu'il sera prêt pour Pâques. Je l'ai rendu assez parfait pour me sentir pour lui toute la tendresse d'un pere pour un enfant bien né. Vous y trouverez, par le moyen de monumens rares, l'explication de plusieurs passages d'Homere, de Sophocle, de Pausanias & d'autres Ecrivains, qu'on n'avoit pas compris jusqu'ici, & qu'il étoit même impossible de comprendre. Le prix en fera probablement de deux sequins. La lecture de cet ouvrage a été une des plus agréables occupations

de mon Maître pendant notre Villeggiatura. Il part aujourd'hui pour Rome, & je reste seul ici pour y passer tout l'été jusqu'au mois d'Octobre.

Je ne fais rien du Peintre de Berlin dont vous me demandez des nouvelles : je ne m'en fais cependant pas une haute idée : J'ai vu à Florence un portrait du Roi par le meilleur Peintre en miniature de Berlin, qui étoit fort mal exécuté. J'en ai connu le Maître à Dresde; il se nomme Timborn. Il y a des pays, tel qu'étoit Sparte, où les Arts ne peuvent pas prendre racine, & où ils dégénèrent quand on veut les y transplanter.

Je vous en dirai davantage une autrefois. J'embrasse & salue MM. Gessner, Fuesli & votre frere. Je suis pour la vie.

L E T T R E XXIV.

Au même.

Rome, le 6 Août 1763.

VOTRE dernière lettre est si remplie d'encens que la vapeur m'en a monté à la tête; vous savez combien on y est sensible dans l'atmosphère de Rome, où l'odeur d'une simple fleur est dangereuse. Quand mon ouvrage italien aura paru, je

recevrai quelque éloge, parce que je m'y montre tel que je suis; mais non pas avant. Vous y trouverez des choses, *quæ ne fando quidem audita sunt.*

Vous avez raison pour ce qui regarde le Vatican: j'aurai à rougir quand il y passera quelque étranger qui me connoisse. Mais que faire? Je n'ai pas d'autre moyen pour me tirer d'affaire ici. N'espérez cependant pas de voir jamais de moi quelque *Indicem manuscriptorum græcorum.* Je l'ai commencé, & je ferai en sorte qu'il ne sera pas achevé quand je mourrai, car mes prétentions ne vont pas jusques là. Je cherche à éclaircir & à rectifier les anciens Grecs par des anciens monumens; ce que je n'oserois espérer de faire en collationant des manuscrits.

Je m'appliquerai dans quelque temps d'ici à l'étude des médailles, car pour le moment je n'ai pas le loisir d'y penser sérieusement.

Vous pouvez dire avec une entière confiance à ceux qui parlent d'une Loth de Raphael, qu'ils sont mal instruits.

Les exemplaires de ma lettre sont arrivés. Le graveur ne dit pas la vérité: je ne puis pas être le Dessinateur des planches; ce qui se trouve aussi contredit à la page 72 ou 73 (1).

(1) *Lettre sur les découvertes d'Herculanum, in-4. Dresde 1762.* Il en parut une traduction française in-4. à Paris en 1764.

Voici l'origine de mon nouvel ouvrage, que je ne puis vous cacher. J'étois amoureux, & de qui? d'un jeune Livonien, à qui je promis d'adresser une lettre; c'est-à-dire que je voulois lui donner toutes les marques possibles de mon attachement; & je lui aurois peut-être dédié l'ouvrage même si je l'avois pu. Cette lettre que j'avois promise est devenue un ouvrage. Le commencement est de Pindare. Ομοι δὲ λυσαι δυναίος ὄξεια ἐπιμομφαν ὁ τεκισ ἀιδρον. L'épigraphie sous le nom du titre est tirée de la même Ode. Ἰδιὰ τε χαλεπὸν ὦρα τὰ χεκραμμενον. Olimp. X. Je fais, &c.

L E T T R E X X V .

Au même.

Rome, le 14 Septembre 1763.

Vous voulez, mon Ami, que je vous donne quelque instruction sur la connoissance des médailles. Ce qui se trouve dans les livres peut se répéter; mais le principal consiste en une expérience pratique, que l'on ne peut enseigner par écrit: je ne fais donc ce que je dois vous dire. Car Baudelot d'Airval, *De l'utilité des Voyages*, & les autres Erudits superficiels, ne peuvent servir qu'à faire des faux Connoisseurs. La partie

scientifique peut s'apprendre dans les livres; mais je ne rougis pas d'avouer que je me trompe quelquefois moi-même dans le reste. Quand nous doutons si une médaille Impériale est antique ou si c'est un ouvrage contrefait, nous faisons venir un certain homme, auquel nous avons donné le nom de *Caciaruolo*, à cause que sa première profession étoit de vendre du fromage, & celui-ci fait tout. Il en est tout autrement des médailles grecques, où il s'agit de la beauté; & sur cette matière je crois de nouveau pouvoir être juge. Mais on ne trompe qu'avec les médailles des Empereurs & non avec les médailles grecques. On ne peut acquérir une connoissance parfaite des médailles hors de Rome. Si vous voulez me faire quelques questions, je tâcherai d'y répondre.

Votre Philosophe (le *Phédon* de Mendelson), est un des meilleurs livres que j'aie lu. C'est dommage que l'Auteur soit Allemand, dira le Héros de Postdam.

Je n'ai pas encore vu votre Fuesli. Mais votre Ami ne pourra pas attendre à Rome l'impression de mon ouvrage; quoiqu'on commencera le mois prochain à imprimer les planches. Plusieurs explications contiendront quelques feuilles, malgré toute la brièveté que j'ai cherché à lui donner; & je doute même si le tout pourra entrer dans un seul volume *in-fol.*

Une autrefois je vous en dirai davantage.

L E T T R E XXVI.

Au même.

Rome, le 6 Novembre 1763.

IL y a huit jours que j'ai reçu votre agréable lettre, à laquelle j'aurois déjà répondu par le dernier courier, si je n'avois pas espéré de pouvoir vous envoyer le prospectus imprimé de mon grand ouvrage; mais le Libraire m'a retenu, & je ne pourrai l'expédier que par le prochain courier.

J'ai arrêté votre Giacomo pour M. Fueslli. Je ne logerai cependant pas votre Ami dans une auberge publique, mais je lui choisirai une chambre où il pourra jouir tranquillement de Rome & de lui-même. S'il est possible, comme je l'espère, il n'aura pas d'autre conducteur que Giacomo. Les momens que me laisseront mon devoir & mon travail, seront donnés à M. Fueslli pour l'instruire des beautés de l'art chez les Anciens; & pour les Modernes il aura M. Casanova, mon Ami, qui dans quelques galeries de peinture exercera son esprit par la connoissance du grand & du beau. Votre Disciple aura sans doute aussi souvent le desir d'aller à la villa du Cardinal, où il pourra

me trouver tous les après-midi. S'il le juge à propos, je le conduirai moi-même à Frascati & à Tivoli. J'espère qu'il me fera savoir de Bologne le jour qu'il doit arriver à Rome.

J'attends votre jugement sur ma lettre à M. Berg, avec toute votre franchise ordinaire, qui ne pourra jamais me déplaire. Le temps ne me permet pas de vous en dire davantage aujourd'hui; je renvoie donc le reste au prochain courrier.



LETTRE XXVII.

Au même.

Rome, le 12 Novembre 1763.

JE vous ai écrit le 9 de ce mois par Lucerne, en vous envoyant deux prospectus de mon ouvrage. Ci-joints vous en trouverez deux autres, que je vous prie de faire passer à Basse & à Strasbourg. J'attends notre voyageur; pour qui j'ai choisi une chambre que j'arrêterai demain. J'aurai de même soin de tout le reste.

Je viens de recevoir la triste nouvelle qu'un de mes meilleurs amis & le plus intime que j'avois à Rome, a terminé sa vie à l'angloise, d'un coup de pistolet. C'est l'Abbé Ruggieri, Bibliothécaire de la Bibliothèque Impériale & Surintendant de

l'imprimerie de la Propaganda. Je crois vous l'avoir fait connoître : c'étoit un homme qui parloit beaucoup & avec beaucoup de chaleur. J'avois pour lui une amitié sincere, & je ne pense pas qu'on puisse être plus attaché à quelqu'un que je l'étois à lui. Mon cœur & mon esprit étoient remplis de lui, & mon ame voloit au-devant de la sienne quand je le rencontrais. Son amitié pour moi éga-loit la mienne. Il parloit de moi comme d'un homme extraordinaire; & comme son approba-tion étoit d'un grand poids, je lui dois en grande partie l'estime dont je jouis. Avant de quitter Rome il étoit déjà tombé dans une profonde mé-lancolie qui le consumoit. Je ne pourrai jamais ré-parer cette perte à Rome. Je suis accablé de dou-leur & hors d'état de vous rien ajouter, sinon que je suis.

L E T T R E XXVIII.

Au même.

Rome, le 8 Décembre 1764.

IL court en Allemagne une vie imprimée de moi, composée par un pitoyable Ecrivain qui n'a pu me suivre que jusqu'au sortir du collège. Il ignore tout ce qui me regarde depuis que

J'ai quitté le pays despotique, & ce qu'il a pu savoir, il l'a altéré ou changé. Je m'étonne qu'on permette d'imprimer de pareilles impertinences. Pourquoi les Allemands n'ont-ils pas la patience d'attendre encore une dizaine d'années que je sois allé rejoindre mes peres, pour apprendre la vérité, que j'ai écrite sans déguisement, pour les en instruire après ma mort; mon portrait y sera aussi fidele que j'ai cherché à être vrai dans toutes les actions de ma vie.

Mon ouvrage italien éprouve un nouveau retard; & comme je me vois obligé de rompre avec le Dessinateur avec qui je l'avois entrepris à frais communs, & que je vais le continuer seul, l'exécution en ira un peu plus lentement. Moi-même & l'ouvrage nous ne perdons rien par-là, car il augmente tous les jours. Je suis cependant charmé de n'avoir pas accepté les souscriptions qu'on a voulu me forcer à recevoir, parce que par ce moyen je n'ai aucun compte à rendre de ces délais.

Je suis, &c.



L E T T R E XXIX.

Au même.

Rome, le 21 Janvier 1765.

IL y a huit jours que j'ai reçu votre lettre, à laquelle je n'ai pas répondu plutôt par une négligence préméditée que j'ai mise à vous écrire. Je vous ferai très-obligé, ainsi qu'à M. votre frere, d'avoir soin des livres que je vous ai fait passer; mais cela n'est point pressé. Je vous prie de lui faire agréer mes complimens. J'aurois dû commencer, sans doute, par vous congratuler sur la place que vous venez d'obtenir. Je vous assure que rien ne m'auroit été plus agréable que de donner des enseignemens publics. Les Singes des François auroient bien fait de profiter de cette bonne volonté de ma part. Vos excuses, mon cher, sur la discrétion dont vous avec cru devoir user avec moi à Rome sont inutiles; ce que j'en ai dit à M. Fuesli, n'étoit qu'une pure plaisanterie. Peut-être m'auriez-vous parlé plus ouvertement, si vous m'aviez aussi bien connu alors que vous me connoissez aujourd'hui; ce qui cependant n'est pas ma faute. Car quand je fais tant que de me communiquer, comme je l'ai fait à vous, je me livre sans réserve; quoiqu'il

qu'il y ait long-temps que je sache qu'Euripide a dit qu'on ne doit pas être ami, *προς ακριβελον φικισ*. Je rendrai à M. votre frere tous les services qui dépendront de moi, & peut-être même pourrai je l'accompagner à Naples. Si cela a lieu, je lui ferai faire un voyage tout-à-fait extraordinaire entré Rome & cette ville. Ce que je fais pour vous & pour vos amis, je ne le ferois pas pour tout autre. Il y a quelques jours que j'ai refusé au Résident de la cour de Saxe de faire voir la villa du Cardinal à un jeune Comte Saxon. Je n'ai rien appris de M. Mengs, sinon qu'il doit revenir dans un an à Rome, ainsi que me l'a dit sa sœur; mais il continuera à y travailler constamment pour le Roi d'Espagne, en conservant sa pension de six mille écus romains. On en cite comme une preuve le nouveau bail de six ans qu'il vient de faire faire de sa maison ici. J'ai le malheur d'être oublié entièrement par tous ceux, pour ainsi dire, à qui je rends quelques services, quand je ne puis plus leur être utile.

Je vous remercie de la part que vous prenez à mon ouvrage italien. Ayez patience! il ne pourra que gagner par ces délais. Je dois chercher maintenant à le pousser par mes propres forces; à quoi Dieu m'aidera.

Je m'occupe en attendant d'un ouvrage latin intitulé: *Conlectanea in aliquot Græcorum Auctores & Monumenta* dans lequel je chercherai à ré-

tablir & à éclaircir des anciens Auteurs grecs , ainsi que des anciens monumens. Je ferai aussi imprimer cet ouvrage à mes propres frais.

La misérable brochure qui a paru sur mon compte, ne mérite aucune attention. L'ineptie de ce pitoyable Rapsodiste laisse clairement appercevoir qu'il n'a seulement pas dit les vérités qui lui étoient connues. Car il est faux qu'un gouverneur du jeune Comte de Büнау m'ait attiré en Saxe; c'est moi, au contraire, qui l'y ait fait venir, tandis qu'il se trouvoit à Berlin dans les circonstances les plus fâcheuses; & par ce canal il est devenu Référénaire & Trésorier intime d'une cour d'Allemagne. Voilà une circonstance que notre Ecrivassier a altérée, pour ne pas encourir la disgrâce des amis de cet homme. Il n'est pas moins faux que c'est aux frais de M. le Comte de Büнау que j'ai fait le voyage d'Italie, & que j'ai jugé à propos de ne pas revenir. Si quelqu'un au monde m'a considéré comme un honnête homme, c'est sans doute ce Seigneur; & je ne voudrois pas qu'on put me soupçonner d'une pareille conduite.

A l'occasion des lettres de Myladi Montagu, dont M. Fuesli m'a fait présent, il fait mention du fils de cette Dame, parce que je l'ai connu très-particulièrement. Il confond cependant celui-ci avec Mylord Baltimore, que j'ai pareillement connu: c'est ce dernier & non pas l'autre qui est venu à

Rome, où il ne sortoit que rarement de sa chambre, pour s'occuper entièrement de la chymie & pour remplir une caisse après l'autre de mauvaises drogues de pharmacie. Montagu, comme on fait, a été déshérité par son pere & par sa mere, qui ont fait passer tous leurs biens à sa sœur, Myladi Bute, dont le fils est actuellement à Rome avec M. Mallet, Genevois, Auteur d'une Histoire de Dannemarc. Mais tous deux auront eu sans doute des raisons pour en agir de la sorte; ainsi que semble le prouver sa conduite actuelle. A Alexandrie il fit la connoissance du Consul Danois dont la femme étoit fort belle. Sous différens prétextes il a engagé le mari à passer en Hollande; quelque temps après il montra une lettre supposée, par laquelle on lui annonçoit la mort du Consul, dont il épousa ensuite la femme, qu'il traîne maintenant avec lui dans la Syrie. Peu de temps après le Résident de Dannemarc à Constantinople, reçut du Texel des nouvelles du Consul prétendu mort; de sorte que Montagu n'est en sûreté dans aucun des pays de la domination du Grand Seigneur. Il m'a écrit d'Alexandrie.

Saluez de ma part tous mes Amis, mais principalement l'amoureux Fuesli. Je suis.



L E T T R E X X X.

Au même.

Rome, le 30 Août 1776.

IL est vrai qu'il en coûte peu de répondre à une lettre, mais je puis vous assurer que depuis plusieurs mois je n'ai pu jouir d'un seul moment de loisir, & pendant ce travail laborieux & constant j'ai été obligé de manquer à plusieurs de mes Amis, de l'indulgence desquels j'ai osé me flatter. Votre frere, que j'aime véritablement, n'a du moins pas pu douter de ma bonne volonté; & notre amitié ne peut pas être plus vive; mais comme je me suis occupé avec chaleur de mon grand ouvrage, qui aura deux cens & dix planches, je n'ai pas pu faire tout ce que j'aurois bien désiré. Si je ne succombe point sous le travail pénible qui m'occupe maintenant, j'espère partir d'ici l'automne prochain, & rester quelque temps avec vous à Zurich. Soit que cela arrive quelques mois plutôt ou plus tard, j'ai fermement résolu de faire ce voyage, pour revoir ma patrie avant que je meure.

Les Remarques sur l'Histoire de l'Art sont sous presse, & pourront probablement paroître

avant la fin de cette année. L'épître dédicatoire en est adressée à M. de Stofsch de Berlin. Mon épître dédicatoire à la Société de Gottingen n'aura pas lieu, car je n'ai reçu aucune réponse sur ce sujet : ils disent qu'ils ne connoissent rien de moi : je l'ai mérité, puisque j'ai agi contre mon principe, qui étoit de ne plus rien dédier à qui que ce fut. Mais la dédicace de ces remarques n'étoit pas comprise dans cette résolution, car M. de Stofsch est un ancien Ami éprouvé & le seul à qui mon amitié ait été à charge.

Saluez notre cher Fuesli, ainsi que Gessner & tous ceux qui nous veulent du bien.

Je suis pour la vie.

LETTRE XXXI.

Au même.

Rome, le 27 Septembre 1766.

DAIGNEZ user d'indulgence avec moi ! Je ne puis vous écrire aussi souvent que je le desire, pour vous donner de mes nouvelles & pour recevoir des vôtres. Si vous pouviez voir la vie que je mene depuis le matin jusques dans la nuit, vous seriez surpris qu'un seul homme puisse suffire à tant de travail. Je me fers à moi-même de

H ij

domestique, de copiste & de commissionnaire. Je passe cependant chaque jour une demi-heure sans travailler, & c'est dans la matinée; je l'emploie à penser au bonheur dont je jouis. Dans ces réflexions j'entonne quelque cantique luthérien qui me vient à l'esprit, & dans ces momens je suis plus content que le Grand Mogol. Je m'estime heureux de n'avoir besoin de personne pour faire mon lit, arranger ma chambre, &c.; en un mot je suis gai quand il me plaît, parce que le moyen m'en est facile. Cependant le travail me pèse un peu dans ce moment, car j'ai le chagrin de devoir réimprimer les douze premières feuilles, ce qui me cause une perte de plus de cent écus, malheur que j'espere néanmoins pouvoir oublier sous peu de jours; car dans des circonstances semblables je suis le contraire des autres hommes; rien ne peut m'encourager. Mais malgré ce contre-temps je me flatte que, si je puis suffire au travail, cet ouvrage, qui composera deux volumes *in folio*, pourra paroître avant Pâques. Dans cette nouvelle réimpression pour laquelle le courage m'a manqué, à cause des frais, je me suis restreint à six cens exemplaires, au lieu de mille que j'avois d'abord résolu d'en faire tirer.

J'ai aimé votre frere de tout mon cœur, & si j'avois pu lui être aussi utile que j'ai cherché à l'être à notre Fuesli, je n'aurois fait que suivre mon inclination naturelle; mais, hélas! je n'ai

rien pu faire pour lui. Je ne vous écris pas ceci pour vous flatter l'un ou l'autre, car je cherche toujours à dire la vérité, autant qu'il dépend de moi. J'ai refusé au Prince de ***, qui est revenu ici il y a environ un mois, de l'accompagner davantage, parce que c'étoit peine perdue. Pour l'hiver prochain je retiens chez vous une chambre pour un pèlerin de Rome.



LETTRE XXXII.

Au même.

Rome, le 27 Juin 1767.

VOTRE lettre m'a causé une peine infinie, par la demande que vous me faites comme une preuve de mon amitié, & je vous aurois déjà répondu par le dernier courier, sans l'embarras où je me trouve sur ce que je dois vous dire.

Avez-vous bien réfléchi, mon cher Usteri, à ce que vous exigez de moi, & à toute l'importance de votre demande? Supposé que votre protégé ait un grand desir de s'instruire & qu'il y persiste; songez qu'il faut alors au moins quatre mois pour acquérir quelque connoissance. Si vous voulez que pendant ce temps je l'accompagne constamment, je vous donne à penser si cette

H iv

peine & la perte d'un temps précieux peuvent être payées avec cent ducats ? Et comme vous êtes l'heureux Citoyen d'un pays libre, vous ne devez point me parler, même du meilleur des Rois.

Heureux, qui ne les connoît guere;

Plus heureux, qui n'en a que faire.

Je ne veux devoir, autant qu'il dépendra de moi, mon existence qu'à mon seul travail.

Je ne vous dis point ceci pour faire de traité préliminaire, ainsi que vous en êtes sans doute convaincu. Car je veux suivre mon penchant naturel à instruire en donnant à ce jeune Seigneur toutes mes heures, sans aucune vue d'intérêt. Je ne puis cependant m'engager à lui servir de Ciceró, car cela me paroîtroit fort pénible, quand ce seroit même avec mon meilleur Ami; parce qu'il m'est impossible de surmonter la répugnance que je me sens pour cela. Il se pourroit bien que je conduise moi-même ce Voyageur dans quelques endroits, & peut-être en ferai-je plus que je ne dis; mais j'exige quelqu'égard de vous dans cette occasion pour un Ami de cinquante ans, qui jusqu'à présent n'a travaillé que pour les autres, en s'interdisant à lui-même toute espece de plaisir. J'attends cela de votre équité, d'autant plus que je puis proposer Reiffstein, qui est très-en état de me remplacer. Vous devez donc, mon cher

Usteri, prévenir à temps ce Seigneur sur ce qu'il doit attendre de moi; par ce moyen nous ne nous engagerons ni vous ni moi dans aucune affaire désagréable; & malgré cette restriction que je mets à ma complaisance, je ne suis pas moins.

P. S. Je ne fais rien du malheur arrivé au Duc de S. Severo; ce n'est peut-être qu'un corollaire du Moraliste de Gottingen, qui a sans doute appris que ce Seigneur s'étoit considérablement endetté; mais il n'a pas su qu'il est le dernier de sa famille.

LET TRE XXXIII.

Au même.

Rome, le 22 Juillet 1767.

JE vous réponds au même moment que je reçois votre lettre, votre chere lettre, que je n'ai cependant ouverte qu'avec crainte & en tremblant; & je ne me ferois pas empressé de l'ouvrir si on me l'avoit remise pendant que j'étois à table. Qu'on est heureux de s'entretenir avec des Amis judicieux & sensés, & non pas avec un fier & insolent **. Votre protégé vous en saura bon gré; car je le recevrai à bras ouverts. Après que ma lettre fut partie, j'ai été inquiet sur la

maniere dont je m'y suis expliqué, & j'ai craint qu'il ne me fut échappé quelque chose qui put donner occasion à une mauvaise interprétation; parce que je l'ai écrite dans un des momens les plus défagréables que j'aie passés à Rome. Voici, Dieu merci ! notre dernière villeggiatura ; car quoique pour éviter l'ennui de me trouver dans la compagnie la plus défagréable qu'on puisse s'imaginer, je ne parusse qu'à table, & que j'évitasse toute conversation, on a cherché à tirer de quelques mots, qu'on m'a pour ainsi dire arrachés malgré moi, une interprétation qui auroit pu me soumettre au plus terrible tribunal que les hommes ayent à redouter; & à cette occasion j'ai appris qu'on m'observe plus que je ne le pensois. Dieu fasse que mon soupçon soit destitué de tout fondement.

Je me réjouis autant du bonheur de notre cher frere que je l'aime, ainsi qu'il en est certainement convaincu; & j'espere que le ciel m'accordera un jour le bonheur de me réjouir avec vous & vos Amis, pour récupérer le temps perdu : car quoique j'aie été toute ma vie satisfait, je puis dire qu'un travail continuel ne m'a que rarement permis d'être gai; je puis cependant l'être autant qu'un autre dans l'occasion.

Je suis charmé que mon ouvrage soit arrivé en bon état; j'espere & je desire que l'utilité que vous pourrez en tirer vous dédommagera un peu

du haut prix. Je suis toujours dans la crainte de n'avoir pas rempli, ni pour l'impression, ni pour le travail, l'idée qu'on s'en étoit peut-être formée : cela sera réparé dans le troisième volume, s'il me reste encore quelques années à vivre.

Je pénètre fort bien l'idée de notre Fuesli, touchant une nouvelle édition de l'*Histoire de l'Art*; il faudra néanmoins en venir tôt ou tard à une seconde édition. J'ai parcouru pour la première fois cet ouvrage, & sans y rien intercaler des remarques, que je n'ai pas encore vu imprimées, je crois qu'il est augmenté d'un tiers, & les additions ne sont pas moins importantes que le texte. Mais comme pour donner quelque chose de parfait, il faudra placer les remarques en leur lieu, cela deviendra un ouvrage très-pénible. Si j'étois en Allemagne j'entreprendrois cette impression à mes frais. En attendant, comme je veux parcourir une seconde fois l'*Histoire de l'Art*, & que j'attends les remarques d'Allemagne, j'ai le temps d'y songer plus murement.

Pour ce qui est du voyage de Sicile (1) dont je n'ai pas encore toutes les feuilles, il vaudra mieux l'imprimer seul, parce qu'il formera un volume assez considérable. J'attends de nouvelles feuilles par le premier courrier; si cet ouvrage cause aux autres autant de plaisir qu'il m'en a fait,

(1) De M. le Baron de Riedesel.

il mérite d'être imprimé tout de suite. Je pourrai y placer une petite préface sans cependant me faire connoître pour l'Editeur. Pendant que j'écris cette lettre je reçois les nouvelles feuilles, & je ne crois pas qu'il ait encore paru de voyage plus utile & plus instructif. Cet ouvrage pourra à l'avenir servir de modele aux Voyageurs. Notre Ami Fuesli pourra dire s'il veut l'imprimer en grand *octavo*, ou dans le format le plus convenable. Après cet éclaircissement, je ferai partir sur le champ les premieres feuilles. Le tout pourra faire seize feuilles, à ce que je prévois, car j'en attends la fin. Comme l'Auteur & moi donnerons cet ouvrage sans aucune vue d'intérêt, je voudrois qu'on prit la peine d'y faire une table des matieres; car il faut bien penser aux pareffeux de ce monde. Outre les exemplaires qu'on pourra donner à l'Auteur & à moi, je prie qu'on en fasse passer deux au Prince d'Anhalt-Dessau, & deux autres à mon cher Stosch à Berlin, francs de port jusqu'à Leipzig.

Le reste une autrefois. J'embrasse & salue notre cher frere Paul.



LETTRE XXXIV.

Au même.

Rome, le 19 Août 1767.

DU fruit nouveau! du bon fruit! La lettre avec les feuilles qui manquoient aura sans doute coûté beaucoup; mais la personne qui y est intéressée aura, selon toute apparence, mieux aimé donner quelques gros de plus, pour avoir tout de suite son exemplaire complet. On n'a qu'à passer de nouveau les feuilles par l'eau & les plis ne paroîtront plus.

Le ciel soit loué! de ce que vous croyez que le prix de l'ouvrage est compensé par sa bonté. Oui, mon Ami, Dieu seul fait le travail qu'il m'a coûté. Il y a des morceaux sur lesquels j'ai resté cinq mois. Mais dans ce monde il ne faut s'attendre à aucun repos que lorsque nous serons arrivés dans ces lieux où l'Indien espere jouir de la paix avec son chien fidele. Le troisiéme volume, où chaque monument sera accompagné de ses explications, ne sera pas moins important: on y dessine & on y grave déjà à force. Je travaille à mon *Histoire de l'Art* qui doit paroître en deux volumes in-4°. Si quelque chose peut être parfait dans ce monde,

ce fera cet ouvrage auquel je fuis fort attaché, pourvu que je ne rencontre aucun obstacle dans l'impression.

J'avois réfolu d'aller en Sicile pour y faire defliner des vafes peints; mais je dois reculer ce voyage, parce que l'Empereur, le grand Duc de Tofcane & la Reine d'Espagne doivent venir au mois de Septembre à Rome, où ils pafferont douze ou quinze jours. Ils logeront dans la villa du Cardinal, parce que la Reine ne veut pas entrer dans Rome même, & qu'elle continuera fa route après avoir pris un jour de repos. Il y a déjà pour cela ici des Maréchaux de logis de l'Empereur. Ils ont retenu 450 chevaux & 400 lits; & toutes les villa de la Porta Salara font deftinées pour la fuite de ces illuftres Voyageurs. Cependant j'irai à Naples à la fin de Septembre.

Je ferai paffer fous peu à notre Fuesli les feuilles manufcrites: deux exemplaires pour l'Auteur, & deux autres pour moi fuffiront.

Lorsque vous parcourerez à l'avenir mon ouvrage, rappelez-vous toujours qu'en m'occupant de ce pénible travail, je n'ai ceflé de penfer à mes Amis de Zurich, avec le defir de produire quelque chofe qui pût mériter leur approbation.

Notre nouveau marié trouvera dans cet ouvrage un moyen de modérer fes defirs jufqu'au moment de les accomplir. Qu'il jette les yeux fur le

N^o. 188 (1), & qu'il voie si ce remede lui convient.

Les planches de l'Antinous sont pour l'Acquéreur.

L E T T R E X X X V.

Au même.

Rome, le 2 Décembre 1767.

JE suis revenu le 19 Novembre de Naples, où je m'étois rendu le 19 Septembre, plus dans l'intention de faire le voyage de Sicile, que pour m'y arrêter si long-temps; mais comme, contre mon attente, j'ai trouvé des apparences flatteuses de faire ma paix, tant avec la cour qu'avec les autres personnes qui sembloient se croire offensées, je me suis désisté de la résolution de pousser mon voyage plus loin; tout m'a réussi: de sorte que mon séjour à Naples m'a été à la fois agréable & utile.

J'ai eu le bonheur de voir la terrible éruption du Vésuve, & de l'examiner pendant deux nuits sur la montagne même, mais non pas sans danger. J'ai fait des découvertes non-seulement de choses

(1) Ce N^o 188 des *Monumenti antichi*, &c. représente un Musicien infibulé avec un anneau.

mais encore de lieux, & entr'autres de la villa de *Vedii Pollionis*, où s'est passé l'histoire connue de l'Esclave *ad murænas* (1); & cet ancien étang fert de preuve à ma découverte. Cette ville est à la pointe extérieure de Paufilype; on ne peut y arriver que par eau. J'ai trouvé dans ce même endroit un très-beau bas-relief qu'à cause de la rareté du sujet qu'il représente je conserve pour le troisième volume de mes *Monumenti*.

Les découvertes faites en dernier lieu à Pompeii, & le *Museum* même que j'ai mieux vu & mieux examiné cette fois-ci, présentent tant de choses à dire, que cela demande une dissertation entière, dont je ferai le canavas en françois pour le publier quelque jour, quand je n'aurai plus envie d'aller à Naples. Maintenant que le chemin est admirablement beau, de sorte que je n'ai fait pendant toute la route que dormir, j'y retournerai au printemps prochain, pour m'embarquer pour la Sicile.

Le jeune & doux Fuesli travaille sans doute maintenant à force; qu'il fasse quelque chose de

(1) Plinii, Hist. Nat. lib. IX. c. XXIII & LV. *Invenit in hoc animali documenta sævitiæ Vedius Pollio Eqs. Rom. ex amicis div. Augusti, vivariis earum immergens damnata mæncipia, non tanquam ad hos feris terrarum non sufficientibus, sed quia in alio genere totum pariter hominem distrahi, spectari non poterat.*

raisonnable,

raisonnable comme lui, & je ne pourrai que le louer. J'espere cependant que vous le devancerez dans la carriere où vous êtes entré avant lui, afin que le premier ne devienne pas le dernier. Je le salue de tout mon cœur.

Je vous renouvelle mes remercimens des soins que vous vous êtes donnés pour mon ouvrage, que je dois à votre amitié ; & suis de cœur & d'ame,





A M. H. FUESSLI.

L E T T R E I.

Rome, le 29 Janvier 1763.

Vous ne pouvez être plus desireux d'apprendre que je le suis d'instruire ; ce que je préfere néanmoins de faire de bouche plutôt que par écrit : parce que le moyen d'en tirer quelque avantage de cette maniere est fort rare.

Que Rome soit le principal but de votre voyage, & les autres villes seulement des objets accessoires & subordonnés, qui souvent ne font que nous retarder dans la carriere.

Je regarde votre lettre comme le premier nœud qui doit servir à ferrer l'amitié que notre Usteri me fait espérer de votre part ; c'est dans cette espérance que je suis.



 LETTRE II.

Au même.

Rome, le 23 Juin 1764.

IL m'étoit presque échappé de vous appeller mon cher fils, ainsi que vous m'y avez autorisé par votre lettre de Florence, laquelle m'a été infiniment agréable à tous égards. C'est d'ailleurs le titre le plus cher dont puisse se servir mon cœur tout rempli de vous, pour vous exprimer l'amitié qu'il vous a vouée, & dont le souvenir sera rappelé dans mon ouvrage qui doit paroître à la Saint Michel, sous le titre de *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*. Il y en a déjà quelques feuilles d'imprimées. J'attends de vos nouvelles pour vous écrire plus au long.

Puisse votre route vers la patrie être parsemée de roses.

Quidquid calcaveris rosa fiet.

Et que votre fanté soit aussi parfaite & aussi constante que notre amitié.



L E T T R E III.

Au même.

Rome, le 13 Juillet 1764.

J'AI lieu de croire que vous êtes maintenant de retour dans votre patrie, & que vous y jouissez des premiers fruits de votre voyage & des connoissances que vous avez désiré d'acquérir. Quelque temps après votre départ j'ai reçu de M. Hedlinger un écrit conçu en dialecte bâlois avec trois medailles. Ce sont les mêmes que je m'étois imaginé d'avance, mais d'un style plus moderne; car du temps que cet Artiste étoit à Rome il y avoit beaucoup moins de lumiere dans cette ville que n'en possèdent actuellement quelques personnes. Il me seroit difficile de vous dire quelque chose de satisfaisant des medailles de M. Hedlinger, car le mérite de cet Artiste a été si bien décidé par d'autres & par lui-même, à ce que je crois, que ce que je pourrois en dire seroit trop peu. Je pourrois, à la vérité, comparer le fini de son travail avec celui des medailles anti-ques; mais on ne peut rien décider pour le des-
fin d'après la figure d'un Moine. D'ailleurs comme

les cheveux composent le tiers des têtes, & que ceux de Hedlinger font dans la manière d'Algardi & des Artistes modernes, je ne puis rien dire sur cela. Le nouveau style des cheveux s'est formé moins par négligence que dans le dessin d'épargner le travail; & voilà ce qu'on veut nous faire regarder comme plus beau que l'antique, même dans les médailles. Je m'ouvre avec franchise envers vous, mon cher, parce que je puis m'en acquitter en peu de mots, & que votre sagacité viendra à l'appui de mes raisons, & les mettra dans un jour plus lumineux.

Mon grand ouvrage se continue, & l'on est prêt à en finir les planches. Mon *Allégorie* a reçu une toute autre forme à la villa; & je me flatte qu'il servira à réfuter l'opinion peu favorable & humiliante qu'un de nos amis communs a porté de cet ouvrage; comme la lettre à M. de Berg a servie à en relever une autre. Les *Lettres sur les nouvelles découvertes d'Herculanum*, vous sont dédiées sur le titre. J'avois commencé à vous écrire une épître sur l'utilité qu'on peut retirer d'un voyage à Rome, lorsqu'on est de retour dans la patrie; mais comme il m'est impossible de m'exprimer froidement avec mes Amis, & que je m'étois plus livré à l'enthousiasme de l'amitié qu'on n'a coutume de le faire ou de l'entendre, je me suis délisté de cette pensée, pour ne pas m'exposer publiquement à la critique. Qui fait ce

qu'une pareille lettre auroit donné à penser à vous-même ? Dans cet ouvrage j'ai rectifié & éclairci plusieurs passages des anciens Auteurs ; mais un plus grand nombre encore dans l'*Allégorie*, qui compose déjà plus de seize feuilles & qui pourra paroître vers Pâques.

Notre séjour continuel & ennuyant à la villa a, Dieu merci, pris fin, parce que le Pape lui-même en a témoigné son mécontentement. Il y avoit souvent plus de soixante personnes à souper, & malgré l'indisposition du Cardinal, l'en dançoit quelquefois jusqu'au lendemain matin au grand jour.

Je suis, &c.

P. S. Mon portrait vient d'être fini. L'Artiste Angélique Kaufmann a commencé à le graver *in-4°* ; & M. Reiffstein a demandé à le graver aussi.

L E T T R E I V.

Au même.

Rome, le 22 Septembre 1764.

J'ÉTOIS, à la vérité, surpris de me voir si longtemps privé de vos nouvelles ; non que je soupçonnasse que vous fussiez dans le cas de cet ingrât Livonien ; mais je craignois que vous ne voulussiez vous tenir trop rigoureusement à ce qui m'échappa de vous dire un jour malgré moi. Je

vais vous répondre dans le même ordre que vous m'avez écrit..

La relation des nouvelles découvertes qu'on a faites à Herculanium est entièrement imprimée, & vous pouvez la faire venir.

Mon sort ne peut pas s'améliorer. Il est vrai que j'ai obtenu, par un magnifique bref du Pape, la survivance du Scriptorat grec, que j'ai accepté, parce que j'ai appris que le Scriptorat hébraïque, dont la jouissance est la plus prochaine, a été accordé par bref, il y a plusieurs années. Je me vois donc de nouveau frustré de l'espérance dont je m'étois flatté. Dans le bassin opposé de la balance où Dieu nous place, se trouve un poids qu'il diminue ou augmente à son gré pour des raisons qui nous restent inconnues. Nous devons, comme des enfans à table, être contens de ce qu'on nous présente, sans vouloir nous servir nous-même & sans murmurer; & quelque soit la place que nous occupions, nous devons nous y tenir de bonne grace. J'ai été maître d'école avec toute la loyauté possible, en faisant répéter l'A, B à des enfans à tête galeuse, quoique je ne cessasse pendant ce temps de faire des vœux ardens pour parvenir à la connoissance du vrai beau, en répétant tout bas des passages d'Homere. En Saxe je copiois pendant toute la journée des diplomes & de vieilles chroniques, ou bien j'étois obligé de lire la vie des Saints, & pendant la nuit je méditois Sophocle &

les autres Poètes grecs. Dans ce temps je mécriois souvent comme je le fais encore aujourd'hui.

Τέτραδι δὴ χραδίη, καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔβλησ (I).

La vie & la mort de mon Ami & de mon bienfaiteur, voilà ce qui détermine mon sort, & non pas les honneurs, les richesses, ni la Saxe, ni Rome même.

Ce que j'ai dit des cheveux doit se comprendre de cette manière. Algardi & les Modernes qui n'ont pas entièrement adopté le goût du Bernin, paroissent avoir imité les cheveux de la plupart des Faunes, car ils sont un peu négligés & en désordre; ils ne sont pas bouclés, mais lisses & recoquillés au bout, & les couches des cheveux vont se terminer en pointe. La disposition des cheveux est en général chez ces Artistes d'un même style, qui est chargé. Ce style néanmoins se fait remarquer davantage dans les petits ouvrages en relief, tels que ceux des tombeaux des Papes, qu'aux grands ouvrages & aux statues.

Comme j'ai déclaré que je ne puis faire le pagnégyriste, je prie M. Fuesli d'examiner de nouveau le contenu de la lettre, après quoi j'essayerai mes forces. Dites-lui que dans la vie de Hedlinger il ne doit pas trop s'arrêter au titre

(1) Sois tranquille mon cœur, patience! tu as supporté de bien plus grands malheurs!

de Chevalier. Dans ces derniers temps il n'y a eu que Carle Maratte qui ait reçu cet honneur immédiatement des mains du Pape. Le reste de la Chevalerie ne signifie rien, & passe même pour ridicule ici. Le Chevalier Costanzi tiendroit pour un honneur si j'allois lui faire ma visite, ce qui n'arrivera jamais.

Vous ne pouvez pas dire de votre Antinous ce que vous pensez bien ; car c'est l'Antinous du Capitole, & non le prétendu bel Antinous du Belvedere, qu'on ne peut avoir en plâtre. Celui du Capitole n'est même pas un Antinous. Mais si vous voulez parler du profil en plâtre de l'Antinous de la villa du Cardinal, c'est alors moi qui me trompe.

Cafanova est parti d'ici avec sa femme, qu'on dit prête d'accoucher, sans s'être présenté à ma porte. J'ai appris cependant qu'il a pris des arrangemens pour faire dessiner par d'autres ce qu'il n'a pas pu ou n'a pas voulu dessiner lui-même, & qu'on lui fera passer ensuite. Que je suis heureux de n'avoir pas, comme lui, pris des souscriptions d'avance.

En attendant mon ouvrage à beaucoup augmenté, ainsi que l'*Allégorie*, qui formera un volume honnête, & qui pourra paroître à Pâques prochaines. Après quoi je prendrai congé de l'Allemagne : mon travail a été mal employé.

J'écrierois volontiers à M. Valtravers, s'il vou-

loit ou pouvoit me répondre en Allemand. Je ne puis ni ne veux point écrire en françois ; & il vaut mieux commettre une incivilité que de me charger d'une correspondance pour laquelle il ne me reste point de temps, comme vous le savez ; desirant d'ailleurs d'être oublié, même des personnes avec lesquelles j'ai long-temps vécu dans la plus grande intimité.

Madame Mengs est partie, il y a huit jours, avec ses quatre filles & leur suite, composée en tout de huit personnes. Jusqu'ici j'ai répondu à tous les articles de votre lettre.

Le premier volume des *Antiquities of Greece* de M. Stuart est arrivé ici ; mais il est aussi peu goûté à Rome qu'il l'a été en Angleterre ; car tout ce gros volume ne contient que de petites choses, telles que la tour des vents, dont toutes les figures sont portées sur de grandes feuilles ; de manière qu'il est facile de s'appercevoir qu'on a cherché à faire un gros livre. *Monstrum horrendum ingens, cui lumen ademtum.*

L'Université d'Oxford a envoyé en présent au Cardinal un exemplaire de la nouvelle édition de *Marmora Oxoniensia*. C'est un magnifique ouvrage de peu d'utilité. On y a ajouté bien peu de chose à ce qui se trouvoit déjà dans les deux éditions de *Marmorum Arundellianorum*, à l'exception d'un petit nombre de statues. Dans la nouvelle édition cependant sont les inscriptions,

mais fans les savantes explications de Selden, de Prideaux & de Maittaire.

J'ai engagé le Cardinal à charger notre cher Clériffeau que nous avons été voir deux fois ensemble, & en dernier lieu avec la Princesse Albani, du dessin & de la décoration d'une salle longue de soixante palmes, qu'on doit commencer le mois prochain.

On a trouvé depuis peu une tête de Pallas entiere & telle que l'art l'a produite; elle est d'une si grande beauté qu'elle surpasse presque toute la famille de Niobé. La bouche du moins & le menton n'ont rien de comparable. Le marbre en est si dur, que rien n'as pu y mordre. C'est Cava-
ceppi qui en est le possesseur.

Je n'ai point appris si M. Fuesli a reçu un exemplaire de mon *Histoire de l'Art*, que M. Walther de Dresde devoit lui envoyer; ni si celui de M. Wille lui est parvenu.

Je salue & j'embrasse mes chers Amis MM. Fuesli, Gessner, Usteri, &c., & suis comme je dois être.

P. S. M..... compose un nouveau système d'Architecture; il y est parvenu, par le secours d'un François, à connoître si un chapiteau est l'ouvrage d'un Grec ou d'un Romain; si c'est un original ou une copie (1). Le chapiteau avec la

(1) Voyez *Réflexions sur l'Architecture des Anciens*.

grenouille & le lézard, par exemple, est à ses yeux d'un style moderne & une copie. Je souffre quand j'entends dire de pareilles rêveries.

L E T T R E V.

Au même.

Rome, le 19 Juin 1765.

J'AVOIS déjà reçu des nouvelles du changement avantageux qui s'est fait dans la personne du Prince de ***; par un des meilleurs du petit nombre de mes Amis, qui demeure actuellement à ***, & qui voit souvent ce Prince. Je suis maintenant charmé que vous ayez fait sa connoissance, & que vous ayez pensé à moi.

J'avois déjà appris aussi de loin quelque chose d'une traduction françoise de mon *Histoire de l'Art*. J'aurai soin de prévenir qu'on en fasse une traduction sans ma connoissance, par un avertissement dans le *Journal Etranger*. Je n'ai reçu aucune nouvelle de mon meilleur ouvrage, l'*Allégorie*, & je ne fais s'il a péri par l'eau ou par le feu.

Mes *Monumenti* ont pris une toute autre forme; cet ouvrage s'est augmenté de moitié, & composera maintenant deux volumes *in-folio*. J'ai rejeté beaucoup de chose, plusieurs planches seront dessinées & gravées de nouveau, & je m'étends un peu

davantage dans les explications ; aussi suis-je occupé à relire pour la seconde ou troisième fois tous les anciens Auteurs.

On a publié à Naples un écrit scandaleux contre ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*, dont l'Auteur se nomme dans la seconde édition. C'est le Marquis Galliani (1), de qui je pensois avoir mieux mérité. Cet ouvrage est si mal écrit qu'il est, pour ainsi dire, impossible de le lire ; & l'on m'a assuré que le Secrétaire d'Etat, le Marquis Tanucci, a obligé l'Auteur & le Libraire d'en supprimer tous les exemplaires. Cela m'empêchera de faire à l'avenir le voyage de Naples. J'espère en être vengé l'année prochaine vers ce temps-ci par ma préface des *Monumenti*, car je me flatte que la publication de cet ouvrage abaissera un peu le courage de l'Antiquaire du Muséum de Portici.

Vous savez, sans doute, que le Pape a acheté pour 13,000 écus les Centaures avec les pigeons(2)

(1) M. le Marquis de Berardo Galliani s'est fait connoître par une traduction fort estimée de Vitruve, avec des notes excellentes. C'est le frere de M. l'Abbé Galliani, si avantageusement connu à Paris par ses connoissances en tout genre, & par l'agréable vivacité de son esprit.

(2) C'est un des plus beaux ouvrages anciens en mosaïque que l'on connoisse ; il se trouvoit autrefois dans le cabinet du Cardinal Furicci. Il paroît que c'est le même dont parle Plin, *Hist. Nat. XXXVI. 60.*

qu'il doit faire placer au Capitole. La Vénus de Jenkins a été envoyée au Roi d'Angleterre. En l'examinant plus particulièrement on a trouvé qu'une jambe, & les deux bras font d'un travail moderne; la tête est d'une autre Vénus & bien au-dessous de la beauté du corps. On a trouvé à *Roma Vecchia* un très beau paysage de six palmes de long, qui surpasse en beauté tout ce qui est en ce genre dans le Museum d'Herculanum. Le Cardinal, mon Maître, s'en est déjà emparé, & il paroîtra probablement dans mes *Monumenti*, parce qu'un édifice de ce monument me donne occasion de faire quelques remarques.

J'ai commencé à lire l'Homere dont vous m'avez fait présent; ce que je suis obligé de faire pour trouver l'explication d'un beau fragment qu'on a déjà gravé.

Je suis.

P. S. L'ancienne amitié avec M. Mengs a non-seulement été rétablie, par la médiation de sa femme, mais il paroît que sa confiance en moi est à son plus haut degré; de sorte qu'il desire de partager avec moi tout ce qu'il a de plus cher au monde. Je lui écris chaque jour de poste, & reçois régulièrement ses réponses. S'il peut demeurer encore trois ans en Espagne, & si le Roi reste en vie, on lui a promis de le laisser retourner à Rome avec toute sa famille, pour y peindre à l'huile pour Sa Majesté. Je ne crois cependant pas qu'il

puisse s'y arrêter si long-temps; c'est à quoi une trop grande complaisance pour sa femme contribuera beaucoup; car comme Romaine, elle ne peut pas oublier un instant sa patrie, & elle n'a point tort.

Le Roi de Prusse a acheté le cabinet entier de Stofch, c'est à-dire, les pierres gravées & l'Atlas de trois cens vingt-quatre volumes, pour le prix qu'en demandoit le possesseur. qui espere être encore de retour à Rome avant la fin de cette année, pour retourner ensuite dans sa patrie. J'ai appris que le Colonel Quintus Icilius, le seul convive que le Roi de Prusse admette à ses soupers, est un de mes anciens Amis que j'ai connu sous son vrai nom. Le célèbre Wilkes, avec qui je suis particulièrement lié, a perdu tous ses papiers, sa correspondance de lettres, & son *Histoire d'Angleterre, depuis la dernière révolution*, qui lui ont été enlevés, avec tous ses effets, par une jolie Danseuse de Bologne, qu'il avoit emmenée avec lui de Paris, & qui est partie sur une felouque angloise, dans l'intention, sans doute, d'aller remettre ce vol à la cour de Londres. On dit que le fameux Montagu a été empalé en Turquie, pour une action horrible dont toutes les circonstances me sont connues.





L E T T R E VI.

Au même.

Rome, le 18 Avril 1767.

J E n'ai pas beaucoup de peine à écrire, il est vrai mais il m'en coûte d'écrire à des Amis qui, comme vous, m'oublient. Pourquoi me faites-vous demander par une personne tierce deux exemplaires de mon ouvrage? Si je ne vous aimois pas encore autant que je vous ai aimé, il y a deux ans, je m'en vengerois en vous envoyant des exemplaires de rebut : je veux cependant choisir pour vous, ainsi que je l'ai fait pour tous mes chers Zuricois, feuille par feuille; & j'irai moi-même vous demander le prix de la peine que cela m'aura coûté.

Il est honteux qu'aucun de vous ne me dise rien de mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art*, que vous devez avoir reçus à Zurich; & sans cela même j'ai lieu d'être étonné de votre inaction. Pourquoi ne publiez-vous rien, puisque vous êtes Auteur & Libraire, & d'où vient que vous ne me procurez pas l'occasion de vous être utile?

V** que j'avois prié de chercher des Amateurs pour mon ouvrage, vient de m'écrire qu'il l'avoit
déjà

déjà vu annoncé dans la gazette de Hambourg ; mais il s'excuse de ce qu'il ne peut rien faire de mieux que d'en prendre un exemplaire pour lui-même. Il finit cependant par dire qu'il n'est pas ingrat. Lorsque vous lui écrirez , demandez-lui , je vous prie , ce qu'il entend par la conclusion de sa lettre ? Il ne peut pas devenir ingrat , à moins que d'être un monstre ; cependant la reconnaissance paroît lui être un sentiment étranger. Lui ai-je demandé quelque chose ? Sans vous , je lui aurois fait sentir la conduite honteuse de son frere , & je n'aurois pas fait un seul pas pour lui. Ce sont de pareilles gens qui dégoûtent du plaisir qu'il y a à rendre service ; & je serai à l'avenir peu empressé à servir les Allemands. Mais je n'épargnerai rien pour obliger les Zuricois : continuez donc à engager votre jeunesse à faire le voyage de Rome.

Je vous en dirois davantage , quoique j'aie aujourd'hui plus de dix lettres à écrire ; mais pour vous punir , je finirai ici ; en vous assurant néanmoins que suis toujours.



L E T T R E VII.

Au même.

Rome, le 3 Juin 1767.

J'AUROIS répondu, il y a huit jours, à votre agréable lettre, si je n'en avois pas attendu une de mon cher Professeur de Zurich, pour répondre à l'une & à l'autre en même-temps.

Tout est bien, & je ne puis ni ne dois penser mal de vous; je serai, au contraire, toujours charmé de pouvoir vous être utile, ce qui me fera plus facile maintenant que je me suis débarassé du Vatican; & si vous pouvez m'envoyer votre fils, je lui consacrerai mes heures les plus précieuses. Les Zuricois seront toujours mes amis par prédilection. Que les autres cherchent à se tirer eux-mêmes d'embaras; & le Poëte chéri, de qui vous m'annoncez l'arrivée, reconnoitra que malgré tout ce qu'on a pu écrire, on ne marche qu'en tatonant dans les ténèbres, si l'on n'est pas guidé par la critique. C'est par un tel homme que les Allemands seront convaincus combien il est difficile d'écrire sur l'art; & je suis mortifié de ce qu'on m'oblige à être moins porté à rendre service. Je dirai à tout & un chacun ce que je fais;

mais je n'accompagnerai jamais plus qui que ce soit.

Mon voyage, si Dieu m'accorde la vie, est irrévocablement arrêté. Je partirai d'ici au commencement de Mars, pour me rendre par Vienne à Berlin; & c'est à mon retour que je passerai par Zurich pour me reposer chez vous.

Si le Romain Muratori mérite d'être traduit, & si je puis vous donner quelques éclaircissements, je le ferai de tout mon cœur. Il y a beaucoup à dire également pour & contre cette entreprise. Le style de cet Ecrivain est mauvais, & il regne peu d'ordre dans le plan de son ouvrage; pour ne pas parler des puérités où il tombe, & des plagiats indigestes qu'il a fait sur l'harmonie. Ce qu'il y a d'utile est connu de tout le monde; mais c'est un livre qui n'est bon que pour un Orville: voilà le jugement que j'en porte (1).

Je chercherai les deux livres que vous me demandez, car la multiplicité d'affaires m'a obligé de reculer mon voyage à Naples. J'écrirai en conséquence à M. le Baron de Riedesel.

Cet homme aimable & honnête a visité dans ce second voyage en Italie toute la Sicile d'un

(1) Ce jugement est bien dur, s'il regarde, comme nous le croyons, le *Viruve*. M. Winckelmann n'a sans doute pensé qu'à Rome, lorsqu'il a dit que ce qu'il y a d'utile dans cet ouvrage de Muratori est connu de tout le monde.

bout à l'autre, & se trouve sans doute à présent dans la partie inférieure de l'Italie. Dans sa dernière lettre, écrite de Messine, il me donne une description si détaillée & si exacte des ruines du temple de Jupiter à Girgenti, que je m'apperçois que tous les Voyageurs qui ont visité ce lieu avant lui ont été aveugles. Par cette description il est facile d'expliquer clairement le passage entier de Diodore de Sicile, qui jusqu'à présent nous a paru obscur & inintelligible. Il se loue beaucoup de l'hospitalité des Siciliens, tant la réception est différente suivant l'esprit des Voyageurs. Les Anglois, qui disent le contraire du Baron de Riedesel, entrent dans les maisons comme des perches, la tête & les yeux offusqués par les vapeurs du spleen, comme des gens qui ne connoissent point les plaisirs de la vie, & à qui la joie est étrangere. Comment un hôte peut-il se plaire avec ces ames froides & taciturnes ? Il n'y a pas longtemps que je me suis trouvé dans la compagnie de quelques Anglois, parmi lesquels étoit Mylord Spencer, frere du Duc de Malbourough : hé bien ! aucun de ces Messieurs ne daigna sourire pendant trois heures que nous demurâmes ensemble.

Si je m'en croyois, je remplirois deux feuilles entieres ; mais je vais emballer mes effets pour me rendre avec mon Maître à sa villa, & je dois conserver le reste pour une autre fois. Quant aux

planches de cuivre , je me contenterai de vous dire aujourd'hui , que vous aurez la préférence , malgré tous les ordres que je pourrai recevoir de qui que ce soit. Je ne puis néanmoins pas terminer ce marché pour le moment , parce qu'il me reste deux cents exemplaires à tirer (car je n'en ai encore fait imprimer que quatre cents), & cela ne pourra se faire que quand les chaleurs seront passées. Nous en parlerons lorsque j'aurai vu moi-même l'ouvrage.

Je suis , &c.





A M. P. USTERI.

L E T T R E I.

Rome, le 6 Septembre 1766.

J'AUROIS désiré de tout mon cœur pouvoir vous accompagner en personne, ainsi que je le fais par mes souhaits, dans votre patrie, où regnent la vertu, l'amitié & le bon sens. Vous & votre Compagnon de voyage m'en avez inspiré la plus grande envie, & je ne me leve & ne me couche que l'esprit rempli de l'idée de deux Amis aussi rares, de qui j'ai eu le bonheur d'obtenir l'estime sans même avoir pu la mériter. Si le ciel exauçoit mon dernier vœu, on élèveroit à Zurich un autel hexagonal à l'amitié, sur lequel seroient gravé six noms, & qui nous serviroit à faire ensemble des offrandes au génie; car j'espère bien aller y sacrifier un jour, ce que ma situation actuelle ne me permet pas pour le moment.

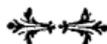


L E T T R E I I.

Au même.

Rome, le 27 Septembre 1766.

JE me réjouis d'avance de votre arrivée dans la chere patrie, où je me flatte de faire le *magna pars* de vos premiers entretiens. Excusez-moi vous même & auprès de mes Amis, de ne vous avoir pas été aussi utile que je l'aurois désiré. Pendant mon travail pénible à revoir toute la partie grammaticale de mon ouvrage, j'éleve mes yeux vers les monts au-delà desquels j'espere jouir sous peu du bonheur d'être avec vous ; de même que le pauvre Indien se flatte de trouver le repos de l'autre côté des montagnes qui bornent sa vue. Je ne quitterois le monde qu'à regret si je ne vous avois pas vu encore une fois avant de mourir ; & rien ne pourra me tenir lieu de ce plaisir. Mes sinceres complimens à tous nos Amis.



L E T T R E I I I.

Au même.

Rome, le 8 Avril 1767.

J'AI reçu votre lettre du 22 Mars à Porto d'Anzio, où j'étois depuis quinze jours, pour me remettre un peu du grand travail, mais principalement, parce que je me trouvois attaqué de vertiges à Rome; d'autant plus que l'Antinous qui n'est pas encore fini me laissoit ce loisir. J'y ai passé des jours fort agréables avec ma vieille Princesse Albani, dans un séjour délicieux. Je suis revenu avant elle à Rome, dans l'espérance de pouvoir faire partir les livres qu'on demande, ce que néanmoins j'ai été obligé de remettre jusqu'à la semaine prochaine, à cause des gravures. Je consulterai avec Barazzi sur les moyens de faire passer le plus promptement & le plus sûrement possible le nouvel exemplaire à Zurich. Je commence déjà à faire des préparatifs pour le troisième volume, qu'on pourra imprimer à mon retour d'Allemagne & de Suisse. Je suis dans une correspondance de lettres suivie pour mon ouvrage, avec M. Hamilton, Ministre de la cour de Londres à

Naples; & je pourrai bien aller faire une tournée dans cette ville après Pâques. Mais d'où vient, mon cher Ami, que vous ne dites rien de mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art*? car vous ne devez pas ignorer que l'approbation de l'un de vous autres m'est infiniment plus précieuse que les éloges de tout le reste du monde. Je n'ai pas encore vu cet ouvrage imprimé.

Notre cher Baron de Riedesel est parti de Naples à la fin du mois dernier, pour commencer son grand voyage le long des côtes de la mer Adriatique, depuis Brindisi par toute la Calabre, & delà en Sicile; de sorte qu'il ne reviendra gueres avant le mois de Juillet à Naples, où il compte passer le reste de l'été. L'honnête Reifstein se perd dans les petites choses: il entreprend beaucoup & ne finit rien.

Je ferai passer la semaine prochaine deux exemplaires de mon ouvrage pour le Roi de Prusse & le Prince Henri, & en même-temps j'adresserai au premier une lettre en allemand.

Parmi les différentes choses rares qui ont paru ici, il y a une petite médaille de cuivre très-curieuse. D'un côté on voit le nom de *Virgilius Maro* en caractères très-lisibles autour de la tête de ce Poëte dont il ne reste que l'indice. Sur le revers sont les lettres E. P. O. Cette médaille, qui a été envoyée à mon Cardinal, est l'unique qu'il y ait au monde; & si la tête eut été bien

conservée, nous aurions eu le véritable portrait de Virgile.

J'ai reçu les premières épreuves du grand ouvrage des vases de M. Hamilton, qui doit paroître dans deux mois. Quand j'irai à Naples je penserai à de nouveaux renseignemens sur les dernières découvertes faites à Pompeii, dont J'ai déjà reçu de bons deslins par M. d'Hancarville.

Je suis de cœur & d'ame.

L E T T R E I V.

Au même.

Rome, Le 18 Avril 1767.

Vous aurez, sans doute, reçu la lettre que je vous ai écrite, il y a huit jours; j'ai reçu depuis la vôtre, du premier de ce mois, par laquelle vous me demandez deux autres exemplaires pour notre Ami Fuesli. Je les ferai partir sans faute immédiatement après les fêtes, avec les neuf exemplaires déjà commandés. Je les collationne moi-même, & je revois chaque feuille, de sorte que je déchire d'autres exemplaires pour donner, autant qu'il dépend de moi, ce qu'il y a de meilleur à l'élite de notre nation. Le grand nombre d'exemplaires que l'on me demande de cet ouvrage, malgré son haut prix, me

fait sentir tout ce que je dois au zèle & à la bonne volonté de mes Amis ; mais je suis convaincu aussi que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir : car je n'ai rien fait de mieux , & je chercherai encore à me surpasser s'il est possible dans le troisième volume , auquel je travaille déjà ; mais qui ne paroîtra néanmoins qu'après que je vous aurai vu en Suisse. Les quatorze exemplaires demandés par M. Von Mecheln , partiront en droiture pour Bâle. Comme je n'en ai fait imprimer que six cens trente exemplaires, j'espère de les placer avant ma mort. Je donnerai tous mes soins au troisième volume. J'ai déjà rassemblé quarante monumens très-rares & fort difficiles à éclaircir ; mais il y en a deux dont je n'ai pas encore pu trouver l'explication.

Mes complimens à votre épouse , ainsi qu'au Professeur Fuesli (c'est-à-dire à l'aîné & non pas au jeune), & à M. le Conseiller Gessner.

P. S. B***, que notre Professeur a connu en Italie , m'a adressé un Anglois francisé , en me recommandant de lui rendre les services que j'ai rendu à M. L. Usteri. Il me charge en même-temps de lui choisir moi-même cinq empreintes de pierres gravées (mais pas davantage), pour commencer , dit-il , à former un cabinet. J'ai cru qu'il finiroit sa lettre par me demander une vergette romaine ou quelque autre meuble pareil.

L E T T R E V.

Au même.

Rome, le 12 Mai 1767.

J'AI fait partir, il y a huit jours, les onze exemplaires de mon ouvrage par Civita Vecchia & Gênes pour Milan, d'où Giuseppe Balabio les fera passer à Zurich. Cet ouvrage est cher, j'en conviens, & j'aurois pu me contenter de sept séquins; mais comme il m'a réussi de le vendre ici huit séquins, je prie mes Amis de penser qu'ils me font présent d'un séquin par exemplaire.

Quand donc est-ce que vous comptez vous marier, mon cher enfant? Toutes les autres affaires de ce monde ont leur temps; mais pour ce qui est du mariage, il doit se faire sans beaucoup de réflexion & le plutôt possible, ainsi que notre Fuesli vous en a donné l'exemple. Je serois néanmoins fâché qu'il vous en arrivât comme à lui, & que j'eusse donné un conseil qui tournât contre moi-même.

On a déjà commencé les dessins du troisième volume de mon ouvrage, & j'entretiens maintenant à mes frais un assez bon Dessinateur, qui doit dessiner tout sous mes yeux. De ces dessins je

rejette de nouveau ce que je ne juge pas assez bon : le morceau le plus rare fera néanmoins mon beau camée, que je crois vous avoir montré.

Saluez le Professeur, les deux Fuesli, Gessner le Delphique & votre belle amie.

P. S. M. le Marquis Tanucci, à qui j'ai envoyé un bel exemplaire bien relié de mon ouvrage, m'a répondu avec beaucoup de bonté, & m'a assuré qu'il ne prend aucune part aux mécontentemens qui se sont élevés au sujet de ma lettre sur des antiquités d'Herculanum : de sorte que voilà la paix rétablie de ce côté-là. Je ne ferai cependant pas le voyage de Naples comme je l'avois projeté.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 27 Juin 1767.

J'É commence par vous remercier de la carte que vous m'avez envoyée de votre heureuse patrie ; où je me suis choisi la couleur jaune ; & ce sera pour l'été prochain ; car je compte de me rendre en Allemagne par la route de Vienne.

Il seroit plus facile de discuter de vive voix que par écrit sur la beauté des deux sexes. Je crois néanmoins que mon opinion peut-être vérifiée

dans tous les pays, en prenant pour exemple les animaux, parmi lesquels le mâle est toujours plus beau que la femelle. Relativement à l'espèce humaine, l'expérience nous apprend que dans toutes les villes le nombre des beaux hommes est bien plus grand que celui des belles femmes; & je n'ai jamais vu de si grandes beautés dans la femme que dans notre sexe. Qu'est-ce qu'en effet que la femme a de beau que l'homme n'a point? Ce n'est pas sans doute le sein; car sa beauté n'est que de peu de durée, & la nature n'a pas destiné cette partie à être belle, mais à être utile à la nourriture des enfans; par conséquent elle ne peut pas rester belle. La beauté se trouve encore dans les hommes d'un âge avancé, & l'on peut dire de beaucoup de vieillards qu'ils sont beaux; mais jamais ou n'a pu dire d'une vieille femme qu'elle est belle.

Le Baron de Riedesel est arrivé à Naples de son voyage en Sicile & dans la grande Grèce, & m'a envoyé le commencement de son savant Journal, qu'en bon patriote il a écrit en allemand. Je ne regretterai pas la peine de le transcrire, pour le faire insérer quelque part, mais je ne fais où (1)?

Comme je suis maintenant occupé à corriger & à augmenter mon *Histoire de l'Art* pour la traduction

(1) Cet ouvrage a été traduit en françois & imprimé à Zurich chez MM. Orell, Gessner, Fueslin & compagnie.

angloise qu'on doit en faire; & que je crois pouvoir donner enfin quelque chose de complet, je voudrois trouver un Libraire qui voulut entreprendre une seconde édition de cet ouvrage, pour laquelle je ferois passer, sans prétendre aucun salaire, un exemplaire bien corrigé; à condition néanmoins qu'on augmenteroit le nombre des planches, soit d'après l'ouvrage Italien, soit d'après les dessins que je fournirai. Si notre Fuesli pouvoit trouver son compte à cette entreprise, je le préférerois à tout autre; mais je ne veux pas lui en écrire moi-même, afin qu'il puisse dire librement sa pensée sur ce sujet. Je n'y gagnerai ni n'y perdrai rien, soit que cela ait lieu ou non: il est cependant nécessaire de songer à faire une seconde édition de cet ouvrage.

Je me trouve maintenant, comme vous pouvez bien le penser, à notre villa qui s'embellit de jour en jour. Un des derniers morceaux qu'on y a placé, est une tête colossale de Trajan de cinq palmes de haut, & qui a été conservée en entier, à l'exception du nez seulement.

Dans le grand ouvrage des vases de M. Hamilton, ce Ministre a fait insérer dans un endroit, par M. d'Hancarville (1), le passage suivant: « On

(1) On trouve un long détail de ce magnifique ouvrage dans le Journal de Gottingue de l'année 1778, N° 96, & 1779, N° 118. M. d'Hancarville, qui en est l'Editeur, pro-

» peut voir sur cet article ce que dit M. l'Abbé
 » Winckelmann dans le discours préliminaire de
 » l'excellent ouvrage qu'il vient de donner au
 » public, & qui a pour titre : *Monumenti anti-*
 » *chi inediti*. Nous renverrons souvent à cet
 » Auteur, parce que loin de pouvoir ajouter à
 » ce qu'il dit, nous sommes persuadés, qu'à
 » moins de le copier, nous ne pourrions pas
 » dire aussi bien que lui ; & nous pensons qu'é-
 » galement satisfaisant pour les Savans & les gens
 » de goût, son livre, qui contient ce qu'on a
 » écrit de plus solide & de mieux raisonné sur
 » l'art des Anciens, est aussi ce qu'on a fait jus-
 » qu'à présent de plus capable de perfectionner
 » celui des Modernes ».

fit a peu de temps après la mort de M. Winckelmann de
 l'impression du second volume de cet ouvrage, pour rendre
 un hommage public à la mémoire de ce Savant à la maniere
 des Anciens. Sur une feuille séparée, ajoutée au titre, il a
 fait graver une grotte sépulchrale (*colimbarium*) au milieu
 de laquelle on voit un sarcophage avec cette inscription :

D. M.

Joan Winckelmann

Vir. Opt. Amic. Cariss.

Pet. d'Hancarville

Dolens fecit

Orco Peregrino.

A côté du tombeau est assis un ami plongé dans le deuil &
 tenant un livre à la main.

Cet

Cet ouvrage dont toutes les planches sont déjà gravées, aura quatre volumes *in-folio*. On travaille actuellement au premier volume, & M. Hamilton m'en fait passer les planches à mesure qu'on les imprime.

Dieu vous conserve en bonne santé, mon très-cher, jusqu'à ce que nous puissions nous revoir. Mes complimens ordinaires à nos Amis & à notre cher Von Mecheln.

LET TRE VII.

Au même.

Rome, le 8 Août 1767.

M. Ramire, un de nos Banquiers, m'a payé hier une lettre de change de quatre-vingt-huit séquins. Je vous en fais, ainsi qu'à tous nos Amis, mes sinceres remercimens, & je souhaite qu'une si grosse somme d'argent ne paroisse pas tout-à-fait mal employée. J'aurois voulu en mettre le prix moins haut, mais étourdi par les conseils qu'on m'a donnés, j'ai été obligé de le porter à huit séquins.

Je ne puis vous écrire cette fois sans vous faire un petit reproche. N'auriez-vous pas dû être le premier à me donner sur le champ des

nouvelles de l'événement le plus heureux de votre vie? Moi, qui certainement ne suis pas le moins affectionné de vos Amis; moi, qui ai partagé avec vous mes peines passées; pour ne pas vous alléguer bien d'autres raisons. Quoi! c'est de Bâle que j'ai dû apprendre l'heureux choix que vous avez fait, plutôt que de vous-même? Si cela se fait au bois vert que fera-ce donc du bois mort? Quel paref-feux ne ferez-vous donc point quand vous aurez mon âge? Corrigez-vous, mon fils! tandis qu'il en est temps encore.

Pour donner toujours quelques nouvelles relations à vous autres Zuricois, quoique courbé & blanchi sous le travail, je m'apprete déjà à faire un voyage en Sicile avec un Dessinateur pour faire dessiner les plus beaux de sept cens vases de terre cuite peints qui se trouvent à Catane. Suivant la permission que j'en ai obtenue, je compte partir à la fin de Septembre pour Naples, & laisser mon Dessinateur à Catane, pour y travailler pour moi, Peut-être aussi n'irai-je pas plus loin que Siracuse, mais que m'en revient-il de prendre tant de peine pour vous plaire, si vous ne voulez seulement pas me donner une seule fois de vos nouvelles?

La punition est prête, mon cher Paul. Le mauvais esprit me tourmente déjà de l'idée d'aller faire un voyage en Grece; & plus puissant encore que le démon même, M. de Riedesel ne me laisse aucun repos. Je sens que cette compagnie

est la meilleure que je pourrois demander à Dieu, *e da tutti quanti i Santi e Martiri* ; j'ose aussi me flatter que personne ne peut faire ce voyage avec plus d'expérience & de connoissance que moi. Que dois-je donc faire ? Vous desirez de me voir bientôt ; mais il ne vous fera cependant pas désagréable de me parler à mon retour. Nous discuterons cela plus au long à Naples. Je suis livré au combat & à l'incertitude, ainsi que le chantent les pieux Luthériens : « aidez moi, ô « Seigneur ! aidez-moi, foible mortel ! » Je crains beaucoup pour ma peau, que je voudrois volontiers vendre bien cher ; & les Turcs ne font aucun cas de pareil cuir. Jusqu'ici mon dessein a été d'en faire couvrir un *tamburo* antique, pour égayer votre bibliothèque, & de faire placer mon squelette à la porte avec deux crotales à la main. Vous voyez que je pense à la mort. Vous ne ferez pas non plus oublié dans mon testament.

Saluez de ma part votre frere & nos Amis, & cherchez à passer agréablement la vie.



L E T T R E VIII.

Au même.

Rome, le 2 Janvier 1768.

DIEU vous accorde, & à votre charmante Amie, joie & plaisir, & dans le courant de l'année un fils, pour lequel je desirerois de vivre encore vingt ans à Rome, afin de lui montrer ce que j'aurois fait pour son pere, si la saison & les circonstances me l'eussent permis. Nous nous verrons, s'il plaît à Dieu, l'automne prochain; car j'espere lever les difficultés qu'en fera naître pour ce voyage. La permission de faire le voyage d'Egypte seroit moins difficile à obtenir, je crois, que celle d'aller à Berlin. Du moment que je saurai que vous avez trouvé à Berlin une personne intelligente *utriusque linguæ doctus*, qui veuille se charger de traduire mon *Histoire de l'Art*, je lui ferai passer les préliminaires de mes recherches. Je travaille sans relâche à cet ouvrage & avec beaucoup de plaisir; parce que je me flatte de pouvoir en faire quelque chose de parfait. Depuis quelque temps il ne s'est, pour ainsi dire, pas passé de jour que je n'aye eu le bonheur d'éclaircir le passage de quelqu'Auteur ancien propre à concourir à mon dessein.

Je saisis cette occasion pour vous prier de

faire agréer mes sinceres remerciemens à l'Auteur pindarique de mon éloge qui se trouve dans les fragmens sur la littérature moderne de l'Allemagne; car comme je crois m'appercevoir par sa maniere d'écrire qu'il est Suisse, j'ai tout lieu de présumer qu'il ne vous est pas inconnu.

M. & Madame Hamilton doivent venir à Rome vers le commencement de Février; j'espère que le Baron de Riedesel les accompagnera, au cas qu'il n'entreprenne point le voyage de Constantinople.

Il doit paroître sous peu en Hollande un volume in-4°. ayant pour titre: *De l'Usage des Statues*. L'Auteur est le Comte de Guasco, Chanoine de Tournai en Flandres, qui se trouve actuellement ici. Cet honnête homme n'avoit rien appris ni de moi ni de mon livre; & il pensoit d'après ce qu'il avoit lu ailleurs, qu'on ignoroit absolument ce qu'il alloit nous dire. Maintenant qu'il a lu mon prospectus, il se trouve tout-à-fait découragé; car la plus grande partie de son ouvrage est déjà imprimée.

Dieu merci, de tous les étrangers qui sont à Rome je n'en connois pas un, ce qui me semble d'un assez mauvais augure pour les jeunes Artistes; mais j'y gagne, & je pourrai finir mon *Histoire de l'Art* avant de partir.

Saluez de ma part tous nos Amis communs, particulièrement votre cher frere & le mien.

E nella buona grazia vostra raccomandandomi, resto.



A M. VON MECHELN.

L E T T R E I.

Rome, le 7 Septembre 1766.

RECEVEZ par cette lettre toute mon ame !
Imaginez-vous de m'y retrouver tout entier, tel
que je vous ai accompagné de cœur & d'esprit,
ô mon cher Von Mecheln, l'Ami de mes Amis,
mais d'une nature bien supérieure ! C'est sur l'au-
tel de l'amitié que je vous ai voué l'attachement
qui m'unit à vous, & qui y entretiendra le feu le
plus constant & le plus pur, sous la garde de
la vertu. J'ai souvent eu lieu de douter, & avec
raison, s'il y a de véritables amis, mais vous
m'avez convaincu du contraire ; & je m'estime heu-
reux d'être le vôtre.



 LETTRE II.

Au même.

Rome, le 27 Septembre 1766.

LE ciel ne pourra jamais vous accorder plus de bonheur & de satisfaction que je vous en souhaite & que vous en méritez ; car je vous compte parmi le petit nombre de personnes qui honorent notre nation & l'humanité. Après le pénible voyage que vous venez de faire , le repos va vous paroître plus doux encore dans les bras de l'estimable Amie ; vos jours vont se passer dans de doux songes remplis d'images agréables, & votre mémoire ressemblera à celle de la déesse Junon chez Homere. De même qu'une tendre mere fuit des yeux un fils qui la quitte, mon cœur & mon esprit vous ont conduit d'un lieu à l'autre, & j'ai franchi à vos côtés le sommet des Alpes, que le desir de vous revoir ne me fera plus regarder désormais que comme de simples collines. Vivez heureux, mon Ami. Saluez l'Amie de la part de votre.

P. S. Cavaceppi vient d'acheter trois Caryatides de onze palmes de haut, bien conservées, qu'on a trouvées, il y a quelque temps, dans un côteau des vignes au-delà de *Capo di bove*. Jenkins a

acheté les deux beaux Candelabres du palais Barberini ; mais le devoir de ma charge exige que je m'oppose à cette vente faite à un Etranger par mes Supérieurs. Mon portrait ne peut pas, mon Ami, être placé devant mon ouvrage, car on regarderoit cela, & avec raison, comme une folle vanité de ma part, vu que j'en suis moi-même l'Editeur.



L E T T R E I I I.

Au même.

Rome, le 14 Décembre 1766.

PUISQUE Dieu vous a rappelé des portes de la mort, nous allons tous deux recommencer une nouvelle vie ; moi en partant d'ici pour aller vous voir, lorsque j'aurai fini mon ouvrage, qui doit paroître au mois de Janvier. Dix enfans de Roi ne valent pas à mes yeux un seul Citoyen libre de Basse, Artiste & mon Ami. Votre patrie même, ô mon Ami, si elle considère votre mérite personnel, sans parler de vos talens dans l'art, doit se féliciter de posséder un homme tel que vous. Je vous rendrois moi-même un hommage public si j'avois le temps de penser. Comme Dieu

Vous comble aujourd'hui de bonheur & de santé, n'accusez pas le pays au-delà des Alpes, mais attribuez plutôt votre maladie à votre négligence à vous garantir des grandes chaleurs; & songez à faire, dans deux ans, un second voyage avec notre Amie. Je ferai alors votre guide. Mais je ne dois pas vous en dire davantage; car ce sera alors que j'éleverai un monument à mes Amis en Suisse. Avant qu'il se passe un mois, je vous répéterai plus au long ce que je suis obligé de ne vous dire aujourd'hui qu'en passant. Je salue mille fois l'Amie & M. Rhyner, votre Ami.

P. S. Comme mon ouvrage des *Monumenti* doit paroître à la fin de Janvier; j'attends votre avis sur son expédition.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 21 Janvier 1767.

M. le Conseiller Reiffstein m'a remis votre agréable lettre, & m'a assuré en même-temps de bouche que vous étiez rendu à la vie, ce qui joint à l'espérance de vous revoir, ainsi que la patrie, m'a de même donné une nouvelle existence; d'autant plus que mon travail me permet

enfin de respirer librement, car il y a déjà vingt feuilles de mon ouvrage d'imprimées, ce qui suffit pour en donner une idée. Les planches sont déjà au nombre de deux cents vingt-sept; & l'on m'assure que je ne pourrai pas donner cet ouvrage à moins de huit séquins. Je sens bien que le grand nombre de planches pourra effrayer, & je voudrois pouvoir le donner pour sept séquins à mes Amis, ainsi que j'en ai fixé le prix pour les trois exemplaires qui vous sont destinés. L'ouvrage composera deux volumes *in-folio*. J'ai commencé déjà à rassembler des matériaux pour un troisième volume, lequel sera, à ce que j'espère, plus magnifique encore. Vous avez sans doute déjà vu mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art* qui ont parues à la foire de la nouvelle année?

On parle de nouveau en Allemagne de m'appeler sous peu à Berlin. Mais que le ciel daigne me conserver toujours la liberté dont je jouis ici plus que jamais, depuis que j'ai renoncé tacitement à la bibliothèque du Vatican, où je n'ai pas remis le pied.

J'espère pouvoir faire partir l'ouvrage dans trois semaines d'ici. Les complimens de l'Ami à l'Amie, & quelque chose de plus, si vous voulez, ce dont je voudrois bien être moi-même le témoin. Notre digne Ami Rhyner est compris dans ces vœux. Je donneroisi volontiers dix années de ma vie, si le ciel vouloit m'accorder le bonheur de reposer

DE M. WINCKĒLMANN. 171
ma tête dans le fein de l'amitié à Basse; defir qui
ne me fort de l'esprit ni le jour ni la nuit. Je suis
pour jamais.

L E T T R E V

Au même.

Rome, le 8 Avril 1767.

A son cher Ami Von Mecheln

SALUT;

de la part de Jean Winckelmann.

JE vous enverrai, mon cher Ami, la semaine
prochaine, par Zurich, les trois exemplaires que
vous demandez, avec les autres livres. La gra-
vure de l'Antinous m'a arrêté, mais elle fera prête
dans deux jours. Après avoir fini mon pénible tra-
vail, j'ai été passer trois semaines chez la Prin-
cesse Albani à Porto d'Anzio, sur le bord de la
mer, où j'ai joui pleinement de moi-même; &
je suis, pour ainsi dire, déterminé d'aller après Pâ-
ques passer quelques jours à Naples; ce qui me
donnera peut-être occasion de publier un nouvel
ouvrage sur les dernières découvertes; j'ai même
déjà des dessins fort corrects des édifices de Pom-
peii. J'ai commencé à faire travailler au troisième
volume des *Monumenti inediti*.

Mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art* ont-elles

obtenues votre approbation ? Je n'ai pas encore vu cet ouvrage imprimé.

J'apprends qu'un Professeur Allemand a écrit sur l'Art chez les Anciens : c'est une maladie dont il me semble que les Allemands commencent à être attaqués : ces ignorans Ecrivassiers feroient mieux de s'occuper de la logique & de la méthaphysique, ou bien de tout autre chose.

Mille complimens à l'aimable Amie, ainsi qu'à l'Ami & à son Ami. Le temps désiré du voyage d'Allemagne approche ; car c'est en revenant que je compte passer par Basse. Maron, qui fait mon portrait pour l'envoyer à Berlin, de même que Reiffstein, qui copie actuellement au pastel un tableau du Corrège qu'on a découvert depuis peu, vous saluent l'un & l'autre, ainsi que Cavaceppi.

L E T T R E VI.

Au même.

Rome, le 12 Mai 1767.

J'AI reçu votre agréable présent par M. Hamilton, & je reçois aujourd'hui votre lettre du 20 Avril, à laquelle je vais répondre sur le champ, poussé par l'amour que j'ai pour vous, & suivant

ma coutume avec tous mes chers libres Citoyens de la Suisse ; d'autant plus que j'embrasse d'avance en idée ces bons Amis , & sur-tout mon cher Von Mecheln ; car je compte de faire dans neuf mois d'ici le voyage d'Allemagne. Il me semble que je jouis déjà avec vous de la tranquillité, en faisant le plan du troisième volume de mon ouvrage, qui paroîtra avec toute la magnificence possible. car parmi cent monumens inconnus, j'en ai choisi environ trente, & je ne passerai pas le nombre de cent ; parmi ceux-ci se trouve mon beau camée, représentant l'aventure la plus singulière qu'on connoisse. Je ne me souviens pas bien si je vous l'ai montré. Vous recevrez deux exemplaires de mon ouvrage qui m'ont été payés par notre digne Reiffstein. Le prix en est cher ; mais je me flatte que ceux qui entendent la langue dans laquelle il est écrit ne regretteront point leur argent.

Pour ce qui est de l'Ami qui desire de voir l'Italie, je ne fais quel conseil lui donner, d'autant plus que j'ai renoncé à toute correspondance en Allemagne, à l'exception de celle de M. de Stofsch. Il ne seroit pas raisonnable non plus d'en charger un autre, parce qu'il est inutile de jeter un simple coup-d'œil sur Rome ; car c'est ainsi que j'appelle le séjour d'un mois dans cette ville. On peut voir tous les autres pays & s'y amuser, mais celui-ci veut être étudié. Je me suis trouvé moi-même

plusieurs années avant mon voyage dans les mêmes circonstances, jusqu'à ce que j'ai enfin abandonné mon sort à la fortune. Après plusieurs difficultés vaincues, je suis enfin parvenu, en quittant la bibliothèque du Vatican, à jouir de la liberté après laquelle j'avois toujours soupiré, & à goûter un bonheur que je ne saurois trouver dans aucun autre lieu du monde : de sorte que je n'en vie le sort de qui que ce soit. Vous pouvez bien concevoir d'ailleurs, mon Ami, que je ne puis contribuer en rien à l'accomplissement de ce souhait. Si cependant il veut venir & s'il pense à m'employer, il doit se rendre ici avant l'hiver prochain; parce que j'ai arrêté mon voyage pour le commencement de Mars.

On travaille à une traduction angloise de mon *Histoire de l'Art*, pour laquelle je change entièrement plusieurs chapitres. Je suis.

L E T T R E V I I.

Au même.

Rome, le 8 Août 1767.

J'AI fait la lecture de votre agréable lettre en buvant un verre de vin de Syracuse que le Baron de Riedesel m'a envoyé à son retour de Sicile, dont je ferai imprimer le voyage à Zurich.

Je vous souhaite beaucoup de bonheur avec votre nouveau bâtiment que j'espère trouver achevé; parce que mon étoile, à laquelle je ne puis résister, me conduira peut-être dans la Grece avec cet Ami. Je me représente plus le mauvais que le bon côté de ce voyage; cependant le malin esprit met toujours le plus grand poids dans le mauvais bassin de la balance: cela sera décidé à Naples, où je vais me rendre avec un Dessinateur que j'ai pris à mes gages, pour passer ensuite en Sicile, où je veux lui faire dessiner les plus beaux vases de terre cuite peints, dont il y en a près de sept cents à Catane. Je m'en retournerai peu de jours après, pour y laisser travailler pour moi ce Dessinateur.

Si je ne fais pas maintenant ce voyage, je ne pourrai jamais le faire. En attendant je travaille, sans quitter un seul moment ma belle chambre, à une nouvelle édition de mon *Histoire de l'Art* en deux volumes *in-4°.*, ornée de nouvelles planches, que je ferai imprimer à mes propres frais, si quelqu'un veut m'aider à cela en Allemagne. On le fera traduire ensuite en anglois. Je n'ai pas encore reçu moi-même les remarques sur cet ouvrage; mais sans cela même il peut-être regardé comme tout-à-fait nouveau.

Je dois enfin songer à me remettre un peu de ce long travaille, soit par un voyage chez vous ou chez les Turcs, afin que je n'aye pas à re-

gretter le temps qui me reste encore à vivre. Loin des honneurs & du lucre, je voudrois terminer ma vie dans ce pèlerinage; cependant je mourois à regret si je n'avois pas fini mon ouvrage des anciens monumens. Que le ciel en décide! Nous ne sommes qu'une ombre du néant, dit Sophocle, & les longues délibérations sont inutiles pour quiconque comme moi est libre & n'a rien à perdre.

Mille complimens à l'heureuse Amie, ainsi qu'à l'Ami hors de la maison & dans la maison, de la part de celui qui sera éternellement.



L E T T R E V I I I.

Au même.

Rome, le 12 Décembre 1767.

DANS le devoir que je veux rendre à mes Amis à la prochaine révolution de l'année, est principalement compris celui que je vous dois, & qui consiste à vous renouveler les sentimens de plaisir & de satisfaction que je trouve à cultiver notre amitié, à vous assurer de sa constance de ma part, & à faire des vœux, dont le plus ardent est celui de vous voir.

Il y a environ quinze jours que je suis de re-
tour

tour de Naples, après y avoir passé deux mois, pendant lesquels j'ai fait ma paix avec tout le monde. J'ai reçu de la cour un meilleur accueil que je n'avois osé m'en flatter, ce qui m'a engagé à remettre mon voyage en Sicile jusqu'au printemps prochain. Comme je ne dépendois de personne à Naples, j'ai eu tout le loisir de voir cette ville à mon gré. J'y ai examiné, observé & dessiné beaucoup de choses qui paroîtront en son temps; car je n'ose encore rien publier sur cela, pour ne pas m'y fermer à l'avenir tout accès.

J'ai trouvé dans cette ville notre cher Riedesel, qui m'a accompagné, pour ainsi dire, par-tout; j'espère de le voir ici pour le carnaval, après quoi je me rendrai à Porto d'Anzio à la mer, pour m'y occuper de la traduction françoise de mon *Histoire de l'Art*, que j'ai augmentée de moitié & beaucoup corrigée, (que pensez-vous de cela?) pour faire ensuite imprimer ici cet ouvrage à mes frais avec de grandes planches nouvelles. Car je ne puis le faire paroître en allemand, à cause du privilège de Walther. Comme je pense que le monde perdrait quelque chose si cet ouvrage n'étoit pas publié, je dois y employer toute ma patience.

Le Roi de Prusse fait acheter ici toutes les statues qui sont à vendre; on vient d'en faire partir depuis peu vingt-sept, & Cavaceppi travaille encore à d'autres.

Mon Cardinal vient d'augmenter sa villa de bâtimens & d'ouvrages nouveaux, parmi lesquels se trouve un petit obelisque d'environ vingt-quatre palmes, qui sera placé sous peu à l'endroit qui lui est destiné.

Je ne connois aucun des Voyageurs qui se trouvent actuellement ici; & j'en conclus qu'il n'y en a aucun qui mérite d'être connu de moi.

On attend à tout moment Madame Mengs qui revient d'Espagne avec cinq de ses filles & un fils. J'en ignore la cause; car il y a deux ans que notre correspondance a été de nouveau suspendue.

P. S. L'honnête Reiffstein vous fait faire ses complimens. J'envie la grande vertu de cet homme!

L E T T R E I X.

Au même.

Rome, le 31 Janvier 1768.

J'AI reçu votre lettre, laquelle m'a été bien agréable, mais dans le moment que je veux vous écrire, je la cherche en vain dans mes papiers; ce que je vous marque pour m'excuser d'avance en cas que j'oublie de répondre à quelque article essentiel.

Je vous remercie d'abord sincèrement du jugement d'un Ami anonime que vous m'avez fait passer; car ce ne peut-être qu'un Ami, puisqu'il accorde tant à l'amitié; ce doit aussi être un Suisse, autant que je puis en juger par sa maniere d'écrire. Quoiqu'il en soit, ses louanges sont délicates & bien pensées, soit qu'elles soient fondées sur la vérité ou non. Si vous connoissez cet Auteur pindarique, je vous prie de lui en témoigner ma reconnoissance.

Vous attendez, je crois, le voyage du Baron de Riedesel en Sicile & dans la grande Grece. Il y a long-temps que je l'aurois fait partir, si M. Fuesli, à qui je l'ai proposé, avoit daigné me donner quelque réponse sur cela, ce que la chose mérite bien; d'autant plus que l'Auteur & moi ne sommes guidés par aucune vue d'intérêt. Je ferai partir ce manuscrit avec les deux dessins pour vous, & l'on pourra le faire remettre à M. Fuesli.

Pour ce qui est de mes *Monumenti*, je ne puis pas espérer d'en avoir un grand débit: c'est un livre qui ne se vendra bien que dans dix ans d'ici. En attendant j'en donnerai volontiers le onzième exemplaire au Libraire qui m'en fera vendre dix, & le dixième pour neuf.

Mon *Histoire de l'Art*, à laquelle j'ai travaillé constamment à Naples & ici, ne peut pas être imprimée en allemand, parce qu'elle ne pourroit

pas paroître à la foire de Francfort, à cause du privilège de Walther; & ce qui ne peut être produit à cette foire, ne doit pas s'attendre à un grand débit. D'ailleurs quand on trouveroit même chez vous quelque Libraire qui voulut se charger de cette entreprise, je pourrois tout au plus espérer le salaire d'un copiste. Il faudra donc, autant que je puis le prévoir, que j'en fasse l'impression à mes frais & risques.

Mais il n'y a point de ville où l'on pourroit mieux en faire une traduction en françois qu'à Berlin; & j'attends réponse si l'on y a trouvé un homme en état de se charger de cette entreprise à mes dépens. Je pourrois bien en faire moi même une traduction libre, & j'y ai même déjà commencé; mais malgré toute ma patience, je ne m'en sens pas encore assez pour cette espèce de travail.

Dès que j'aurai reçu quelque réponse sur ce sujet, je ferai des préparatifs pour mon voyage d'Allemagne, dont la permission sera difficile à obtenir. Cette résolution sera cependant suspendue s'il est vrai, comme on le dit de nouveau, que l'Empereur accompagnera la future Reine de Sicile jusqu'à Livourne, & delà à Naples par mer, & qu'à son retour il doit venir à Rome. Si cela a lieu, contre mon attente, je devrois passer l'hiver en Allemagne. Le temps nous apprendra ce qui en est.

Je crois vous avoir mandé dans ma précédente

que je suis très content du travail de Franchi. Je préfère la tête de son Apollon à celle que Cavaceppi à faite lui même pour le Prince d'Anhalt. Vous pouvez donc, mon Ami, vous réjouir d'avance de recevoir deux très-beaux ouvrages.

Pour en revenir à mon voyage, je dois vous dire que je verrai mes Amis en Suisse en allant en Allemagne, si l'arrivée de l'Empereur m'oblige à partir tard; mais si je puis me mettre en voyage plutôt, ce plaisir sera reculé jusqu'à mon retour en automne. Il est certain du moins que j'ai résolu de voir cette année l'Allemagne & la Suisse.

De tous les étrangers qui se trouvent à Rome, je n'en connois Dieu merci aucun; & les Allemands même ne demandent pas à me voir.

Je suis, &c.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 2 Mars 1768.

J'AI laissé passer un jour de poste avant de répondre à votre chere lettre du 29 Janvier, parce que j'ai été fort tourmenté de vertiges que j'ai depuis deux ans, & qui m'avertissent de songer à l'autre monde & à ne point faire de grandes entreprises :

M iij

cela m'engage aussi à moins fatiguer mes yeux qu'autrefois.

Pour ce qui regarde d'abord mon voyage, il fera reculé jusqu'à l'année prochaine, à cause de l'arrivée du grand Duc & de la grande Duchesse, qui comme on l'assure, doivent venir ici incognito dans la compagnie de l'Empereur : ce qui doit avoir lieu pour la fin du mois de Mai; & quand le séjour de cette illustre compagnie ici ne seroit que de quinze jours, mon voyage se trouveroit absolument reculé par-là. Cela seroit aussi un grand chagrin pour le Cardinal.

Je vous remercie beaucoup de la peine que vous avez prise pour la traduction de ma nouvelle *Histoire de l'Art*, & pour son impression; je prévois néanmoins beaucoup de difficultés dans cette entreprise. Car il faut d'abord que je transcrive entièrement cet ouvrage, ce que j'ai déjà commencé: qui est-ce qui me payera cette peine? De plus il me paroît absolument nécessaire que cette édition se fasse sous mes yeux, parce qu'il y a des choses que d'autres ne peuvent pas savoir; mais sur-tout à cause des preuves & des citations grecques; car dans ce nouvel ouvrage, j'ai éclairci & rétabli plus de cent Auteurs anciens; enfin je trouverois mon profit réduit au simple salaire de Copiste; car le plus haut prix que le Libraire voudroit sans doute m'en donner, seroit de trois séquins la feuille imprimée, que Walther m'en

a payé. De plus, la table des matieres demande que je préside moi-même à l'édition. J'espere trouver un Traducteur à Berlin; mais pour me mettre en garde contre toute surprise, je ferai partir mon manuscrit sans aucune reconnoissance : Dieu seul peut me garantir d'être dupe en ceci.

Quant à l'allégorie des funérailles, on pourroit placer à côté des faisceaux une corne d'abondance; je ne voudrois pas les mettre sur la balance, à cause que cela ne se trouve pas ainsi sur les anciens monumens qui représentent l'un & l'autre séparément. Au reste les faisceaux ne sont jamais liés ensemble par des branches de laurier, mais dans quelques-uns un seul rameau en sort par le haut, ainsi qu'on le voit à la page 234 des *Monumenti*. Comme dans plusieurs faisceaux les haches se trouvent sans fourreau, ainsi qu'on les portoit hors de Rome & à la guerre; & comme les Grecs, de même que les Romains, couvroient d'une enveloppe de cuir leurs casques & leurs boucliers, on peut représenter de même les haches pour désigner la douceur dans les punitions; d'autant plus que c'est un tombeau pour des Citoyens libres, où les faisceaux doivent être sans hache, ainsi qu'on les portoit dans Rome même.

J'ai fait partir avec les deux deslins pour vous, le manuscrit de la propre main de M. de Riedesel. Comme je n'ai pas eu le temps de parcourir & de corriger tout cet ouvrage, ainsi que je l'avois com-

mencé par les premières feuilles, je laisse ce soin à l'Éditeur même ou à quelque plume qui en soit capable; ce que l'Auteur, ainsi que moi, abandonnons au choix d'un homme d'esprit.

Cependant le titre doit rester tel que je l'ai donné, sans y rien changer. Si l'on veut y joindre une préface, on pourra y exposer la reconnaissance que nous devons à l'Auteur, mais sans le nommer. Il est prêt à s'embarquer à la première occasion pour Smirne. Le format en doit être *in-octavo*.

M. Fuesli doit toujours avoir la préférence de l'imprimer, si cela lui convient, comme je l'ai appris par des personnes tierces; sinon, nous laissons le manuscrit à votre disposition. Je ne demande pour moi que quelques exemplaires, dont j'en ferai parvenir à l'Auteur qui est au Levant. Nous n'exigeons rien d'autre du Libraire, sinon qu'il en fasse passer sous une même enveloppe deux exemplaires francs de port jusqu'à Leipzig; l'un pour le Prince d'Anhalt-Dessau, l'autre pour M. Muzell-Stofsch à Berlin.

La souscription de l'ouvrage de M. Hamilton est de seize *uncia* de Naples; l'*uncia* est de trente-deux carlins. Le premier volume a paru; le second sera publié au commencement de Mai, & les planches des quatre volumes sont toutes finies; ce dont je suis témoin oculaire. Saluez & embrassez de ma part l'estimable Amie, ainsi que l'Ami. Je suis de cœur, d'esprit & d'ame.

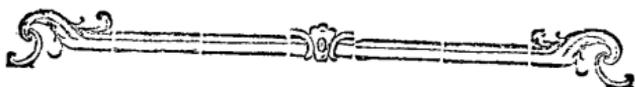
L E T T R E X I.

Au même.

Rome, le 30 Mars 1768.

DÉUX mots que j'ai seulement le temps de vous écrire aujourd'hui, vous tiendront lieu, j'espère, d'une longue lettre; car je vous annonce mon départ pour l'Allemagne, qui est fixé au 8 Avril prochain, dans la compagnie de M. Cava-
ceppi; je compte par conséquent me trouver chez vous au plus tard en automne dans toute la joie de mon cœur. Mandez cette nouvelle à nos Amis communs à Zurich. Je vous recommande le voyage de mon Ami en Sicile & dans la grande Grece, comme mon propre ouvrage. Je n'attends donc de vos nouvelles qu'à Berlin, où je ne serai qu'à la fin de Juin au plutôt, car je trouverai mon cher Stosch à Dessau, pour partir avec lui pour Brunswic & pour Hanovre, & delà je me rendrai à Berlin, où je disposerai de la traduction de mon *Histoire de l'Art*. En attendant le plaisir de vous revoir dans la chere patrie, je demeure, après avoir salué l'Amie & l'Ami, jusqu'à la mort.





A M. L E D U C

DE LA ROCHEFOUCAULD.

Rome, le 27 Avril 1767.

J E commence à respirer, Monsieur le Duc, & je profite du premier moment de loisir dont je puis disposer pour reprendre notre correspondance épistolaire sur les antiquités.

On vient de découvrir dans une villa, située derriere le *Monte Testaccio*, une chambre de quinze palmes de longueur, dont le pavé est d'une mosaïque fort belle : mais malheureusement cette mosaïque a été réparée grossièrement avec des morceaux de marbre blanc fort irrégulièrement assemblés. C'est visiblement l'ouvrage des bas siècles. Pour parvenir à cette chambre, il a fallu percer & déblayer une épaisseur de dix palmes de débris de tuiles & de pots cassés dont vous savez que le *Monte Testaccio* est composé. Tous ces détails me paroissent précieux, non seulement en ce qu'ils peuvent servir à appuyer le sentiment de ceux qui sur un médaillon d'Adrien, trouvé le siècle passé en creusant une cave sous ce mont,

ont jugé qu'il n'a été formé que du temps des Empereurs du troisième siècle; mais encore en ce qu'ils peuvent autoriser à soutenir que ce mont est d'une date bien postérieure, puisqu'il recouvre des habitations nobles, & des habitations réparées si grossièrement, que cela porte bien l'empreinte des siècles des derniers Empereurs.

Voici une nouvelle découverte que je crois très-intéressante. En démolissant l'automne passé l'enceinte d'une villa hors la porte Latine, on trouva qu'elle étoit formée par un amas considérable de fort beaux bas-reliefs en terres cuites, entre lesquels je distinguai trois impressions semblables qui représentoient Argus travaillant à la construction du navire des Argonautes, & Minerve assise déployant les voiles & les attachant aux antennes avec le secours de Typhis, Pilote de ce navire. J'ai fait graver ce monument sur le frontispice du premier volume de mon ouvrage, Le Cardinal Alexandre Albani a fait l'acquisition de ce morceau précieux. Vous connoissez, Monsieur le Duc, mon respectueux attachement.





A M. DESMAREST.

L E T T R E I.

Rome, le 14 Juillet 1766.

DEPUIS votre départ de Rome, très-cher Ami, je tâche de me consoler de votre absence en pensant aux projets de voyage que nous formions ensemble dans nos momens de loisir. Un Anglois que vous avez connu ici, nommé Villebrain, a fait le voyage de la Sicile, accompagné d'un habile Architecte Ecoissois, M. Byres. Ces deux Voyageurs n'ont eu en vue que les antiquités qu'ils ont recherchées avec soin à Corneto dans le pays des anciens Tarquiniens : ils ont pénétré dans l'intérieur du pays pour rechercher les vestiges de l'ancienne Enna, mais ils n'ont trouvé qu'une tour carrée bâtie par les Sarrasins.

Je n'ai pas perdu de vue votre belle distinction des deux especes de basalte, avec les caracteres précis que vous m'avez si bien expliqués pendant votre séjour ici. J'ai eu occasion de suivre tous les échantillons que nous en avons dans les belles collections de Rome, avec un Prince qui voyage

en Italie avec son Mentor. Celui-ci sur tout y a donné tous ses soins , & je ne doute pas que l'application qu'il fera de vos principes ne continue à le satisfaire. Lorsque je lui montrai les deux urnes du collège Clémentin, où vous m'aviez fait voir bien en détail les caractères de votre distinction des deux espèces de basalte, il saisit ces caractères avec une facilité extrême.

Plus je réfléchis sur l'usage que vous avez fait de Norden pour démontrer que le passage de Strabon n'a pour objet que des monumens antiques & des tombeaux, & non des carrières de basalte, comme l'avoit cru faussement Agricola, plus je trouve que vous avez fait une heureuse découverte en antiquité. Lisez Pococke, il ne vous dit rien à ce sujet ; & véritablement tous les Voyageurs répètent ce que d'autres ont dit, mais les difficultés, mais les points importans, indécis, ils les laissent & passent par-dessus.

A propos d'Agicola vous aviez raison de me dire qu'il entendoit bien la minéralogie de son temps ; mais que comme Commentateur de Plin, c'est un Ecrivain ami des hypothèses sur lequel on ne peut guere compter : témoin tout ce qu'il a dit & imaginé sur le basalte des Anciens (1).

(1) Voyez le Mémoire de M. Desmarest sur le Basalte, troisième partie, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1773, page 599.

Je reviens maintenant à notre recherche sur le porphyre. J'ai enfin retrouvé le passage d'Aristote dont je vous parlois, où ce Rhéteur fait mention des carrières de cette pierre qui se trouvent dans l'Arabie, & je vous en envoie la citation précise: *Orat. Ægypt. Tome III. opp. page 587. Edit. Paul. Steph.* Vous verrez par ce passage que cela n'empêche pas qu'on n'en ait trouvé aussi en Égypte, comme vous penchiez à le croire.

J'ai mis à part pour vous un très-bel échantillon de porphyre que je vous enverrai à la première occasion. Je suis de cœur & d'âme, mon bon Ami, tout à vous.

P. S. Le Cardinal Alexandre Albani doit recommencer l'automne prochain à faire fouiller dans l'île Farnesine près de la Storta. C'est là qu'il a trouvé ces antiquités dont vous faisiez tant de cas & avec grande raison. Vous vous souvenez de ces assemblages de petits tubes de verre qui composoient des pavés de plusieurs chambres au lieu de mosaïque. On a nétoyé toutes ces pièces avec soin, & l'on distingue très-bien les petits tubes creux intérieurement & de différens diamètres avec une loupe. Un de ces assemblages forme un Paon avec des couleurs si artistement nuées, que jamais la mosaïque ordinaire ne pourra atteindre à cette précision. Le Cardinal Alexandre Albani a formé le projet de faire exécuter un travail de mosaïque semblable à ces pièces antiques,

& d'après l'idée qu'il en a pris en les étudiant avec soin. Le sujet du premier essai seront les Déesses des saisons ou des heures que vous avez vues dans la villa Borghefe. Au moyen des préparatifs que fait le Cardinal, je ne doute pas qu'il ne parvienne à imiter ce travail antique.

L E T T R E I I.

Au même.

Rome, le 5 Septembre 1766.

JE m'occupe toujours des arrangemens qui décideront mon voyage à Paris. Je le souhaite par plusieurs motifs, & sur-tout par le desir que j'ai de revoir votre aimable Duc (1) & son compagnon de voyage; mais je suis encore retenu par l'impression de mon ouvrage sur les *Monumenti inediti*. Sans cet embarras j'aurois accompagné un de mes Amis dans son voyage de la Sicile & de la grande Grece : cet Ami éclairé est M. le Baron de Riedesel dont je relis ici l'ouvrage, que je me propose de donner au public. Je voudrois bien que le voyage d'Egypte qu'il médite de faire

(1) M. le Duc de la Rochefoucauld.

aussi put se réaliser sur le plan que nous faisons ensemble; mais il faudroit qu'un grand Roi, comme le Roi de France, n'épargnât pas les frais & la protection qu'il peut procurer aux Savans qui se chargeroient de revoir ce pays. Car Poccocke & le superficiel Capitaine Norden peuvent bien amuser des lecteurs oisifs, mais ne satisfont sur aucun point les Savans. Il seroit nécessaire, comme nous le disons, de faire voyager ensemble des Antiquaires & des Naturalistes avec un ou deux Dessinateurs. Un seul homme ne peut pas remplir cette tâche. Je voudrois même deux Savans dans chaque genre de connoissances. Sans cela tout ce qu'on dira de ce pays si intéressant ne portera que sur des bases fragiles ou mal assurées. Comme la chronologie, comme l'antiquité, comme les arts gagneroient à un pareil voyage; sans compter le plaisir de ceux qui feroient ces recherches en tout genre. J'insiste encore sur un point important: je voudrois que tous les Voyageurs se préparassent à ce beau travail par un séjour au moins d'un an à Rome. Cette étude préliminaire me paroît nécessaire pour être plus proche des grandes choses qu'on verroit en foule dans l'Egypte quelque part qu'on portât ses pas. Vous vous souvenez que vous me disiez souvent que la premiere impression des objets produisoit sur nous un sentiment dont il falloit se débarrasser pour les bien voir, c'étoit l'admiration qui est toujours un peu sotté.

Les

Les Voyageurs préparés par des objets analogues entrent tout de suite en discussion, & les résultats de leur examen en font toujours plus justes & plus assurés. Ah ! quand est-ce que pourra se réaliser ce beau projet ?

En attendant je vais vous parler d'une de ces pierres venues d'Égypte qu'on appelle *Breccia d'Egitto*, & dont la découverte chez M. Cavaccepi vous fit tant de plaisir, parce que vous trouviez tous les cailloux roulés du Nil rassemblés dans ces especes de poudings. Le Cardinal Alexandre Albani qui aimoit tant à vous entendre parler de cette brèche, a eu le plus grand plaisir d'en trouver ces jours derniers un assortiment entier composé d'une statue, de deux colonnes & d'une conque ou tasse de dix palmes. La statue est assise & d'une proportion plus grande que nature. Elle représente un Roi prisonnier ; la tête, les mains & les pieds, qui étoient nuds & de marbre blanc, manquent à la statue, mais ils seront bientôt restitués. Le Cardinal fait construire dans son Museum une chambre qu'il destine à recevoir ces monumens lorsqu'ils seront bien restaurés. Je me suis occupé fort souvent à voir travailler cette pierre à laquelle on donne un beau poli. Comme elle surpasse en dureté le porphyre même, on la travaille d'une maniere particuliere, dont je parlerai dans la seconde édition de mon *Histoire de l'Art*. La statue est peut-être l'unique au monde, on la

trouva dernièrement dans un coin de la villa Medici, & l'on n'en avoit fait jusqu'ici aucun cas, non plus que de la matiere. Il n'y a personne, excepté le Cardinal, qui veuille faire la grande dépense qu'exige le poli de la pierre. Il a fallu tout l'enthousiasme que vous aviez inspiré au Cardinal sur cette matiere, pour le soutenir contre les obstacles qu'il rencontre : c'est ainsi que par de petits monumens égyptiens nous nous consolons peut-être de ne pas voir l'Egypte.

L E T T R E I I I.

Au même.

Rome, le 3 Novembre 1766.

J'AI reçu, mon cher Ami, votre dernière lettre, par laquelle vous prétendez me réconcilier avec le Capitaine Norden; non pas avec ses descriptions, mais avec les vues des côtes du Nil qu'il nous a conservées: je commence à croire, comme vous, qu'il y a plus à profiter pour un Naturaliste en examinant ces vues qu'en lisant les légères descriptions qu'il y a jointes. Ce que vous m'apprenez m'explique bien pourquoi les vues sont infiniment préférables aux descriptions. Vous avez raison de regret-

ter l'ouvrage du Jésuite (1), dont ces vues faisoient partie. La Société a toujours persécuté les gens de mérite qui se trouvoient dans son corps, comme ceux qui ne lui appartenoient pas, quand les uns & les autres ne concouroient point à ses projets d'ambition.

J'ai suivi avec soin ce que vous me dites des cataractes du Nil, toujours d'après les vues du Capitaine Norden; & je suis parfaitement de votre avis sur la cause de ces cataractes si bien décrites par Sénèque. Votre lettre ne fait qu'augmenter mes regrets au sujet de l'Égypte; mais enfin vous savez suppléer à ce voyage projeté, autant qu'il est possible de le faire, puisque vous me décrivez la côte orientale du Nil à-peu-près comme si vous eussiez fait le voyage de Siene au Caire.

M. le Duc de la Rochefoucauld m'a fait présent de la traduction françoise de l'*Histoire de l'Art*. En plusieurs endroits le Traducteur a mal rendu mes idées; mais je vous avouerai que j'ai peut-être mêlé un peu trop d'amertume à mes critiques que je crois justes. Seroit-ce l'effet de la prévention que j'avois conçue, je ne fais par quels motifs contre la nation françoise; prévention que je reconnois maintenant, parce que vous & M. le

(1) Le Pere Sicard. Voyez ce qui est dit de l'ouvrage de ce Jésuite dans le Journal des Savans du mois de Mars de l'année 1781.

Duc m'avez détrompé. Le seul François, au reste, qui personnellement ait lieu de se plaindre de moi, est M. Watelet; mais je tiens à mes principes, en convenant avec vous que M. Watelet est un homme aimable qui cultive les arts avec toutes les dispositions qui peuvent donner une certaine autorité à ses jugemens, ainsi qu'aux systêmes qu'il a formés sur la Beauté. Je le distinguerai de ces hommes légers si communs parmi vous, qui ont toujours une opinion arrêtée sur quelque matiere que ce soit, sans cependant nous faire la grace de nous en donner les motifs. Si Paris est composé de ces juges, je vous préviens que j'éviterai bien la société de pareilles gens. Suivant moi il ne faut croire sur chaque chose que ceux qui ont acquis une réputation méritée. D'après ces principes, faites ma paix, je vous prie, avec M. Watelet. Je suis avec des sentimens sinceres d'attachement & d'amitié, tout à vous.



LE T T R E I V.

Au même.

Rome, le 21 Février 1767.

Vous n'êtes pas, mon très-cher Ami, de ceux qui regardent le commerce épistolaire comme l'aliment de l'amitié ; car au lieu de recevoir une longue lettre de vous, je reçois une note succinte de votre part, que M. Melon m'a communiquée. Il est vrai que vous y avez joint le dessin d'un vase & l'empreinte d'une pierre que je desirois depuis très-long-temps, & que j'ai reçu avec grand plaisir. Parmi les vases de cette matiere destinés à conserver les cendres, le plus beau est celui que l'on voit au cabinet du palais Barberin. Il est orné de beaux bas-reliefs formés d'un émail blanc dont le travail imite assez bien les camées. Ce vase fut trouvé dans le grand sarcophage du Capitole, faussement supposé celui de l'Empereur Alexandre Severe. La gravure est des plus beaux siècles de l'art, & autant que j'ai pu distinguer les personnages qui y sont figurés, je crois avoir reconnu Minerve & la Victoire.

Vous m'avez demandé un extrait des lettres de M. Montagu qui peuvent avoir quelque rap-

N iij

port à l'Egypte, & sur-tout au porphyre. Je ferai plus, je vous enverrai les originaux des lettres que je pourrai retrouver, & vous pourrez en faire tel usage que vous voudrez.

Je vous prie de me réconcilier avec M. Watelet. Je suis véritablement fâché de l'avoir offensé. Je vais retrancher de la nouvelle édition de l'*Histoire de l'Art chez les Anciens* les critiques justes, mais ameres que j'ai faites de son ouvrage. Vous m'étonnez quand vous me dites que son système a paru ingénieux, & qu'il a eu même l'approbation de quelques-uns des meilleurs Artistes. Il faudroit entendre M. Mengs à ce sujet; il me semble qu'il vous en prouveroit aisément le foible. Lorsqu'il est question de rendre compte des impressions que produit l'art sur les hommes, il faut non-seulement avoir étudié la nature, mais encore être en état de manier les ressources de l'art, de maniere à produire telle ou telle impression suivant qu'on varie ces moyens. Or, rappelez à ce principe vos Artistes, qu'ils en fassent l'essai, & qu'ils me disent alors ce qu'ils pensent des explications ingénieuses de M. Watelet. Je ne connoissois pas les articles de l'Encyclopédie que vous mettez sur la même ligne que les notes du Poëme.

Je suis tout à vous.





L E T T R E

DE MYLORD MONTAGU,

A M. L'ABBÉ WINCKELMANN.

Pise, le 3 Février 1766.

JE reçois toutes vos lettres avec un plaisir infini, mon cher Abbé, & sur-tout lorsqu'il y est question de discussions sur les antiquités. Aujourd'hui vous me parlez d'objets très-intéressans; & quoique je sois peu en état de répondre à toutes vos questions, je vous entretiendrai, comme vous le desirez, 1°. des lieux où se trouve le porphyre; 2°. des monumens de porphyre qu'on rencontre dans les ruines de l'Égypte.

Je n'ai vu aucun massif ni aucune carrière de porphyre dans tout le trajet du Caire au Mont Sinaï, tout est granit de diverses couleurs; mais le plus commun est celui de couleur rosacée. Au-delà du Mont Sinaï proprement dit, qui est aussi de granit, & à environ une heure de marche, on trouve le Mont Sainte-Catherine: c'est là que commencent les massifs de porphyre. D'abord on

rencontre à la base de ladite montagne une pierre qui n'a point de caractère précis; mais après trois quarts d'heure de marche, c'est à-dire, au quart environ de toute la hauteur de cette montagne, on découvre de grands rochers de porphyre. Ce n'est pas certainement un porphyre de la première qualité : les granules sont d'un blanc fort terne & très-peu adhérentes au fond qui s'égraine assez facilement. Aussi voit-on sur ce fond beaucoup de trous qui sont les vuides des granules qui manquent. Et la couleur rouge du fond est fort pâle & sans aucun éclat: on voit, outre cela, sur ce fond beaucoup d'arborisations à-peu-près comme sur les agathes; mais on n'en trouve plus quand on est parvenu à la moitié de la hauteur du Mont Sainte-Catherine. Les granules sont plus régulières, plus compactes & plus blanches, & le fond plus ferme & plus solide. Mais nulle part je n'ai rencontré des rochers d'un beau porphyre, tant pour le ton de couleur du fond que pour la régularité & la blancheur des taches ou granules. Je présume cependant que si l'on creusoit dans l'intérieur de la montagne, on pourroit en extraire de beaux morceaux. Au reste, quelque recherche que j'aie faite pour découvrir d'anciennes carrières, il ne m'a pas été possible de retrouver des vestiges d'aucune fouille. Ainsi, en même-temps que je vous indique une masse énorme de porphyre, je ne puis vous l'indiquer comme celle d'où les Anciens ont

tiré les différens morceaux qu'ils ont employés dans leurs édifices ou dans les ornemens de ces édifices.

Le porphyre est rare en Egypte comme vous le dites fort bien ; ainsi je pense comme vous , que le porphyre est une pierre étrangere à l'Egypte, & qu'elle a été tirée de loin par les Egyptiens. Effectivement parmi les ruines des anciennes villes j'en ai rencontré rarement des fragmens. La pierre la plus commune qu'on trouve parmi ces ruines ou dans les constructions actuelles est le granit , & sur-tout le granit rosacé ou bien le rougeâtre. Il est vrai, comme vous l'observez fort bien d'après la remarque de M. Desmarest , qu'il y a beaucoup de granits au milieu desquels on trouve des taches de porphyre ; & je me rappelle bien d'avoir observé sur certains granits égyptiens précisément ce que M. Desmarest vous a fait voir sur ces grandes urnes de la villa Medicis : ce qui me fait présumer qu'il pourroit y avoir quelques veines de porphyre au milieu des masses de granit de la Thébaïde ; & la petite étendue de ces veines pourroit expliquer pourquoi il se trouve si peu de monumens égyptiens qui soient de porphyre.

Ce qui me donne lieu de soupçonner d'ailleurs que ces veines ou filons de porphyre pourroient se trouver parmi les granits rouges ou gris de la Thébaïde, c'est que d'espace en espace les massifs

font séparés par de semblables filons ou bandes de pierres, ou blanches comme du lait, ou noires comme du Jais. Les noires ont fourni certainement les basaltes noirs que je regarde comme ceux de la plus belle espèce. Les pierres blanches sont très-dures & se refusent à tout travail. Elles sont vitrifcentes, & par conséquent ne peuvent être rangées ni parmi les marbres ni parmi les albâtres. Voilà tout ce que je puis vous dire sur les carrières de porphyre. Je passe maintenant aux monumens égyptiens que j'en ai trouvé en Egypte.

J'ai peu rencontré de monumens égyptiens fait de porphyre. Je ne me souviens pas d'avoir vu aucune statue ni même aucun vase égyptiens faits de cette pierre; ainsi je n'ai pu y distinguer les caractères que vous assignez aux différens styles des Egyptiens. Je n'ai guere vu que des fragmens de colonnes de porphyre. Ces fragmens son assez communs, il y en a beaucoup dont on s'est servi pour construire des tours qui d'espace en espace fortifioient les murailles de l'ancienne Alexandrie. Il me paroît que les murs de cette enceinte qu'on attribue gratuitement à Alexandre ou à ses successeurs, sont au contraire un ouvrage des Sarrasins. Le style de construction des Sarrasins y est trop marqué pour qu'on puisse en douter. Il est visible d'ailleurs que ces murs sont tellement formés de débris, soit de granit, soit de porphyre, qu'on n'en peut pas supposer une si grande quantité accu-

mulée du temps d'Alexandre dans une nouvelle ville. D'ailleurs les parties de ces murs où l'on trouve plus de ces fragmens font celles qui sont plus voisines de l'endroit où Strabon place le Regia. Il est donc probable que les Sarrasins trouvant les débris de ce superbe édifice s'en sont servis pour construire ces enceintes. Car on ne peut pas supposer qu'en aucun temps on ait été en Arabie ou même dans la Thébaïde chercher des fragmens pour des constructions qui paroissent faites à la hâte.

Voilà quatre pages pour vous, mon cher Abbé, permettez-moi une ligne pour moi, qui sera courte : je ne veux que vous renouveler les assurances d'une estime & d'une amitié parfaite avec lesquelles je suis.





E X T R A I T S
D'UNE CORRESPONDANCE
DE M. WINCKELMANN,
AVEC M. CLÉRISSEAU,

Pendant que cet Artiste faisoit ses recherches
d'Antiquités dans la partie méridionale
de la France.

De Rome.

JE ne suis pas le seul étonné, mon Ami, de la
résolution que vous avez prise de quitter Rome,
où vous étiez, pour ainsi dire, naturalisé par le
long séjour que vous y avez fait. Plusieurs de
vos Amis en gémissent avec moi, & tous se per-
suadent que vous reviendrez visiter encore ces
belles antiquités qui font notre étude & nos déli-
ces. Mais un de ceux à qui votre départ a fait le
plus d'impression, & que vous devinez sans doute,
c'est M. l'Abbé Farcetti; il craint que vous n'a-
bandonniez le magnifique projet dont il vous a

chargé (1). Il s' imagine que c'est à Rome seulement qu'il est possible de composer dans ce style vraiment antique, qu'il dit que vous avez dérobé aux Anciens. Je suis là-dessus fort de son avis; & le superbe dessin que vous lui avez remis de la *Spina antica*, qui fait partie de son projet,

(1) Ce projet devoit s'exécuter à Sala dans le territoire de Venise. M. l'Abbé Farcetti vouloit que son jardin, d'une grande étendue, représentât les débris de l'habitation d'un Empereur Romain, dans le style de la villa Adrienne aux environs de Rome. La grande route qui passoit effectivement au milieu de son terrain, auroit représenté les restes d'une route antique consulaire, ornée de tous les monumens qui avoient coutume de les avoisiner, tels que fontaines, statues, inscriptions, & un grand nombre de sépultures & de sarcophages. Cette route étoit bordée, dans une partie, par un canal de deux cents toises de longueur sur lequel auroit été placé le pont triomphal.

Le *Spina antica* étoit un Stylobate continu de quatre-vingt toises de longueur terminé par deux obélisques; une fontaine occupoit le milieu, & le reste étoit garni de statues, vases, trepieds, autels & autres fragmens antiques.

La ruine qui terminoit le point de vue de sa maison à deux cents quatre-vingt toises d'éloignement, & dont le modele fut exécuté en liége de quinze pieds de longueur, représentoit les débris d'un monument triomphal immense, enrichi de fragmens antiques, figures, bas-reliefs, &c. Sa masse étoit de quarante toises de largeur sur près de cent pieds de hauteur. A quelque distance de ce monument se trouvoient une Naumachie & un Amphithéâtre. Le corps principal de sa maison devoit former un superbe Museum.

m'a paru plutôt le portrait d'un monument de l'antiquité qu'une composition dans le même genre. Je souhaite beaucoup pour vous & pour lui que l'air contagieux du moderne que vous allez respirer ne s'imprime point sur vos nouvelles productions.

Je revois toujours avec un nouveau plaisir & même avec illusion le grand modèle de la ruine qui fera le point de vue de sa maison. Il est d'une vérité parfaite, & votre Polichinel Napolitain a mis dans son exécution une précision & un esprit admirables. L'Abbé Farcetti en est enchanté. Il me charge de vous recommander encore de poursuivre un projet si bien commencé, & de lui envoyer le plutôt possible la route consulaire & le pont triomphal qui y conduit. Vous avez sans doute reçu le plan général de son territoire qu'il vous a adressé. Il brûle de mettre le tout à exécution, & vous ne pourrez vous dispenser d'y veiller vous-même; il y compte beaucoup. . .

Savez-vous que je regrette plus que jamais de n'avoir pas profité de votre séjour ici pour aller examiner & fouiller ensemble dans les débris de la Palestrine. Je n'ai guère de foi à ce qu'en ont dit différens Auteurs & sur-tout Montfaucon. Et ce Laurentum de Pline (1) que je voulois aussi re-

(1) Le projet de M. Winckelmann étoit de faire des fouilles à l'emplacement qu'occupoit ce Laurentum, dont les

voir & sur lequel vous auriez pu m'aider beaucoup. Je ne l'ai point fait : voilà comme on desire toujours ce qu'on ne fauroit accomplir. . . .

Mes affaires & sur-tout mes facultés m'empêchent de me joindre à vous, au moins pour le moment. J'aurois le plus grand plaisir à travailler de concert aux recherches que vous allez faire en France. Je desire que vous ne soyez point arrêté par mille obstacles, & que vous trouviez quelque encouragement parmi vos compatriotes. Ne manquez pas de m'envoyer la description bien circonstanciée des monumens que vous trouverez, & de ce qui vous arrivera d'intéressant dans vos voyages.

Je ne saurois trop vous remercier de la description que vous avez bien voulu me faire de vos heureuses découvertes à Arles & à St Chamas. Je fais grand cas de l'inscription que vous m'en avez envoyée. La maniere exacte dont vous me l'avez retracée me mettra à même de faire différentes observations sur le motif & la date de ce monument singulier. Je desirerois voir toujours aussi clair dans les différens deslins que plusieurs personnes & même des Artistes m'ont envoyés pour avoir des interprétations. Tout est intéressant lorsqu'il

fondations existent encor ; & de réfuter les plans qu'en ont donné Félibien & Serlio, lesquels n'ont aucun caractère de l'antiquité.

s'agit de mettre sous les yeux un monument de l'antiquité; on ne doit absolument rien omettre, rien négliger. Ce qui paroît le moins essentiel à un demi Savant, peut fournir de grands moyens à un Observateur éclairé. Un pont d'une seule arche avec un arc de triomphe à chaque extrémité, & d'un style grec, est à coup sûr un monument très-rare, & qui mérite la plus grande attention, fut-il même d'une exécution négligée. Cette inscription trop mutilée du temple de Bacchus à Arles me chagrine beaucoup; mais il faut qu'elle soit bien indéchiffrable puisque vous y avez renoncé.

Votre début est vraiment superbe, & vous me donnez la plus haute idée de cette sépulture antique aussi à Arles, où vous avez retrouvé une quantité de sarcophages dans le désordre, dites vous, le plus pittoresque. Je voudrois déjà que vous fussiez à Nîmes pour savoir si vous y serez aussi heureux.

Ces beaux fragmens de marbre de Paros trouvés encore à Arles demandent l'examen le plus scrupuleux pour savoir à quel monument ils ont pu appartenir originairement. C'est déjà beaucoup d'avoir découvert que la décoration du théâtre qu'ils forment actuellement est du temps de la décadence. J'en ai souvent rencontré de pareils qui étoient fort éloignés de leur premier usage & qui ont donné lieu à de grandes méprises que
le

le temps & l'impression avoient accréditées. Quelles conséquences un homme même fort instruit peut-il tirer sur les deslins de pareils monumens qui ne seroient pas faits avec cette recherche scrupuleuse que vous y avez mise & auxquels on n'auroient pas joint toutes les observations d'un homme très-versé dans l'examen des antiquités. Elles ne pourroient être que fausses, & telles que nous en découvrons tous les jours dans des Auteurs fort estimables, mais qui n'en ont pas moins erré pour n'avoir pas vu par eux-mêmes, ou pour n'avoir pas examiné assez long-temps les monumens dont ils ont fait les deslins & donné des descriptions.

Je pense que vous serez content des corrections & augmentations que j'ai faites à mon *Histoire de l'Art*, qui a été si mal traduite. Je n'ai point négligé vos observations, & j'espère que vous m'en ferez de nouvelles.

Je verrai avec le plus grand plaisir les deslins que vous avez faits du pont du Gard, de l'arc de triomphe & du petit tombeau de St Remi. Ce sont trois monumens de genre différent qu'il étoit essentiel de connoître avant de passer plus loin.

Vous allez donc être obligé de refuter différens Auteurs qui ont mal placé leur zele & trompé la confiance du public. Courage, mon Ami, c'est un service essentiel à rendre aux Arts que de les affranchir de ces regles prétendues, de ces autorités

supposées dont quelques livres anciens & respectés les ont chargés. L'entreprise est hardie, j'en conviens, elle vous suscitera des ennemis, la foule des demi Savans s'élèvera contre vous. C'est à votre fermeté & à votre exactitude à en triompher. Il est dangereux d'établir un nouveau système; mais il ne peut qu'être glorieux pour vous, & vraiment utile de montrer la vérité. Je l'ai trouvée, ainsi que vous, tant de fois déguisée dans les portraits où les descriptions des monumens de l'antiquité, que je suis maintenant d'une incrédulité parfaite. Je n'ajoute foi qu'à ce que j'ai vu moi-même & examiné plusieurs fois avec la plus grande attention. Je dis plusieurs fois, car une ou deux ne font pas suffisantes. J'écris autant qu'il m'est possible mes observations en présence de l'objet qui les fait naître; & si j'en fais quelques autres, j'ai grand soin de retourner pour en faire la comparaison. Je ne les publie enfin que lorsqu'il ne me reste plus le moindre doute. J'engage même encore beaucoup ceux qui les lisent à ne m'en croire qu'après avoir examiné eux-mêmes, s'il leur est possible; sur-tout lorsqu'ils veulent fonder quelque raisonnement, ou bien établir quelque principe important.

Assez de gens ont effleuré la science des antiquités, mais très-peu l'ont approfondie, parce que l'un est incomparablement plus difficile & plus pénible que l'autre. On a beaucoup d'obli-

gation fans doute au Comte de Caylus de s'en être occupé assez sérieusement. Si la multiplicité des objets qu'il a traité l'a empêché de les fouiller plus avant ; au moins a-t-il toujours formé le souhait que des gens très-éclairés dans l'Architecture & dans l'Antiquité allassent vérifier & détailler les différens monumens qu'il cite dans ses mémoires.

Vous remplirez son vœu, mon Ami, si vous les donnez au public avec des interprétations bien fondées ; & vous êtes assurément plus en état que personne de les faire d'après les études immenses & suivies que vous avez rassemblées des fragmens de la belle antiquité (1).

Combien j'ai de regrets, mon Ami, que vous ne soyez pas arrivé à Nîmes avant la restauration qu'on a faites des anciens bains. Vous auriez pu faire voir ce monument en entier d'après tout ce qui en restoit. Maintenant il vous fera pres-

(1) M. Clérifseau pendant un séjour de vingt années en Italie avoit rassemblé vingt volumes de dessins qu'il avoit faits lui-même sur les lieux d'après l'antique. Ce sont ces portefeuilles dont Sa Majesté l'Impératrice de Russie vient de faire l'acquisition, & dont Elle a été si satisfaite, qu'Elle a chargé cet Artiste de plusieurs grands projets ; entr'autres une porte triomphale qu'Elle doit faire élever en marbre avec la plus grande magnificence, & dont M. Clérifseau vient d'envoyer un modele précieusement exécuté.

qu'impossible. Oh ! barbarie ! on a détruit ces restes précieux, on a renversé avec la poudre ces masses anciennes que le temps même avoit respectées ; & pourquoi ? pour les revêtir à la françoise. La fureur de détruire l'emporte encore sur celle de faire de nouvelles constructions. Nation frivole ! change à ton gré tes productions légères, mais laisse au moins subsister des beautés que tu ne veux point imiter. Pardon , mon Ami, mais je ne puis m'empêcher de gémir sur ce malheur trop fréquent que nous rencontrons par-tout & qui empoisonne le plaisir que nous avons à fouiller dans la nuit des temps. La peine, la fatigue ne sauroient nous décourager, mais l'ignorance aveugle est notre plus cruel fléau.

Je n'aurois jamais pensé que la France possédât tant de monumens, non-seulement vous en avez trouvé un grand nombre, mais ils sont tous variés & très-intéressans. Je vous aurai l'obligation de m'avoir fait voyager, pour ainsi dire, avec vous dans ces pays, en m'envoyant des descriptions aussi détaillées de tout ce que vous y avez vu. Je desirerois toujours vous aller joindre pour être à même de discuter sur ces belles antiquités, & vous être de quelque utilité, s'il m'est possible, dans le projet que vous avez formé de donner toutes vos recherches au public. Ce sera faire jouir vos Compatriotes de leurs propres richesses, & je ne doute point qu'ils n'accueillent favorable-

ment un pareil ouvrage (1). Ces monumens se mutilent tous les jours, & c'est arrêter les ravages du temps que d'en donner un portrait fidele accompagné d'une restauration appuyée sur leurs débris. Je ne fais par quelle fatalité les inscriptions qui sont les pièces les plus authentiques & les plus nécessaires pour l'histoire des monumens, se trouvent presque toujours plus dégradés que le reste des édifices. Quel dommage que celle de cet Arc d'Orange, dont vous avez été si content, ne puisse nous apprendre à quelle époque & dans quel temps un si beau monument fut bâti.

Je hazarderai quelques conjectures sur les ornemens, les bas reliefs & les bronzes dont il étoit revêtu, mais je ne veux rien conclure que je ne fois avec vous, & que je n'aie sous les yeux au moins les grands dessins que vous en avez faits.

Je travaillerai aussi de tout mon pouvoir à retrouver le reste de l'inscription dont vous avez découvert une partie entière à l'église appelée la *Madonna della via* à Vienne en Dauphiné; mais ce qui manque est si considérable que je ne vous réponde de rien.

(1) En effet, M. Clérissieu a publié la première partie des Antiquités de Nîmes, & le Public paroît desirer la continuation de ce bel ouvrage.

J'ai peine à concevoir le courage que vous avez eu pour travailler à la recherche du Proscenium du Théâtre d'Orange. Il faut que vous y fussiez attaché d'une manière opiniâtre pour n'être point rebuté par les peines & les fatigues, & sur-tout par le spectacle affreux que les prisons qui engagent ce monument vous renouvelloient sans cesse. Vous avez bien raison de dire que vous l'avez fait pour votre propre satisfaction ; car personne, non, mon Ami, personne ne voudra apprécier tout le mérite d'un travail aussi rebutant & aussi difficile. Mais il faut convenir que le résultat en est des plus utiles & des plus curieux. Rien ne nous a encore attesté aussi sûrement la manière dont les Anciens décoroient cette partie de leur théâtre. Ce monument avoit depuis long-temps de la célébrité ; plusieurs Auteurs en ont parlé ; quelques-uns le donnent pour un cirque. M. Pieresque, si connu par son zèle & par son amour pour l'antiquité, avoit aussi fait faire différens dessins des antiquités d'Orange ; mais ils étoient si peu exacts qu'en les comparant même entr'eux, aucuns ne se rencontroient.

Vous allez donc vous fixer à Paris. Je souhaite que vous y soyez content. Je me suis cependant engagé à vous renouveler les complimens de M. l'Abbé Farcetti, & sur-tout la prédiction qu'il vous a faite avant votre départ de Rome, que vous reviendrez bientôt, après avoir essayé vai-

nement de vous fixer en France. Nous nous sommes rencontrés dans la belle chambre que vous avez peinte au Pere le Sueur (1), habitée maintenant par le Pere Jacquet. Jugez si nous avons parlé de vous & en bonne part ? Je desirerois beaucoup que vous eussiez occasion d'en exécuter une pareille à Paris ; elle vous feroit sûrement honneur ; & ce genre pittoresque y produiroit encore plus d'effet qu'ici à cause de sa rareté.

J'ai fait part de toutes vos lettres à notre Ami le Conseiller Reiffstein, qui ne les a jamais trouvées trop longues, quoique vous vous en

(1) Cette chambre qui est une des curiosités de Rome, représente l'intérieur d'un temple antique ruiné, dans lequel on suppose qu'un Hermite a fixé son domicile. M. Clérisséau n'en a point exécuté ici dans ce style, peu connu en France. Mais nous avons de lui deux salons qu'il a décorés régulièrement en Arabesques pour M. de la Reiniere, Directeur général des Postes. Le premier dans son ancienne maison, rue Grange-Bateliere : la peinture d'histoire est de M. Peiron, Pensionnaire du Roi. Le second dans sa nouvelle maison sur les champs Elisées, dont la peinture d'histoire est de M. le Chevalier Poussin.

M. Clérisséau vient aussi de faire construire le Gouvernement de Metz par les ordres de M. le Maréchal de Broglie. Ce bâtiment, très-considérable, porte un caractère de grandeur & de simplicité qui tient beaucoup de l'antique. Cet Artiste est d'ailleurs fort connu par ses tableaux de ruines dans le style antique ; ils sont très-recherchés à Londres, où il y en a un grand nombre.

excusez souvent. Il vous est singulièrement attaché, & vous prie, ainsi que moi, de ne point négliger d'écrire à vos Amis, quand même vous n'auriez pas de description d'antiquités à leur envoyer.





A M. WILLE.

L E T T R E I.

Naples, le Avril 1758.

J'AI reçu, mon cher Ami, votre lettre à Naples, où je desirerois pouvoir vous embrasser. Je voudrois répandre toute mon ame dans cette lettre pour vous exprimer tout ce qu'elle sent, & pour vous rendre le plaisir inexprimable que je goûte, dont l'amitié n'a peut-être jamais fourni d'exemple. O mon Ami! dont les sentimens honorent l'humanité, & qui savez ajouter un nouveau prix à la plus noble des vertus humaines! comment pourrai-je vous répondre? Comment puis-je accepter le présent que vous m'offrez? Fier d'avoir pour patrie une contrée qui produit de pareils Amis, & sur-tout celui que mes yeux n'ont jamais vu, je m'éleve moi-même en pensant à des ames si dignes de leur divin prototype, & je commence à avoir quelque sentiment de mon propre mérite, puisque mes Amis veulent bien m'en faire appercevoir. Mais foible & dénué de tous moyens, mon insuffisance me laisse dans la confusion; & quoique j'entrevoye quelque possibilité de faire connoître

un jour à notre patrie commune combien elle doit s'honorer de deux hommes que leur maniere de penser éleve si loin au-dessus des Grands de la terre, je n'en suis pas moins impatient, parce que pour remplir cette tâche il me faut encore bien du temps, & qu'alors même il ne fera pas digne du sujet.

O! mon Ami, à qui un secret penchant m'a lié sous un ciel éloigné, je vous ai souvent écrit, au commencement de notre commerce épistolaire, avec toute la confiance que l'amitié peut inspirer; & c'étoit là le seul motif qui me déterminoit quelquefois à vous parler des circonstances dans lesquelles je me trouvois alors, & dont aucun grand de la terre ne fut touché.

Je paroissais abandonné de tout le monde; mais l'homme estimable à qui je puis donner avec justice le nom de Pere & d'Ami (1), & par qui j'ai obtenu de Sa Majesté le secours foible, mais suffisant à mes besoins, a encore pensé à moi malgré les grands malheurs qui affligent la Saxe; & je me suis vu en état de faire le voyage de Naples. J'ai passé plus d'un mois à Portici, où l'on a déposé les Antiquités trouvées à Herculanium; & je compte retourner dans huit ou quinze jours à Rome, d'où je me propose de vous écrire plus au long. Votre lettre a été lue & beaucoup admirée par un des plus

(1) Le Pere Rauch, Confesseur du feu Roi de Pologne.

estimables & des plus grands hommes dont notre nation puisse s'honorer, savoir, M. le Comte de Firmian, Ministre Plénipotentiaire de l'Empereur à Naples; & S. E. m'en a demandé une copie.

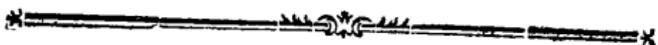
Vous voyez donc, mon Ami, que je ne me trouve pas dans le besoin. Cependant je ne vous renvoie pas le présent que vous m'avez fait; je le garderai jusqu'à ce que celui de qui je le tiens en dispose; & comme je ne veux pas blesser votre généreuse modestie, je ne vous ajouterai plus rien sur cet article.

Le noble Fuesli vous fera parvenir cette lettre; la moitié de mon cœur s'épanouit quand je pense au plaisir de le voir. Mais pour toi, mon Ami, comme je ne trouve point de termes pour exprimer mes sentimens, contente toi du souvenir d'avoir fait une belle action, & attend des autres ce que mon impuissance ne me permet pas de faire moi-même. Je suis pour la vie.

P. S. Que ma lettre (1) devienne ton ouvrage. je vous en laisse tout le soin. Je voudrois bien n'avoir pas fait savoir au Prince Electoral que je me proposois de lui dédier cet ouvrage, afin de pouvoir le dédier à l'Académie elle-même. Mais puisque la chose est ainsi, je tâcherai à en faire l'épître

(1) La Lettre adressée à M. de Berg, qui a pour objet l'influence du sentiment sur la Beauté dans l'art, &c.

dédicatoire aussi courte, aussi noble & aussi digne de nous qu'il sera possible. Il ne faut jamais faire sentir aux Princes qu'en leur dédiant un ouvrage, il nous en revient plus d'honneur qu'à eux.



L E T T R E I I.

Au même.

Rome, le 14 Juin 1760.

M. Mengs, qui depuis quelque temps est ici de retour de Naples, me charge de le rappeler dans votre souvenir. Il demeure actuellement à la villa du Cardinal (Alexandre Albani), où il se prépare à peindre à fresque le plafond de la galerie. Le champ du milieu représentera Apollon avec les neuf Muses de grandeur naturelle. Je voudrois que vous fussiez ici pour voir travailler cet Artiste à ses grands cartons. Raphaël n'a rien produit qui puisse y être comparé; & l'on peut dire que ce Peintre n'a pas donné à ses ouvrages tout le fini que Mengs donne aux siens. Le plafond de M. Mengs dans l'église de St Eusébe, pareillement à fresque, a surpris tous ceux qui l'ont vu: il semble que ce soit une production magique!

Mon amitié avec ce grand Artiste se resserre de plus en plus; & tous nos entretiens ne roulent que sur l'art, mais c'est toujours en italien que nous en parlons. J'ai commencé à travailler à une traduction italienne de mon *Histoire de l'Art*, que le Cardinal veut faire imprimer à ses frais.

Je me porte bien, je suis content, & je desiré que vous soyez aussi heureux que moi. En écrivant par le prochain courier à M. de Stofsch, j'y joindrai une lettre pour le noble Fuesli.

Je suis pour la vie.

L E T T R E I I I.

Au même.

Rome, le 28 Janvier 1764.

Ce n'est qu'avant hier que j'ai eu le plaisir de voir ici M. Weirotter, qui m'a remis en même-temps votre cher & précieux présent, qui m'a été d'autant plus agréable que je desirois beaucoup de posséder quelques-uns de vos incomparables ouvrages. Mais je ne puis vous donner en retour que du billon pour de l'or; par exemple, mon *Histoire de l'Art*, que M. Fuesli vous fera parvenir, & où vous trouverez votre nom plus dignement placé que ci-devant, à la fin de la pré-

face. Vos trois admirables gravures, qui surpassent tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, ont nécessairement dû m'inspirer le desir de posséder tous vos autres ouvrages. Je les placerai au-dessus de mon bureau, pour les avoir toujours devant les yeux comme des productions du génie de mon Ami.

M. Weirotter m'a fait en même-temps présent de ses ouvrages que je place parmi les meilleures productions en ce genre. Quoique pendant le premier mois de son séjour à Rome il ait paru ne pas attacher une grande importance à mon amitié, peut-être à l'imitation des jeunes François, je pourrai néanmoins lui être utile en plusieurs occasions, & je lui prouverai toujours mon zèle & mon estime, ainsi que je l'ai déjà fait relativement à ses études hors de la ville de Rome aux maisons de campagne de mon Maître; ce jeune Artiste fera honneur à sa patrie.

J'ai maintenant établi pour toujours ma demeure à Rome, & le ciel ma accordé au-delà du nécessaire; de sorte que je puis oublier pour jamais la Saxe & ma patrie; l'envie de revoir ce pays m'est même tout-à-fait passée depuis la mort du feu Electeur. De maniere que je me trouve enfin en-

(1) M. Weirotter étoit un excellent Peintre allemand. Ses gravures à l'eau-forte sont très-estimées. Cet habile Artiste est mort fort jeune.

tièrement libre de tous mes engagements avec la cour. Le mois de Mai dernier j'ai été nommé Président des Antiquités du Pape, & il plut à Sa Sainteté de se faire lire, à la campagne où je me trouvois alors, un passage de mon grand ouvrage italien.

M. Mengs qui semble avoir renoncé à la résolution qu'il avoit prise de passer en Angleterre (1), travaille à deux plafonds à la fois, dont le petit, qui est dans la chambre de la Reine mere, représente l'Aurore, mais de quelle maniere, c'est ce que je ne puis pas dire. Le grand plafond, qui est dans la salle d'audience, a pour sujet l'Apothéose d'Hercule en soixante figures de grandeur naturelle, avec quelques autres objets. Il ne doit plus songer à l'Angleterre, puisqu'il dit que le Roi, qui lui témoigne beaucoup de bonté, lui a promis que lorsque ce travail sera fini il lui laissera la liberté de retourner à Rome, en conservant une partie de sa pension, pour y travailler pour Sa Majesté. Il espere que ces plafonds seront achevés dans un an; son retour paroît même si assuré qu'il a déjà fait partir sa femme, qui est arrivée ici il y a environ deux mois.

(1) Quatre grands Seigneurs Anglois du nombre desquels étoient le Duc de Portland & le Comte de Richemond, avoient cherché à attirer M. Mengs en Angleterre, en lui proposant des avantages considérables.

Dans la premiere lettre que je lui écrirai je me plaindrai du silence qu'il garde avec vous; s'il n'a pas reçu votre présent, il en fera bien inquiet. Je vous communiquerai sur le champ ce qu'il m'aura répondu.

Je ne fais si vous avez vu le petit ouvrage que j'ai dédié à M. de Berg, l'objet en est l'influence du sentiment sur la Beauté de l'Art, & de la maniere de l'enseigner.

Si vous avez occasion de voir M. le Comte de Caylus & M. l'Abbé Barthelemy, je vous prie de les saluer de ma part; mais sur-tout n'oubliez pas de dire mille choses pour moi à Madame Wille & à M. votre fils, que je me flatte de voir un jour à Rome.



L E T T R E I V.

Au même.

Rome, le 10 Octobre 1764.

IL y a quelques jours que M. de Schlaberndorf & son estimable Compagnon de voyage sont arrivés ici, & m'ont remis votre chere lettre avec les deux admirables gravures. Vous êtes un Mengs dans votre art; & il sera difficile de vous surpasser

ser l'un & l'autre dans votre talent. Je placerai ces morceaux avec ceux que j'avois déjà au-dessus de mon bureau, autour du portrait de l'Ami à qui, ainsi qu'à M. Fuesli, je dois plus de reconnaissance qu'au reste des hommes; afin d'avoir toujours devant les yeux ses précieux ouvrages.

Les deux Voyageurs que vous m'avez adressés éprouveront les effets de votre lettre, sans laquelle, malgré tout leur mérite, j'aurois été peu disposé à leur donner mon temps; parce que l'expérience m'a appris combien il y a peu de personnes qui soient dignes de ce sacrifice. M. de Berg ne m'a pas écrit une seule fois depuis la réception de l'ouvrage que je lui ai dédié; de sorte que j'ignore encore de quelle maniere il a reçu cette marque de mon amitié. J'aurois beaucoup désiré d'apprendre votre approbation sur mon *Histoire de l'Art*. Si vous n'avez pas encore reçu cet ouvrage par le Libraire, je ne fais alors d'autre moyen de vous le faire avoir que de le demander à nos Amis en Suisse.

Je vous ai écrit le courier dernier par la même voie qu'aujourd'hui, savoir, par le paquet du Nonce, pour vous prier d'engager la personne qui s'occupe à traduire ma première *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*, à suspendre ce travail jusqu'à ce que je lui ai fait passer des corrections & des additions pour cet ouvrage, ainsi qu'une seconde lettre que je viens de publier sur

les mêmes découvertes, afin qu'il puisse la donner en même-temps; ce qui est d'autant plus nécessaire que je crois que celle-ci est bien plus intéressante que la première. Je recommande de nouveau à vos soins cette affaire, & vous prie de me répondre par deux lignes. Je présente mes respects à Madame Wille, & salue M. votre fils, à qui je desirerois pouvoir prouver un jour combien j'estime son digne père. Je suis pour la vie.



L E T T R E V.

Au même.

Rome.

IL y a déjà quelque temps que je vous ai écrit par le paquet du Cardinal Passionei., sans que j'aie reçu la moindre réponse de votre part. Je vous ai envoyé un passage de mon *Histoire de l'Art*, savoir, une description de l'Apollon, autant que j'ai pu l'extraire de cet ouvrage. Je vous écris aujourd'hui par la même voie, pour que notre correspondance ne vous devienne pas coûteuse; & si vous avez un quart d'heure à me donner vous pouvez me faire parvenir vos lettres, sans aucuns frais, dans le paquet de ce Cardinal...
M. Mengs, qui me charge de bien de choses

pour vous, a fini son plafond à fresque dans l'église de St Eufébe, & vient de commencer deux tableaux d'autel pour la chapelle du magnifique palais du Roi de Naples à Caserte. Chaque tableau doit lui être payé six cens séquins.

Je n'ai reçu que depuis peu le second volume des Recherches d'Antiquités du Comte de Caylus. Je suis surpris que ce Seigneur n'ait aucun correspondant à Rome qui puisse lui donner quelques avis; ce que j'ai eu lieu de présumer en voyant la première planche des Antiquités grecques. Il s'en est trop rapporté au jugement de celui (1) qui en a fait le dessin; mais il auroit dû savoir jusqu'où vont les connoissances de cet homme. Cette statue, qui a donné occasion au Comte de Caylus de faire une savante dissertation, se trouve déjà depuis plusieurs années au Capitole, où elle a été portée de Tivoli avec plusieurs autres morceaux de la villa Adrienne. Cette circonstance ne signifie rien; mais quand on lui dira & pourra prouver que cette statue n'est pas l'ouvrage d'un des plus anciens Artistes Grecs, mais au contraire d'un des plus médiocres qui fleurirent peu de temps avant la chute de l'Art, c'est-à-dire du temps d'Adrien, alors ce qu'il y a de meilleur dans son livre tombera par terre. Car c'est une statue qu'Adrien a fait faire dans le goût du style égyptien. Il y en a encore ici d'autres

(1) M. Saily, Sculpteur du Roi.

de la même espece. Je ne pourrai pas m'empêcher de relever ces méprises dans mes écrits, mais ce ne sera que par deux mots en passant. Il n'est pas possible d'écrire sur cette matiere hors de Rome sans tomber dans quelque bévue. Si M. le Comte de Caylus desire de savoir la vérité, je suis disposé à lui donner les éclaircissemens nécessaires. Je crois que cette statue se trouvoit déjà dans le *Museo Capitolino*; je n'en suis cependant pas bien certain, & je n'ai pas pour le moment cet ouvrage sous la main. Mais si cela est, & si l'on y donne cette statue pour un des plus anciens ouvrages grecs, cela ne prouveroit rien; car M. de Caylus doit savoir, si cela ne lui est pas encore connu, que l'Auteur de ce livre, quoique Custode du Vatican, étoit un vrai pédant & un pauvre ignorant dans la connoissance de l'Art. Il n'y auroit même aucun honneur à faire la critique de ce livre. Mais que cela néanmoins reste entre nous, quoique je puisse le prouver toutes les fois & quand on le voudra.

Si vous avez occasion de voir M. d'Hauterue, qui, à ce que je crois, demeure chez M. le Marquis de Croixmare, je vous prie de lui dire mille choses de la part de M. Mengs & de la mienne. Les circonstances dans lesquelles il se trouve nous affligent beaucoup. Je suis pour toujours.





N O T I C E

*De ce qu'il y a de plus intéressant à voir
à Rome, donnée par M. Winckelmann,
en 1766, à MM. Usteri & Von Mecheln,
ses Amis.*

V I L L A.

Mattei.

IL Sostegno di una statua (la quale però manca) che consiste di un panno gettatovi e di una spada che vi è appesa.

La Musa tragica Melpomene comunemente chiamata Livia, ed incontro ad essa la Musa comica Talia, la quale si riconosce al suo panneggiamento costante ed uniforme in tutte le sue figure.

V I L L A.

Mattei.

LE Support d'une statue (laquelle manque par conséquent) consistant en une draperie & une épée qui s'y trouve posée contre.

Melpomene ou la Muse tragique, communément appelée *Livie Auguste*; & vis-à-vis d'elle celle de Thalie ou de la Muse comique, laquelle se reconnoit à sa draperie, qui est toujours la même dans toutes les figures.

P iij

La Testa colossale di Plotine.

Una gran Cassa sepolcrale con le figure delle nove Muse, che vi si distinguono con attributi, particolari.

Villa Casali, vicina à Villa Mattei.

Una bellissima Statua di Antinoo, raffigurato da Bacco.

Villa Farnese.

La più bella Statua di Esculapio che sia a Roma.

Bella Statua di Giunone.

La Statua di un Giovine in atto di legarsi il diadema intorno al capo, che sta sopra la balustrata.

Due Stanze sotterranee del palazzo de' Cesari, nelle quali vedesi il soffito dipinto.

La Tête colossale de Plotine.

Un grand Cénotaphe avec les figures des neuf Muses, qu'on reconnoît à leurs différens attributs.

Villa Casali, proche de la Villa Mattei.

Une très-belle Statue d'Antinous, sous la figure de Bacchus.

Villa Farnese.

La plus belle Statue d'Esculape qui soit à Rome.

Une belle Statue de Junon.

La Statue d'un jeune homme se ceignant le front d'un diadème, qui se trouve placée sur la balustrade.

Deux Salles souterraines du palais des Césars, dont le plafond est peint.

Villa Negroni.

Nell'Orto.

Due Statue sedenti, l'una d'un Senatore, l'altro del Comico Possidippo, col suo nome sul Zoccolo.

Due Cariatide col capo calato.

Un Mercurio con la lira a' piedi.

La Statua di un' Aurigane' giuochi Circensi, nel risarcirla trasformata in un Giardiniere a cagione del coltello fermato sotto le fascie del suo corpo.

Quattro Bassorilievi compagni.

Nell'Palazzo.

Due Statue di donne egregiamente panneggiate.

La Statua di un' Apollo giovane con la testa di ritratto.

Villa Negroni.

Dans le Jardin.

Deux Statues assises, l'une d'un Sénateur, l'autre de l'Acteur comique Possidipe, dont le nom se trouve sur le sandale.

Deux Caryatides qui ont la tête baissée.

Un Mercure ayant une lyre à ses pieds.

La Statue d'un Conducteur de char aux jeux du Cirque, laquelle en la restaurant a été changée en celle d'un Jardinier, à cause du couteau attaché sous les écharpes qui entourent son corps.

Quatre Bas-reliefs de même grandeur.

Dans le Palais.

Deux Statues de femme dont la draperie est fort belle.

La Statue d'un jeune Apollon avec une tête de portrait.

Una Figurina di Pallade col fulmine in mano.

Une petite Figure de Pallas armée de la foudre.

La Testa di un Paride.

La Tête de Paris.

Due belli Amorini che scherzano.

Deux beaux petits Amours qui jouent.

Villa Ludovici.

Villa Ludovise.

Nell'Orto.

Dans le Jardin.

Una Statua Senatoria col nome dello Scultore greco Zenone scolpito nel lembo del panneggiamento.

Une Statue de Sénateur avec le nom de Zenon, Sculpteur Grec, sur le bord de la draperie.

Una Figurina d'Ifide senza testa, che posa un piede sopra una nave.

Une petite Figure d'Ifis, sans tête, ayant le pied sur un navire.

La bellissima Testa colossale all'ingresso della villa.

La belle Tête colossale qui se trouve à l'entrée de la villa.

Nel Pallazzo.

Dans le Palais.

Una bella e conservatissima Statua di Apollo il Pastore, che si riconosce al pedo pastorale.

Une belle Statue & très-bien conservée d'Apollon Berger, qui se reconnoît à sa houlette.

Un Bassorilievo che rappresenta Elena e Paride nel atto d'imbarcarsi.

Un Bas-relief représentant Hélène & Paris, au moment où ils vont s'embarquer.

La più bella Statua di Marte che esiste.

La plus belle Statue qui existe de Mars.

Il bel Gruppo di Fedra e d'Ippolito.

Le beau Groupe de Phedre & d'Hypolite.

Nel Palazzino.

Dans le petit Palais.

Due Soffitti dipinti da Guercino.

Deux Plafonds peints par le Guerchin.

Una bella Testa di Giunone per la scala.

Une belle Tête de Junon, dans l'escalier.

Paesi dipinti nel fregio di una stanza, di Domenichino.

Païfages dans les frises d'une salle, peints par le Dominiquin.

Villa Papa Giulio, fuori la porta del Popolo.

La Villa du Pape Jules, hors de la porte du Peuple.

Bei Stucchi copiati dall'antico dal Vignola.

Des beaux ouvrages en stuc copiés d'après l'antique par Vignole.

Un gran Sfinge in granito rosso.

Un grand Sphynx de granit rouge.

Achille e Penthesilea in una cassa Sepolcrale.

Achille & Penthesilée sur un Cénotaphe.

La Villeta Spada sul Palatino.

La Villa Spada, sur le Mont Palatin.

Una Loggia dipinta da' Scolari di Raffaello.

Une Galerie peinte par les Disciples de Raphaël.

*La Villa Ogliati fuori
la Porta Pinciana.*

Stanze dipinte dalla
scuola di Raffaello.

*L'Orto dietro il Palazzo
Farnese.*

Un bellissimo Bacco
più grande del naturale
appoggiato sopra il suo
génio.

Due belle Veneri con
teste di ritratto.

Un Ifide di marmora
bigio.

Mercurio che abbrac-
cia una fanciulla.

*L'Orto Pontificio sur
Quirinale.*

La Statua fedente di
Giunone che allatta Er-
cole.

Una bella Musa.

Villa Aldobrandini.

La Pittura antica, det-
ta la Nozze Aldobran-
dine.

Belli Bassorilievi.

*La Villa Ogliati hors
de la Porte Pinciana.*

Des Salles peintes par
l'Ecole de Raphaël.

*Le Jardin derriere le pa-
lais Farnese.*

Un très-beau Bacchus
d'une grandeur au-dessus
de la naturelle, appuyé
sur son génie.

Deux belles Vénus
avec des têtes de portrait.

Une Isis de marbre
gris. (bigio).

Un Mercure qui em-
brasse une jeune fille.

*Le Jardin Pontifical sur
le Mont Quirinal.*

La Figure de Junon
assise & donnant le sein
à Hercule.

Une belle Muse.

La Villa Aldobrandine.

Le Tableau antique,
appellé la Noce Aldo-
brandine.

Des beaux Bas-reliefs.

P A L A Z Z I.

P A L A I S.

Pallazzo Vaticano.

Le Palais du Vatican.

La Capella Siftina dipinta da Michaelangelo Buonaroti, a riserva delle pareti dipinte da Pietro Perugino.

La Chapelle Sixtine, peinte par Michel-Ange Buonaroti, excepté les parois des murs qui sont de Pierre Pérugin.

La Sala Geografica.

La Salle géographique.

Pallazzo Pontificio a Monte Cavallo.

Le Palais Pontifical à Monte Cavallo.

Le Stanze appresso la Capella, ripieni di quadri de' primi Pittori.

Les Salles près de la Chapelle, qui sont remplies de tableaux des plus célèbres Maîtres.

Palazzo Barberini.

Le Palais Barberin.

Le cose più insigni sono :

Les choses le plus remarquables sont :

La Statua quasi colossale di una Giunone.

La Statue presque colossale de Junon.

Una Musa dell'istessa grandezza, del tempo avanti Fidia, come spero di averlo dimostrato nelle Osservazioni sopra l'istoria dell'Arte,

Une Muse de la même grandeur, faite avant le tems de Phidias, comme je crois l'avoir prouvé dans mes Remarques sur l'Histoire de l'Art.

- | | |
|--|--|
| Due Candelabri di
marmo. | Deux Candelabres de
marbre. |
| Un Ragazzo che mor-
fica una mano che tiene
un astragalo. | Un jeune homme qui
mord une main qui tient
un astragale. |
| Il Fauno dormiente. | Un Faune endormi. |
| Due Pitture antiche :
la Venere & la Roma. | Deux Tableaux anti-
ques : la Vénus & la
Roma. |
| Una piccola Seda. | Un petit Siége. |
| Due Caffe sepolcrale,
delle quali l'una rappre-
senta la morte di Aga-
memnone, e l'altra la
favola di Protefilao. | Deux Cénotaphes,
dont l'un représente la
mort d'Agamemnon, &
l'autre la fable de Prote-
filée. |
| Nell' orto di questo
palazzo vedesi una Ta-
vola di granito rosso, di
cui ho ragionato nel
Catal. di Stofch. | Dans le jardin de ce
palais il y a une Table
de granit rouge, dont
j'ai parlé dans le Catalo-
gue de Stofch. |
| <i>Palazzo Giustiniani.</i>
<i>Nella Galleria.</i> | <i>Le Palais Giustiniani.</i>
<i>Dans la Galerie.</i> |
| La Statua della Pallade. | La Statue de Pallas. |
| <i>Negli Appartamenti.</i>
<i>Quadri.</i> | <i>Dans les Appartemens.</i>
<i>Tableaux.</i> |
| Un Cristo di Michel
Angele da Caravaggio. | Un Christ de Michel-
Ange de Caravache. |

Un S. Gio. di Dome-
nichino.

Gli' Apostoli di Al-
bano.

Nel Cortile.

La morte di Aga-
memnone. Bassoril.

Per la Scala.

Giove bambino alle-
vato dalla Ninfa Adraf-
tea.

Una Statua colla testa
di Domiziano.

Un Apollo, Bassoril.
stimato antico, ma è
moderno.

Palazzo Colonna.

La Galleria de' Quadri.

L'Europa di Albano.

Il Ganimede che si
dice di Tiziano.

Due Angeli che pian-
gono un Cristo morto,
di Albano.

Un S. Jean Evangé-
liste du Dominiquin.

Les Apôtres par l'Al-
bane.

Dans la Cour.

La mort d'Agamem-
non, bas-relief.

Dans l'Escalier.

Jupin enfant élevé
par la Nymphé Adraf-
té.

Une Statue avec la
tête de Domitien.

Un Apollon, bas-re-
lief, qu'on croit antique,
mais qui est moderne.

Le Palais Colonne.

La galerie des Tableaux.

L'Europe par l'Al-
bane.

Un Ganimede, qu'on
dit être du Titien.

Deux Anges qui pleu-
rent un Christ mort, par
l'Albane.

Paesi di Claudio di Lorrena, di Puffino & di Salvatore Rosa. Des paifages de Claude le Lorrain, du Pouffin & de Salvator Rosa.

Una bellissima Venere, di Paolo Veronese. Une belle Vénus, de Paul Veronese.

Un Cristo morto, di Guercino. Un Christ mort, du Guerchin.

Adamo & Eva, di Domenichino. Adam & Eve, du Dominiquin.

Un Sacrificio di Augusto, di Carlo Maratta. Un Sacrifice d'Auguste, de Carle Maratte.

La Pittura e la Scultura, di Guercino. La Peinture & la Sculpture, par le Guerchin.

Nella Libreria.

Dans la Bibliothèque.

La celebre Apoteosi di Omero, Bassoril. commentato & spiegato da molti Autori. Le célèbre Apothéose d'Homere, bas-relief que plusieurs Auteurs ont expliqué & commenté.

Palazza Borghese.

Le Palais Borghese.

Galleria de' Quadri.

Galerie des Tableaux.

La Madonna che calpesta il Drago, da Caravaggio. La Sainte Vierge qui foule aux pieds le Dragon, du Caravache.

Il Bagno di Diana, del Domenichino. Le Bain de Diane du Dominiquin.

Il Ritratto di Machiavello, che dicono di Tiziano.

Il celebre Ritratto di Tiziano, cognito sotto il nome di Maestro di Scuola.

Una piccola Maddalena di Annibale, ed il celebre S. Antonio nell' eremo, del medesimo.

Uno de' migliori quadri di Roma, che rappresenta la Sepoltura di Cristo, e che io stimo di Raffaella, e delle migliori opere sue.

Il piccolo disegno di Raffaella.

Anchise portato da Enea dall' incendio di Troja, del Barozzi.

Palazzo Farnese.

La Sala.

Un Apollo simile a quelli della Villa Medi-

Le Portrait de Machiavel, qu'on dit être du Titien.

Le célèbre Portrait du Titien, connu sous le nom du Maître d'Ecole.

Une petite Magdeleine d'Annibal Carache, & le célèbre S. Antoine dans l'hermitage, du même.

Un des meilleurs tableaux qu'il y ait à Rome, représentant la Sépulture du Christ, que je crois être de Raphaël, & l'un des meilleurs ouvrages de ce Maître.

Le petit dessin de Raphaël.

Enée sauvant Anchise de l'incendie de Troie, du Baroche.

Le Palais Farnese.

Dans la Salle.

Un Apollon pareil à celui de la Villa Médicis,

cis, ma più bello ancora; la testa è di una bellezza transcendente.

Due Statue del primo stile greco, ciò che riconoscesi alle fattezze della testa, a' capelli, e a' peli delle parti genitali.

La pretesa Agrippina.

Palazzo detto la Farnesina.

Tre Teste di Euripide di cui l'una ha il suo nome scritto in greco.

Un bel Gruppo di Ercole ed Omfale.

Una bellissima Testa di quelle che sono cognite sotto nome di Platone.

Una Figurina di Poluce trasformata in Paride.

Due Eroi morti e feriti con una Donna compagna, laquale credo che

mais plus beau encore; la tête sur-tout est d'une beauté ravissante.

Deux Statues du premier style grec, ce que l'on reconnoît par les traits de la tête & par les cheveux, ainsi que par les poils des parties naturelles.

La prétendue Agrippinne.

Le Palais appellé la Farnesine.

Trois Têtes d'Euripide, sur l'une desquelles le nom est écrit en grec.

Un beau Groupe d'Hercule & d'Omphale.

Une très-belle Tête de celles qui sont connues sous le nom de Platon.

Une petite Figure de Pollux, changée en Paride.

Deux Héros morts & blessés avec une Femme, que je crois être Deja-

fia

fia Deianira, Conforte di Ercole, la quale morì combattendo accanto al fuo marito, ferita nella mammella destra.

nire, épouse d'Hercule, laquelle mourut en combattant à côté de son mari, blessée au sein gauche.

La più celebre Testa di Omero.

La plus célèbre Tête d'Homere.

Una Testa di Apollo, simile nell'acconciatura de' capelli alla statua di questa Deità nella Villa Belvedere a Frascati.

Une Tête d'Apollon, dont la chevelure ressemble à celle de ce Dieu qui se trouve au Belvedere à Frascati.

Palazzo Corsini.

Le Palais Corsini.

Va veduto per rara Raccolta de' Quadri, frà quali sono più rari e celebri :

Où l'on va voir la précieuse Collection de Tableaux, dont les plus rares & les plus célèbres sont :

Il Ritratto di Giulio II, di Raffaello.

Le Portrait de Jules II, par Raphaël.

Un S. Giovanni se non m'inganno, o sia una Santa Familia, di Fra Bartolomeo.

Un S. Jean, si je ne me trompe, ou bien une Sainte Famille, de Fra Bartholomé.

L'Erodiade di Guido.

L'Hérodiade du Guide.

Un bellissimo Barocci, anzi due.

Un beau Baroque, ou même deux.

Lart. II.

Q

Palazzo Mattei.

Due Bassiril. nel cortile e per la scala, che rappresentano lo Spofalizio di Peleo e Tetide.

Nel Cortile.

Un Bassiril. di Bassalte verdigno che raffigura quatro figure Egizzie, ma di scultura greca.

Nell' Palazzo.

La celebre Testa di Cicerone col nome suo antico, ed un bel Quadro di Pietro da Cortona, che raffigura Cristo e l'Adultera.

Palazzo Santa Croce.

Due bellissime Quadri di Guido. I bei Freggi nel cortile sono di scultura moderna,

Le Palais Mattei.

Deux Bas-reliefs dans la cour & dans l'escalier, représentant les Noces de Tetis & de Pelee.

Dans la Cour.

Un Bas-relief de bassalte verdâtre, représentant quatre figures égyptiennes, mais qui sont un ouvrage grec.

Dans le Palais.

La célèbre Tête de Ciceron avec son nom antique; & un beau Tableau de Pierre de Cortone, représentant le Christ & la femme adultere.

Le Palais de Ste Croix.

Deux très-beaux Tableaux du Guide. Les belles Frises dans la cour sont d'une sculpture moderne.

Palazzo Falconieri.

Le Palais Falconieri.

Per la Scala.

Dans l'Escalier.

Una bella Pallade che
rassomiglia a quella di
villa Albani.

Une belle Pallas qui
ressemble à celle de la
villa Albani.

Palazzo Boccapaduli.

Le Palais Boccapaduli.

Il sette Sacramenti di
Puffino.

Les sept Sacremens
du Pouffin.

Palazzo Chigi al Corso.

Le Palais Chigi al Corso.

Il più bel Quadro di
Benvenuto Garofalo ,
che sia cognito , e rap-
presenta un' Ascensione.

Le plus beau Tableau
de Benvenuto Garofalo
qui soit connu , repré-
sentant l'Ascension.

Quattro Quadri ovati
di Albani.

Quatre Tableaux ova-
les de l'Albane.

Diana ed Endimione
di Bacicci.

Diane & Endimion ,
de Bacicci.

*Palazzo Pamfili al
Corso.*

*Le Palais Pamphile al
Corso.*

Questo Palazzo conti-
ene la più gran Galle-
ria di Quadri a Roma.

Ce Palais contient la
plus grande galerie de
Tableaux qu'il y ait à
Rome.

Palazzo Rondinini al Corso. *Le Palais Rondinini, al Corso.*

Ove il Padrone medesimo mostra li Marmi ed i Quadri a chi viene in mio nome.

Fra i Quadri trovasi un Schizzo di Guido il quale è un capo d'opera nella pittura, e merita annoverarsi fra le più belle cose di Roma.

Palazzo Spada.

Quadri. La Lucrezia e la Giudita del Guido. Il Ratto di Elena del medesimo, e la Didone del Guercino.

Il Sacrificio d'Ifigenia di Pietro Testa, e due Paesi di Claudio di Lorena.

Il Fregio d'una stanza dipinta da Giulio Romano.

Dont le Maître lui-même fait voir les Marbres & les Peintures à ceux qui y vont de ma part.

Parmi les Tableaux il y a une Esquisse du Guide, laquelle est un chef-d'œuvre de peinture & mérite d'être comptée parmi les plus belles choses qui sont à Rome.

Le Palais Spada.

Tableaux. La Lucrece & la Judith du Guide. L'enlèvement d'Helene du même, & la Didon du Guerchin.

Le Sacrifice d'Iphigénie de Pierre Testa, & deux Païfages de Claude le Lorrain.

Les Frises d'une salle peintes par Jules le Romain.

Marmi. La Statua di Pompeo, e otto grandi Bassorilievi sceleratamente rifarciti, frà quali il Dedalo, il Ratto di Elena, Ulisse e Diomede nel portar via il Palladio, Bellerofonte col Pegazo, &c.

Marbres. La Statue de Pompée, & huit grands Bas-reliefs très-mal restaurés; parmi lesquels se trouvent le Dédale, l'Enlevement d'Helene, Ulisse & Diomede emportant le Palladium, Bellerophon & Pegaze, &c.

Palazza Altieri.

Le Palais Altieri.

Due Paesi di Claudio di Lorrena, frà quali stimo che l'uno sia il più bello nel mondo di questo Pittore.

Deux Païfages de Claude le Lorrain, dont l'un me paroît le plus beau tableau qu'il y ait de ce Peintre.

Palazzo Rospigliosi.

Le Palais Rospigliosi.

L'Aurora di Guido e due Quadri del Domenichino.

L'Aurore de Guide & deux Tableaux du Dominiquin.

C H I E S E.

E G L I S E S.

Al Jesu.

De Jesus.

La Stanza di S. Ignazio piena di Quadri insigni.

La Chapelle de S. Ignace pleine de très-beaux Tableaux.

S. Gregorio sul Monte Celio.

Il non plus ultra nel colorito puo dirsi il S. Gregorio di Annibale Caracci.

Chiesa nuova.

La Presentazione della Madonna del Barocio.

Il Cristo di Caravaggio.

S. Isidoro.

Tre Quadri di Maratta fra i quali l'uno è celebre.

S. Silvestro a monte Cavallo.

Il Soffitto di una Cappella dipinta egregiamente dal Domenichino.

S. Gregoire de Monte Celio.

Le S. Grégoire d'Annibal Carache, qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre du coloris.

L'Eglise neuve.

La Présentation de la Vierge du Baroque.

Le Christ du Carache.

S. Isidore.

Trois Tableaux de Maratte, dont l'un est célèbre.

S. Silvestre de Monte Cavallo.

Le Plafond d'une Chapelle, peint excellemment bien par le Dominiquin.

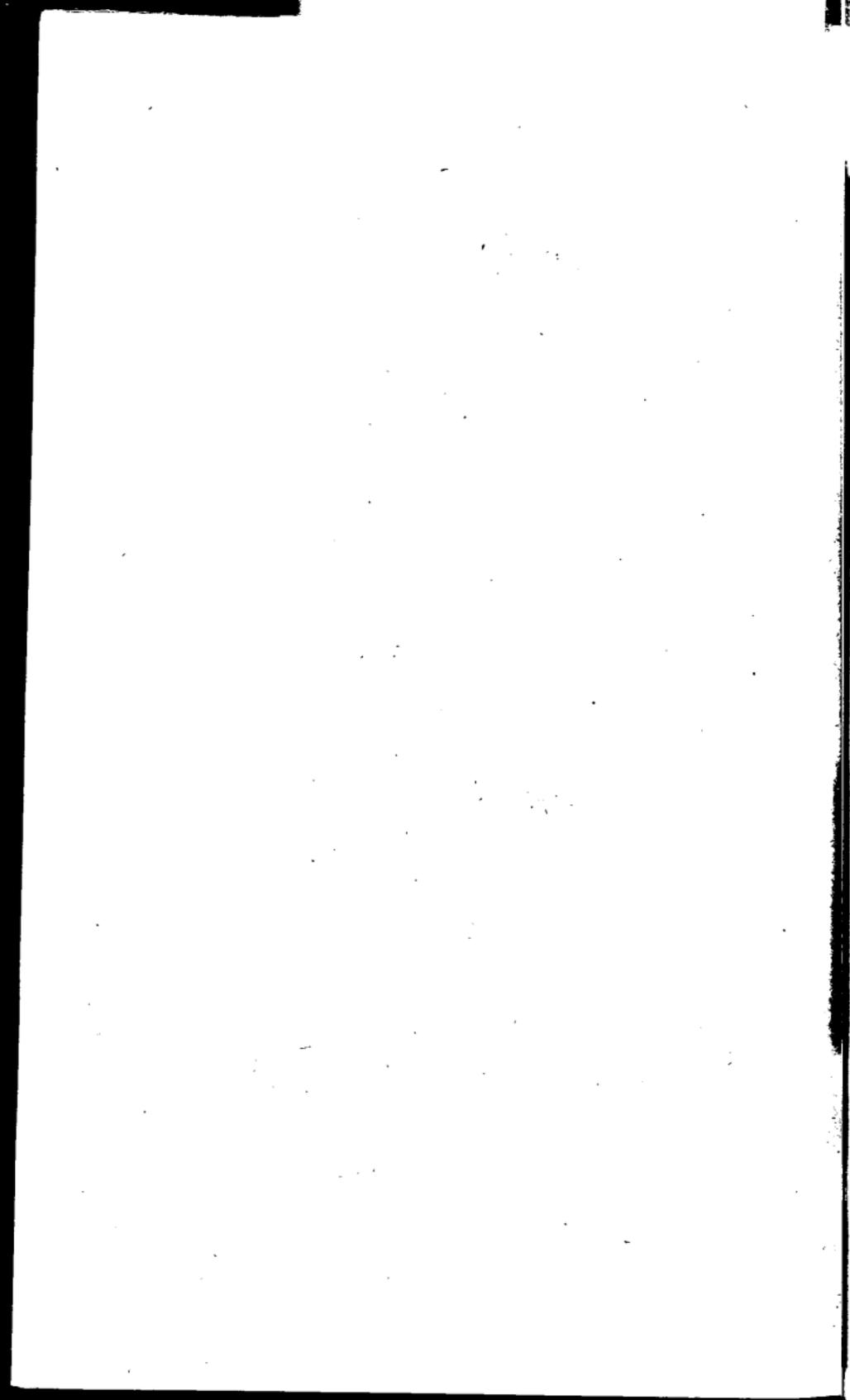


EXTRAIT

D'UNE LETTRE

DE M. H. FUESSLI.

*ADRESSÉE AU TRADUCTEUR ALLEMAND
DES RECHERCHES SUR LES BEAUTÉS DE
LA PEINTURE PAR M. WEBB.*





EXTRAIT

D'UNE LETTRE

DE M. H. FUESSLI,

Adressée au Traducteur Allemand des Recherches sur les Beautés de la Peinture par M. Webb.

M. WINCKELMANN m'ayant engagé, dit M. Fuesli, à faire le tour de l'Italie, pour admirer les chefs-d'œuvre des arts qu'on trouve dans ce pays, & m'ayant recommandé en même-temps de regarder Rome comme l'objet principal de mon voyage, je me rendis en droiture dans cette ville. Sans cette précaution j'aurois peut-être préféré les formes élégantes du Corrège au dessin correct de Raphaël; j'aurois cherché la propriété essentielle de l'art dans le coloris brillant & varié du Titien, qui semble avoir trempé ses pinceaux dans les couleurs de la nature; Paul Veronese, en accoutu-

nant mon œil à une vaine magnificence, auroit éteint en moi le sentiment de ce qui est véritablement grand, noble & beau; & la charge majestueuse de Michel-Ange auroit corrompu mon goût: de sorte que j'aurois cherché dans les bras d'une Vierge le vrai & juste emplacement des os, sans penser à la belle chair & à la peau délicate & moëlleuse qui doivent les couvrir. Car il n'est que trop vrai, tant dans la nature que dans l'art, que lorsque notre esprit & notre œil se sont une fois accoutumés à une fausse grandeur & à une beauté factice, nous ne pouvons plus ensuite avoir le sentiment de ce qui est réellement grand & beau. Voilà sans doute pourquoi l'esprit retréci du siècle regarde comme extraordinaire & comme monstrueux même le patriotisme des anciennes Républiques de Rome & de la Grece. Voilà pourquoi les ateliers de Boucher & de Vanloo sont remplis d'Etrangers ignorans, dont les habits sont aussi bigarrés que les héros des ouvrages de ces deux Artistes; tandis que les loges du Vatican se trouvent vuides: car elles sont le temple où repose la sagesse de Raphaël, qu'il répandit sur ses ouvrages, non comme un torrent impétueux mais comme un fleuve majestueux & tranquille; ce qui fait que la tourbe des Connoisseurs ne peut en apprécier le prix. C'est ce goût retréci & mesquin que Mengs, le plus grand Peintre de notre temps, fait connoître dans la lettre qu'il adresse à son

ami, pour servir de suite à l'art de peindre de M. Watelet.

M. Fuesli fait ici l'éloge de l'ouvrage de M. Webb. Après quoi il commence la description des statues de Rome par le célèbre groupe de Niobé. Voici comme il s'exprime.

Je me transporte, dit-il, dans la villa Médicis, où je respire l'air le plus pur; là je me couche sur un gazon émaillé de mille fleurs à l'ombre d'orangers, pour y admirer, sans être distrait, ce groupe qui me présente le chef-d'œuvre de la beauté. Niobé, ma chère Niobé! mère de si beaux enfans, que je t'aime, ô la plus belles des femmes! Viens, jeune homme! qui veux t'instruire, regarde, & que l'admiration fixe tes pas. Ce n'est pas Vénus qui prétend te séduire. Ne crains rien, elle ne cherche pas à captiver tes sens: elle ne veut remplir ton ame que de douleur & de respect. Remarques sur son visage cette grace majestueuse, & cette naïveté inimitable dans les formes allongées de la tête de sa fille. Aucune partie n'en est ni trop élevée ni trop enfoncée par quelque passion. Ses yeux ne sont pas à moitié fermés par une tendre ivresse; son regard n'est pas languissant, mais innocent, franc & ouvert. A cette vue, ô jeune homme, il t'est permis de respirer plus fortement. Goûtes une innocente volupté & fais tout bas le vœu de posséder une femme qui ressemble à cette fille charmante. — Voilà sans doute le sentiment qui doit

d'abord agiter ton cœur; mais approche plus près; regarde de sang froid, & tu découvriras la véritable cause du calme qui regne sur ces visages divins. Tu connois l'histoire de cette héroïne & de ses enfans; elle t'apprend la raison de leur tranquillité: c'est le plus haut degré de la douleur, c'est l'épuisement causé par la crainte d'une mort douloureuse & héroïque, qui se change enfin en une touchante insensibilité. On voit rassemblé sur son visage, affligé mais majestueux, toutes les souffrances & toutes les inquiétudes de ses enfans. Sa beauté pure, qui n'est surpassée que par celle de la Déesse qui la poursuit, arrache le respect & la pitié. Ses regards élevés vers le ciel annoncent sa soumission à la volonté des Dieux qu'elle a offensés, mais la noble fierté de ses traits semble, malgré elle, exiger sa grace de la Divinité courroucée. La douleur élevée de la mere est aussi répandue sur le visage de tous ses enfans; & l'Artiste a su exprimer avec la plus grande perfection les effets de cette même cause sur des beautés de différens âges. Une des plus âgées de ses filles semble être moins sensible mais plus pensive; elle paroît plus touchée du sort de son frere, étendu mort auprès d'elle, que de celui qui la menace elle-même, ainsi que sa mere & ses sœurs qui n'ont pas encore succombé sous le courroux de la Déesse. Un Artiste ordinaire auroit représenté la plus jeune des filles cachée dans le giron de Niobé; ou bien

cette mere élevant son enfant vers le ciel , pour chercher à appaiser la colere des Dieux ; mais ce grand Maître a été plus sage : Niobé ne pense pas comme une mere ordinaire à cette fille seule. Celle-ci se trouve appuyée doucement contre elle. Quoique la plus jeune , elle tourne cependant la tête pour voir si elle est encore menacée d'autres traits , & par le doux mouvement de son bras elle paroît vouloir détourner une fléche ou cacher son visage pour se dérober à l'éclat majestueux de la présence des Dieux. Est-il possible que Richardson donne la préférence au fils mort sur toutes les autres figures de ce groupe ? Il est vrai que chaque mot de la description que cet Ecrivain a faite de ce divin ouvrage est une erreur.

M. Fuesli fait ici la guerre à Richardson , de ce qu'il a préféré le Laocoon , le Gladiateur , & l'Hercule Farnese à la Niobé de la villa Medicis. Ensuite il critique les Peintres François de ce qu'ils mettent sur une même ligne le Séneque de la villa Borghese & l'Apollon du Vatican. Il blâme de même les Eleves de l'Académie de Peinture de Paris , qui vont à Rome , de ce qu'ils font le croquis de cet Apollon , comme ils pourroient le faire d'un arbre , &c. Après quoi suit une comparaison de la Niobé avec le Laocoon. La douleur de Niobé , dit M. Fuesli , est plus sagement & plus noblement pensée que celle du Laocoon , car chez ce dernier on apperçoit la cause de la douleur , les

serpens dont il est entouré, & qui font naître un sentiment d'horreur & d'admiration. Au lieu que la cause de la douleur de Niobé n'est pas visible; de plus c'est une Divinité & non un monstre qui la poursuit. L'imagination nous fait entendre le mortel sifflement des flèches; le Spectateur sensible en voit l'effet sur les visages des malheureuses victimes qui en sont menacées. J'avoue, ajoute-t-il, que le groupe de Laocoon prouve peut-être mieux l'art du Maître & ses connoissances du corps humain & de l'effet des passions que l'Apollon du Vatican ou que la Niobé; mais ces dernières figures donnent une plus haute idée du génie de leur Auteur.

Dans la galerie de la villa Médicis se trouve le plus beau corps de Bacchus qui soit à Rome. Si la tête étoit aussi belle que le reste, ce seroit la plus parfaite statue qu'il y ait dans cette ville. Le Dieu du vin, dit M. Fuesli, est susceptible de la plus grande beauté idéale, & c'est une profanation que de se le représenter comme un petit homme gras & replet, avec un ventre tendu par la paresse & des veines gonflées par le vin. La nature de Bacchus peut participer de celle d'Apollon & de celle de Venus; dans certaines positions même de celui-ci il est difficile de le distinguer de l'un ou de l'autre. Plusieurs parties de son corps sont aussi potelées & d'un contour aussi gracieux que celles de la femme; son regard est plus ouvert, plus

innocent & non pas si voluptueux que celui de la Déesse de Cythere.

Dans la même galerie il y a deux Gladiateurs qui se préparent au combat, dont l'un est d'une beauté admirable. Un exercice constant a rendu toute l'attitude de son corps ferme & inébranlable; ses muscles ne sont pas fortement prononcés, & le développement de ses membres fait voir qu'il s'est entretenu dans un mouvement continu, mais non pas trop violent. De sa main droite il verse de l'huile d'une cruche sur ses épaules. Cette huile découle doucement le long de sa poitrine élevée, au-dessous de laquelle il la rassemble de la main gauche, pour en frotter le reste de son corps. Au tronc contre lequel il est appuyé pendent plusieurs poids de plomb avec lesquels les anciens Athletes s'exerçoient pour apprendre les loix de la pondération.

On y voit aussi trois statues d'Apollon, dont la tête de l'un est de la plus grande beauté idéale.

Le Vase si généralement connu par sa grande beauté est dans la même galerie. L'Artiste au lieu de couvrir le visage d'Agamemnon, l'a coëffé, comme le sont les vieilles femmes en hiver. Ce qu'on voit du visage de ce pere malheureux est mesquin; il a d'ailleurs une barbe pointue comme celle de Calvin.

Dans la chambre voisine de cette galerie, il y

a un chef-d'œuvre du Guerchin que le plus grand nombre d'Etrangers ne connoissent point. C'est un plafond peint sur toile, représentant l'histoire de Héro & de Léandre. L'Artiste a placé dans un grand éloignement Héro qui se précipite dans la mer. Léandre est étendu mort sur le rivage entouré des compagnes de sa maîtresse. Le Guerchin a mieux observé dans ce tableau le costume & les convenances que dans ses autres ouvrages. Le coloris en est plus beau, plus frais, & ne passe pas au violet, comme cela lui est ordinaire. Aucun autre ouvrage de ce Maître n'est préférable à ce tableau, si ce n'est celui qui se trouve dans la galerie du palais Colonne, & qui représente un Christ mort. La scène se passe dans le tombeau même. Le Sauveur y est étendu sur une pierre couverte d'un linceuil blanc. Tous ses amis l'ont quitté. Sa mere vient à lui remplie d'une douleur tranquille pour l'embrasser. Le corps du Christ est beau, & non pas sec & extenué, mais d'une nature tout-à-fait divine. Par une petite ouverture on découvre dans un lointain gris le Calvaire. Ce tableau est en général d'une grande force & par conséquent d'un grand effet. Le dessin en a toute la hardiesse du Carache, & l'on peut mettre cet ouvrage au nombre des chefs-d'œuvre qui sont à Rome. Cependant dans ces deux ouvrages du Guerchin il regne une certaine nature embellie & élevée qu'on trouve rarement, & qui chez lui tient lieu d'idéal. Si le
Guerchin

Guérchin n'a pas atteint le plus haut degré de la perfection de l'art, on doit néanmoins le regarder comme l'Artiste le plus admirable ; car c'est par son seul génie & non par l'étude de l'antique qu'il mérite d'être regardé comme original. On trouve dans les tableaux dont nous venons de parler des véritables beautés grecques. Mais, hélas ! que la marche du génie livré à lui-même est peu sûre ! Ce même Artiste tombe quelquefois dans les défauts les moins pardonnables. Sa Didon, par exemple, qui se trouve dans le palais Spada, est représentée avec une longue épée qui lui sort d'une aune par le dos ; de sorte que ce tableau excite plutôt le rire que la pitié & l'effroi.

M. Fueslli donne ici d'autres exemples du mauvais goût ou du défaut de goût. Il cite pour exemple, la statue de la Justice au tombeau de Paul III, faite par G. la Porte, & la mort de Regulus dans la galerie Colonne, par Salvator Rosa. Il critique ensuite les Peintres qui ont surchargé leurs tableaux de figures. Les plus grands Maîtres, dit-il, ont mis le plus petit nombre de figures dans leurs ouvrages. Une grande quantité de figures prouve plutôt la pauvreté qu'une véritable richesse, & vient de ce que le Peintre n'a pas su donner assez d'intérêt à ses principaux personnages. L'épisode nuit en général plus à la principale action d'un tableau que d'un poëme, parce que dans le premier on a l'ensemble sous les yeux, tandis que

dans le second on ne parcourt qu'une partie après l'autre.

L'Auteur fait ensuite la critique du Bernin, qu'il dit avoir manqué de goût & de sentiment; ce qui est la cause qu'il n'a pas su exprimer les passions. Le Bernin a cherché à imiter l'Antique & la Nature; il a faisi la Nature, mais sans choix, & au lieu d'imiter les Anciens il n'a fait que se copier lui-même. Le Bernin avoit deux parties d'adoption, l'une individuelle & l'autre idéale, favoir la morbidesse & l'extase. Mais malheureusement de l'extase à l'égarément il n'y a qu'un pas. M. Fuesli cite pour preuve de ce défaut du Bernin, la Sainte Thérèse de cet Artiste qui se voit dans l'Eglise de Sainte Marie de la Victoire. Les traits de son visage sont si contournés, si altérés, & son regard est si égaré, qu'on diroit qu'elle meurt d'amour pour l'Ange qui est à côté d'elle. L'extase de l'amour divin est plus dignement exprimée dans la statue de Sainte Bibiane qui décore le maître autel de la même église, & qui, sans doute, est ce que le Bernin a fait de mieux. Une grace innocente brille sur le visage de cette Sainte, la draperie est simple, décente & belle. On peut voir combien le Bernin a mal rendu la délicatesse & la morbidesse de la chair par sa Charité qui se trouve au tombeau d'Alexandre VII dans l'église de St Pierre. Cette statue a les mamelles pendantes, & pour en faire voir la morbidesse, un des

seins se trouve tout-à-fait enfoncé par la joue de l'enfant qu'elle allaite. En général les seins de toutes les figures de cet Artiste sont d'un mauvais goût : ils ne s'élevent pas comme des demi globes doucement arrondis, mais ressemblent à des boules sphériques collées au corps. Cette même délicatesse dont nous venons de parler, le Bernin l'a employé aussi aux draperies, ce qui a été cause qu'il a habillé tous les Saints d'étoffes de laine. L'imitation admirable d'un matelas en marbre blanc qu'il a fait pour l'hermaphrodite de la villa de Borghese, & que tous ceux qui le voyent voudroient pincer, feroit desirer que certains Artistes ne fissent jamais que des matelats.

Toutes les beautés idéales du Bernin sont mauvaises, ou pour mieux dire, le Bernin n'a jamais rendu que la simple nature qu'il tenoit pour belle. Son David de la villa Borghese ressemble plutôt à un Bandit qu'à l'Oint du Seigneur, & pour qu'on le reconnoisse du moins par ses attributs, l'Artiste a placé aux pieds du Roi Prophete sa harpe & sa cuirasse. Il se mord les levres comme un homme du peuple que la colere domine ; au lieu que dans l'Appollon du Vatican le mépris de ce Dieu siége sur ses levres, & l'indignation qu'il concentre au dedans de lui-même vient enfler ses narines & monte même sur son front superbe (1). Raphaël

(1) Winckelmann, Hist. de l'Art, tom. II, p. 206.

a mieux rendu cette passion dans un petit dessin de David, que Raimondi a gravé. On voit que cet Artiste y a imité l'Apollon du Vatican. Si le Bernin s'est représenté lui-même dans son David, comme on le prétend, c'est une nouvelle preuve qu'il manquoit de goût. — Mais passons au chef-d'œuvre du Bernin, savoir, son groupe d'Apollon & de Daphné. Les têtes de ces deux statues sont bien faites, quoique rien moins qu'idéales cependant. Et puisque l'Artiste qui a fait le Laocoon a représenté la douleur de ses Héros muette & concentrée ; de quelle faute de convenance le Bernin ne s'est-il pas rendu coupable, en représentant Daphné la bouche ouverte, comme un masque. Une Daphné telle que celle du Bernin n'auroit pas méprisé l'amour du plus beau des Dieux.

L'Artiste a remplacé par le merveilleux ce qui lui manquoit de beauté : la métamorphose commence déjà aux extrémités du corps. L'Apollon est mieux fait qu'on ne devoit l'attendre du Bernin. Il embrasse en tremblant le corps de sa maîtresse déjà couvert en partie d'écorce, & semble l'adorer comme si elle étoit déjà au rang des immortelles. La jambe droite d'Apollon est d'une beauté admirable ; mais les cheveux des deux statues semblent tricotés. Les doigts des mains, ainsi que tous ceux du Bernin & des Artistes modernes en général, sont trop enflés, & la par-

tie postérieure de la main est trop courte. J'avoue, dit M. Fuesli, que si le Sénèque qui est dans la même villa est antique, comme on le prétend, elle n'est pas digne des beaux siècles de l'Art. Ses veines sont trop gonflées, il a un sein pendant comme celui d'une vieille Furie. En général Sénèque y paroît souffrir comme un coupable digne de mort. Mais passons au chef-d'œuvre de l'expression, savoir, l'Hermaphrodite de la villa Borghese.

Ce qu'il y a de plus admirable dans cette figure divine, c'est que l'Artiste lui a donné toute la beauté idéale possible pour exprimer la passion qui agite tout son corps. Le bel Hermaphrodite est couché la tête posée sur son bras, pour ainsi dire sur le ventre, dans la plus belle ligne ondoyante qu'il soit possible d'imaginer. Les signes distinctifs des deux sexes sont répandus sur tout son corps. Il a les yeux & le col de Vénus. Ce dernier est long & souple; les yeux ne sont pas grands, ni assez enfoncés sous l'os frontal pour représenter une grande beauté mâle. Son dos tient de la femme, mais il a le ventre plat comme celui d'un jeune homme qui jouit de la santé, & Priape l'a richement orné de ses dons. Il ne dort pas; cependant il paroît fermer les yeux pour ne pas être distrait dans ses pensées voluptueuses. Tout son corps semble être dans une douce agitation, & cette agitation fait tendre

dre les muscles de ses talons. De l'un de ses pieds il écarte la draperie sur laquelle il est couché; les orteils de l'autre sont retirés, & l'on voit qu'il frotte doucement une jambe contre l'autre. Si le Titien l'eut peint de cette manière, il en auroit sans doute rougi.

Dans cette même salle se trouve le Génie décrit par Winckelmann, *Histoire de l'Art*, Tome I. pag. 270.

Les Dieux sont tranquilles par le sentiment de leur jouissance, & leur ame n'éprouve aucune passion parce qu'ils ont la sagesse en partage. Mais ce beau Génie ne doit sa quiétude qu'à sa seule innocence. Aucun Artiste, aucun Poëte ne s'est jamais formé une idée aussi parfaite de la beauté des Anges que celle que le Sculpteur a donnée à ce Génie. Sans songer à se procurer quelque agrément par art, il est satisfait des graces pures que la nature lui a prodiguées. Ses lèvres fines & déliées s'entrouvrent pour chanter quelque hymne céleste. Ses regards sont doux sans être voluptueux. Il a cette gravité qui naît de la tranquillité de l'ame & de l'absence de toutes les passions qui assiègent l'homme au passage de l'enfance à la puberté. Il semble regarder de la sphère céleste qu'il habite les plaisirs tumultueux de ce monde, sans les craindre & sans les désirer. Son ame paroît remplie de quelque idée sublime, car sa poitrine est élevée comme celle des êtres supérieurs.

Ses cheveux ne flottent pas en désordre sur ses épaules, ils ne font que les couvrir. Toutes les parties de son corps sont dans un mouvement doux & harmonique. On diroit, qu'à l'ordre de Dieu il va prendre son vol pour se rendre auprès de quelque fils de Roi le protecteur du peuple qu'il doit un jour gouverner, & ses bras étendus semblent annoncer son desir d'embrasser ce Prince au moment où il doit recevoir le jour.

Fiamingo a surpassé les Anciens dans les groupes d'enfans. M. Fuesli croit que les Anciens n'ont pas excellé dans ce genre, parce qu'ils regardoient, sans doute, la nature & les graces enfantines comme incompatibles avec la beauté & avec les graces véritables. Il y a cependant dans les galeries de Rome quelques enfans d'un travail ancien qui sont fort beaux.

M. Fuesli passe ici à la description des statues modernes de Rome qui sont les plus dignes de l'attention des Amateurs. Il commence par deux figures de Lorenzetto représentant Elie & Jonas qui sont dans l'église de Notre-Dame du Peuple.

La tête du Jonas a été faite d'après l'idée du prétendu Antinous du Belvedere. On croit que cette figure a été exécutée d'après le dessin de Raphaël, & qu'il l'a même retouchée; car Lorenzetto étoit le Disciple favori de ce grand Maître. Il paroît du moins que l'Artiste a été rempli du goût de Raphaël & de l'antique.

Dans l'église de St Pierre il y a une statue de St André par Fiamingo. Richardson en juge bien quand il dit : « Cette belle figure de St André » tient bien de l'esprit de son aimable Auteur. On » est d'abord frappé de la forte expression de vertu » qu'on y remarque , & qui étant partie du cœur » du Maître, ne manque pas d'aller droit à celui » du Spectateur. En un mot la figure exprime » une résignation entièrement Apostolique. Comme l'expression est la partie principale de l'art , » le caractère qu'on exprime dans cette figure » est aussi une des plus sublimes , & on l'a assurément attrapé de la manière la plus nette & » la plus claire qu'on ait jamais vu (1) ». Véritablement la soumission à la volonté de Dieu n'est aussi bien exprimée dans aucune figure moderne que dans celle-ci.

Dans l'église de Notre-Dame de Lorrette se voit une belle statue de Sainte Suzanne, par le même Fiamengo.

Dans celle de S. Jean de Latran, il y a deux belles statues de le Gros, dont l'une représente S. Thomas & l'autre S. Barthelemy; & trois statues de Rufconi : S. André, S. Jacques le Mineur & S. Jean. Ce dernier est représenté jeune. Tous les Artistes, remarque fort bien M. Fuesli, font de leurs Saints des vieillards; sans doute parce

(1) Richardson, tom. III, p. 540.

qu'ils pensent que l'âge est nécessaire pour donner la sainteté ; & ce qu'ils ne peuvent donner de majesté & de gravité , ils le remplacent par des rides & des longues barbes. On en voit un exemple dans le Moïse de l'église de S. Pierre-aux-liens , du ciseau de Michel-Ange , qui a sacrifié la beauté à la précision anatomique & à sa passion favorite , le terrible ou plutôt le gigantesque. On ne peut s'empêcher de rire quand on lit le commencement de la description que le judicieux Richardson donne de cette statue : « Comme cette » piece est très-fameuse , il ne faut pas douter » qu'elle ne soit aussi très-excellente (1). S'il est vrai que Michel-Ange ait étudié le bras du fameux Satyre de la villa Ludovise , qu'on regarde à tort comme antique ; il est très-probable aussi qu'il a étudié de même la tête de ce Satyre , pour en donner le caractère à son Moïse ; car toutes deux , comme Richardson le dit lui-même (2) , ressemblent à une tête de bouc. Il y a sans doute dans l'ensemble de cette figure quelque chose de monstrueusement grand , qu'on ne peut disputer à Michel-Ange : c'étoit une tempête qui a présagé les beaux jours de Raphaël.

L'église de S. Grégoire de Monte Celio renferme deux chapelles qui méritent de fixer notre

(1) Richardson , tome III , p. 545.

(2) Id. Ib. p. 546.

attention. Dans la première on voit deux belles peintures à fresque, dont l'une représente la Flagellation de St André, & l'autre ce même Saint allant au martyre. Le premier tableau est du Dominiquin, & le second du Guide. Si le tableau du Guide surpasse celui du Dominiquin pour le dessin & le coloris, on trouve une belle ordonnance, de l'expression & de la sagesse dans la flagellation de ce dernier. Le Dominiquin laisse reposer la vue du Spectateur entre deux groupes, & on ne découvre le Juge du Martyre que dans une galerie du palais qui est dans le lointain. Les figures du Guide sont, au contraire, toutes rassemblées sur un seul plan. Dans le tableau de la Flagellation il y a peu de figures, mais elles sont pleines d'expression. Comme le Guide aimoit, tant dans l'art que dans ses mœurs, la profusion & le luxe, il a entassé les objets dans ce tableau. Le sensible Dominiquin paroît, au contraire, ici dans toute sa force. Toutes ses figures semblent partager le sort du Martyre; toutes ont des attitudes & des regards pleins d'expression. Un enfant qui effrayé du martyre du Saint, se cache dans les bras de sa mère, des jeunes gens des deux sexes, à qui on semble défendre de paroître sensibles, & que des soldats brutaux repoussent; toutes ces figures différentes font naître dans l'ame du Spectateur une sensibilité sympathique. Il y a sur la ligne de terre du tableau du Guide deux

gures communes placées au hazard. Le caractère du Saint est dignement exprimé dans les deux tableaux. Mais il étoit plus facile au Guide qu'au Dominiquin de donner à St André cet air de dignité de l'innocence qui souffre ; car il l'a représenté au moment où plein de rélignation à la volonté de Dieu , il se jette au pied de la croix , sur laquelle il doit souffrir le martyr.

Dans une chapelle voisine de cette église de St. Grégoire , il y a un tableau à l'huile du grand Annibal Carache , qui n'est connu que de peu de Voyageurs , quoique ce soit peut-être le plus bel ouvrage de ce maître. Cependant Richardson se contente d'en dire « que le Duc de Devonshire en a un dessin très- » capital (1) ». Il représente S. Grégoire en prière entre deux Anges , & couronné d'une gloire. La fermeté ordinaire du dessin du Carache , une grace grande & divine , des couleurs brillantes & fraîches comme si elles ne venoient que d'être employées , (qualités qu'on ne trouve pas toujours chez ce grand Maître) , une élévation d'idées , une magnificence grave & bien ordonnée dans la draperie , une exécution finie qui fera triompher ce tableau des injures du temps , font autant de titres qui ont imprimé le sceau de la plus grande perfection à ce divin ouvrage. Que le recueillement où se trouve ce Saint est belle & grande ! Quelle in-

(1) Richardson , Tom. III , p. 319.

nocence céleste regne sur le visage des deux Anges! Celui qui est à la gauche du Saint le montre avec un saint ravissement qui se répand sur son visage, comme l'aurore qui vient annoncer un beau jour. Un chœur d'Anges descend du ciel pour voir le mortel si digne d'être admis parmi eux.

On trouve dans l'église de St André della Valle, un chef-d'œuvre du Dominiquin; c'est un St Jean-Evangéliste, peint à fresque sur un des quatre pendentifs de la coupole. Cette figure est de la plus belle grace & du coloris le plus vigoureux. Ce tableau avec celui de l'Assomption de la Vierge dans l'église de Ste Marie Transtevere, sont peut-être pour le coloris les deux plus grands chefs-d'œuvre à fresque qu'il y ait à Rome. Le Dominiquin est, après le Corrège, le premier Peintre pour le gracieux. Il est vrai que celui-ci est le Peintre des Dieux; le Dominiquin, au contraire, semble avoir dit à toutes les figures de ses ouvrages. « Je ne cherche point à faire de vous des Dieux, l'humanité vous embellit trop ». Le Corrège est le Peintre des graces plus qu'humaines; & le Dominiquin est le modele de l'expression.

Les ouvrages de l'aimable André Sacchi sont doux & tranquilles. Un de ses plus beaux tableaux se trouve dans l'église de St Romuald. Il représente une assemblée des fondateurs de l'ordre des Camaldules dans une solitude. Ce sont tous des personnages

vénérables & d'un grand âge. La carnation de leurs visages pâles, quoique marquant la santé, exprime la tranquillité de leur ame. La scene n'est que foiblement éclairée. . . . Comme le blanc & le gris sont les couleurs qui dominant dans ce tableau, il n'est pas surprenant qu'il y regne une grande union & harmonie; mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette harmonie & cet accord ne nuisent pas à la force & à l'effet, & qu'il ne tombe pas dans le monocromatique. Une tranquillité solemnelle est le caractère distinctif de ce tableau, qui fait passer dans l'ame du Spectateur une douce mélancolie. Sacchi, le maître de Carle Maratte, fut le dernier Peintre de l'école Romaine, avant Mengs, qui se contenta d'un seul effet général dans ses tableaux; & il a si bien travaillé ses couleurs qu'elles peuvent braver les injures du temps. Un second ouvrage de ce grand Maître & qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, c'est la mort de Sainte Anne, dans l'église de S. Carlo Cathenari. On voit les restes d'une grande beauté dans les traits de Sainte Anne mourante. St Joseph qui est à côté d'elle, semble réfléchir sur le sort commun des hommes. Avec qu'elle tranquillité la Sainte Vierge ne voit-elle pas mourir sa mere; elle n'en est pas même effrayée, & ne répand pas des larmes indignes d'elle; car elle tient sur ses bras le Sauveur du monde, qui tel qu'il convient à sa nature divine, ne rit pas comme un enfant ordinaire.

mais semble bénir l'agonissante d'un de ses regards célestes. Il n'y a qu'une figure subordonnée, une Servante qui pleure seule, ou qui plutôt cache de ses mains son visage, pour ne pas déshonorer cette sainte scène par ses regards.

Dans cette même église le tableau du Maître-Autel est de Pierre de Cortone, qu'on tient pour le meilleur ouvrage à l'huile de ce Peintre. Il représente S. Charles Borromée qui porte en triomphe un clou de la croix. Quoique cet Artiste ait atteint la perfection dans quelques parties de la Peinture, on ne peut cependant le placer que parmi les petites lumières de l'Art. Il a beaucoup peint à fresque; ses couleurs sont souvent vigoureuses, agréables, fraîches, brillantes; telles sont particulièrement celles du plafond du palais Pitti à Florence qu'on regarde comme son meilleur ouvrage. Mais il regne néanmoins trop généralement un seul ton de couleur dans tout un tableau. Son coloris, sur-tout dans ses ouvrages à l'huile, est souvent couleur de brique. Il a eu quelquefois des idées grandes & nobles, mais il péchoit par le costume. Ses têtes, quoiqu'agréables, ne sont pas tout-à-fait belles; parce qu'il ne cherchoit à parvenir à la beauté qu'en donnant une certaine petitefle au menton; de plus, elles ont toutes le même caractère, ou pour mieux dire, elles n'en ont point. D'ailleurs ses ouvrages n'ont aucune expression, ou quand il en a mis elle est vicieuse. Il possé-

doit parfaitement la partie du clair-obscur, & l'ordonnance de ses groupes est admirable. Il aimoit les grandes compositions à cause de la magnificence & de la grande quantité de figures dont il se servoit pour remplacer ce qui lui manquoit d'idée. Son dessin est souvent peu correct; ses draperies sont pour la plupart mesquines & découpées, & il s'est presque toujours écarté du beau & du vrai, tant dans l'idéal que dans l'individuel.

Les quatre pendentifs de la coupole de la même église, peints par le Dominiquin, sont mieux pensés & mieux coloriés que dessinés.

Dans l'Église neuve (*Chiesa nuova*), est un tableau d'autel représentant le Christ pleuré par les Saintes Femmes, qui est le plus bel ouvrage de Michel-Ange de Caravache. Ce tableau est d'une expression singulière, & un des ouvrages le plus sagement composés & le mieux coloriés de cet Artiste, qui a plus travaillé pour les yeux que pour l'esprit. Cependant un Observateur éclairé s'apperçoit facilement que le Peintre a cherché à le tromper par le départ singulier des lumières & des ombres, qui d'abord troublent l'âme, mais qui ne causent pas une émotion profonde & durable.

Il y a, au contraire, deux autres tableaux d'autel dans la même église peints par le Baroque, qui sont agréables & tranquilles; particulièrement celui qui a pour sujet la Présentation de la Vierge

au temple. Le Peintre nous prouve par ce tableau que la grace sert à cacher beaucoup de défauts dans les productions de l'art. Le Baroque a pris pour maître, dans la partie du coloris, le grand Corrège, mais il n'a pas atteint à sa perfection. Ses couleurs sont belles mais lechées, & ressemblent à de la porcelaine qu'on tiendroit contre le soleil du midi. Son dessin est souvent correct, mais ses figures sont roides & guindées; d'ailleurs les muscles & les veines en sont placés arbitrairement, suivant que cela convenoit le mieux à ses couleurs brillantes. Ses contours ne sont souvent pas assez sentis, & les ombres se perdent dans le fond du tableau. Le caractère de ses têtes, particulièrement des femmes, est un profil baissé, par lequel il a su leur donner une certaine beauté innocente & tranquille, & une aimable timidité.

La chapelle au fond de la nef renferme deux tableaux de Carlo Maratte, représentant St Charles Borromée & St. Ignace, que le Chevalier Mengs regarde, avec raison, comme les plus beaux ouvrages de ce Maître.

Dans la première salle de la galerie du palais Borghese il y a un Ecce-Homo qu'on peut placer parmi les plus beaux ouvrages d'Annibal Carache. Il a ennobli, comme un sage Artiste, ce que la fureur des hommes avoit profané. Un Peintre ordinaire auroit représenté le Christ étique & exténué par la douleur; mais le Carache nous le fait voir

voir comme le plus juste des hommes & le fils de Dieu. Le Sauveur est assis, les mains jointes & appuyé contre le pillier auquel il a été lié pour être flagellé. Il n'est pas dans l'attitude d'un Coupable, mais plutôt d'un Juge, & ses regards pleins d'une satisfaction divine sont tournés vers le ciel. Un Soldat tient le manteau de pourpre derrière le dos du Christ, ce qui a fourni au Peintre le moyen de faire mieux sortir le beau corps de l'homme-Dieu. Le dessin de cet excellent tableau est d'une correction également éloigné de la servile pesanteur & d'une légèreté trop hardie. Il est d'ailleurs fini avec ce soin qui ne peut paroître ridicule que lorsqu'il est employé par un mauvais Artiste; mais qui imprime le sceau de la perfection aux ouvrages des grands Maîtres. Le coloris en est extraordinairement vigoureux & frais, & la draperie en est méplate sans être gonflée ou mesquine.

Dans la même chambre se trouve un autre tableau du Carache, dont le sujet est Jésus-Christ qui écrase la tête du serpent. Que l'intention de ce tableau est belle! Un enfant qui accomplit la promesse de son père & qui venge le monde entier. Ses pieds délicats écrasent le monstre qui a perdu le genre-humain. Mais que cette idée est mal rendue! La figure de l'Enfant divin est décharnée; il paroît irrité, mais sa colère est ignoble & ressemble à l'entêtement d'un enfant opiniâtre.

De plus, la figure de Ste Anne s'y trouve déplacée une action aussi grande & aussi sublime devoit se passer sans témoins.

On voit dans une seconde salle un tableau du Dominiquin, représentant Diane & ses Nymphes épiées par Actéon. Les figures ont la moitié de la grandeur naturelle. La Scène est un riche paysage rempli de bois & de prairies. La plupart des Nymphes sont en mouvement & occupées à des jeux héroïques; d'autres se délassent au bord de l'eau. Une seule se trouve écartée de ses compagnes sur la ligne de terre. La figure raccourcie de cette dernière a fourni à l'Artiste l'occasion d'employer les demi-teintes qu'il aimoit tant. Diane, plus belle que ses Nymphes, est placée sur une petite éminence, telle que Virgile l'a dépeinte au milieu de ses Dryades. Les airs de tête & les attitudes sont différens, & il regne sur toutes les figures une grace pure & innocente.

Une troisième chambre renferme le fameux tableau à portraits, qu'on attribue généralement à Raphaël, mais que les bons Connoisseurs prétendent être du Titien. Il représente les têtes de César Borgia & de Machiavel. César Borgia paroît inquiet de la lecture de quelques lettres qui se trouvent devant lui, & semble avoir fait appeller Machiavel pour le consulter. Ce dernier a cet air tranquille qui est propre aux hommes accoutumés à discuter les grandes affaires d'état.

Dans une quatrième salle est le petit tableau appelé le Crucifix de Michel-Ange, qu'on prétend être celui au sujet duquel on a fait le conte si connu. Je me contenterai de remarquer, que pour peindre un tel Christ, il n'étoit pas nécessaire de se servir d'un moyen aussi affreux que celui dont on assure que Michel-Ange a fait usage.

La cinquième chambre renferme le tableau d'Enée sortant de Troie avec sa famille. C'est un des plus beaux ouvrages du Baroque, & qu'il a peint à l'âge de soixante-dix ans.

Dans la même pièce, il y a ce qu'on appelle communément le Maître d'Ecole du Titien, qu'on regarde comme un de ses chefs-d'œuvre. M. Casanova, Professeur de l'Académie Electorale de Peinture de Dresde, croit que ce tableau est de Baptiste Moro.

On y voit aussi les trois Graces & l'Amour du Titien. Le caractère des Graces est plus voluptueux que beau. Elles sont vêtues ridiculement à la moderne, comme les filles de la place de S. Marc à Venise. De plus, ce tableau est dans la mauvaise maniere du Titien : les demi-teintes sont presque toutes perdues. Vis-à-vis de ce tableau il y a un autre ouvrage du Titien, dont le sujet est l'Amour divin & l'Amour prophane. Ce sont deux figures de femme, l'une nue & l'autre vêtue à la moderne. La figure nue est plus noble que ne le sont en général les femmes du Titien ; & la

276 **EXTRAIT D'UNE LETTRE**
vérité de la draperie de l'autre prouve qu'il étoit
un grand Maître dans cette partie.

La fixième salle ne contient que des figures
nues, & par cela même moins belles; si ce n'est
une Vénus qui, sans doute, est un tableau origi-
nal, s'il y en a un parmi ceux qu'on montre
comme du Titien à Rome, à Florence & à Venise.

Peu d'étrangers connoissent encore la galerie
du palais Albani. Je ne parlerai pas de tous les
chefs-d'œuvre de l'art qui s'y trouvent; pour ne
m'arrêter qu'à un des plus beaux ouvrages qui
soient à Rome. C'est une Transfiguration de J. C.
dont les figures ont un pied de haut, & qui repré-
sente trait pour trait le même tableau qui se trouve
en grand dans l'église de S. Pierre de Montorio. La
plupart des Amateurs regardent ce tableau comme
une copie, quoique Winckelmann & Mengs au-
roient dû les avoir défabusé de cette erreur. On ne
peut nier, qu'à en juger par la beauté de ce petit
tableau, il peut aussi bien être du pinceau de Ra-
phaël que le grand tableau de l'église de S. Pierre.
On trouve dans l'un & dans l'autre le même génie,
la même vérité d'expression, le même travail caché
dans l'exécution, le même contraste admirable dans
les draperies, le même ton de couleur, qui ne
tombe pas, comme le prétend M. d'Argenville,
dans le rouge de brique.

Il y a dans cette même galerie un petit tableau
de Carle Maratte qui représente une Sainte Famille;

un tableau de Famille du Baroque, composé d'une femme & de deux enfans. — Une Descente de croix par Van der Werff. Marate disoit de ce tableau, qu'il n'offre qu'un enlacement de bras & de jambes. La maniere soignée de Van der Werff ne tombe pas dans ce tableau, comme dans ses autres ouvrages, dans le leché, & n'y a pas le ton d'ivoire.

Dans la galerie Colonne il y a plusieurs morceaux admirables du Guide, du Dominiquin, du Guerchin & de l'Albane.

On y remarque sur-tout le petit tableau que Winckelmann a si justement loué à cause de sa grande beauté : c'est la malédiction de Dieu prononcée sur nos premiers parens. Le paysage est véritablement un paradis terrestre. Les figures sont dessinées avec beaucoup de netteté, quoiqu'elles ne soient pas exactement correctes. Elles sont exécutées avec soin, & sur-tout groupées d'une maniere admirable.

Avec quel charme Claude le Lorrain ne nous ravit-il point par deux de ses tableaux qui sont dans cette même galerie. Le Spectateur semble entraîné par la perspective aérienne. Ses ouvrages sont couverts d'une vapeur tendre & rafraîchissante. Le ciel de ses tableaux est doux, quoique toujours en mouvement, & ses nuages diaphanes semblent agité par un zéphir continuel. Les fabriques en sont d'un beau style ; mais ses figures

sont roides & paroissent marcher en procession.

Salvator Rosa brille à côté du Lorrain dans un genre bien différent. Son génie étoit fougueux, & son ame ne semble jamais avoir été flattée par aucune sensation agréable. Ses ouvrages agitent l'ame & font naître la crainte, comme un orage prochain. La malédiction de Dieu semble imprimée sur ses tableaux. Poussé par son naturel indompté & ardent, il a toujours choisi parmi les scènes de la nature, non celles qui sont les plus nobles, les plus admirables, mais les plus agrestes, les plus terribles, celles où elle semble tomber dans les plus grands écarts. Des déserts qui ne sont ni beaux ni agréables, mais sauvages, horribles, inhabitables, où jamais trace d'homme n'a été imprimée : tels étoient ses objets de choix. Ses ouvrages de la seconde manière surpassent de beaucoup ceux de la première, qui sont foibles & qui paroissent peints en gouache.

Comme un Christ à qui un Ange semble vouloir ôter, par compassion, une couronne d'épines ; tableau qui est dans la première manière du Corrège, & qui se trouve dans cette même galerie Albani ; de même qu'une Vierge avec l'Enfant, tableau qui est encore plus beau que le premier, & qu'on voit dans l'église de S. Louis des François, sont les deux seuls ouvrages de ce Maître qu'on trouve à Rome, il est juste de les nommer ici.

Il regne une grace admirable dans les ouvrages

de l'Albane ; mais elle est théâtrale & lechée. Quelquefois elle consiste en une impudente coquetterie , quelquefois dans le regard érotique des yeux qui sont rouges & qui semblent gonflés par des larmes voluptueuses. Ses têtes de femme ont presque toutes le même caractère & sont toutes le portrait de sa femme & de ses enfans. Son pinceau dans ses tableaux à l'huile est extraordinairement moëlleux , & les demi-teintes de la carnation sont admirables. D'ailleurs l'Albane possédoit la partie poétique de l'art : tous ses ouvrages sont pleins d'esprit & de galanterie. Il y a un chef-d'œuvre de lui en ce genre dans la galerie que nous venons de nommer : c'est Mars défarmé par Vénus & l'Amour.

On y voit aussi un Ravissement d'Europe de ce même Maître , qui est fort beau.

La galerie Berospi , peinte à fresque par l'Albane , ne dément point le caractère que nous venons de donner à ce Maître. Son coloris y ressemble beaucoup à celui du Carache , dans la galerie du palais Farnese. Le tableau principal est beau & savant. Il représente le soleil au centre de sa course , qui sous la figure d'Apollon préside aux quatre saisons représentées par Flore , Cérès , Bacchus & Vulcain , qui sont sur les côtés. Le Zodiaque même entoure tout l'atmosphère.

A l'une des extrémités on voit un Amour qui d'un vase verse la rosée bienfaisante sur la terre

encore plongée dans le sommeil ; & l'Aurore semant des fleurs , conduite par un Génie , dont la torche éclaire le bas de sa robe & répand dans le ciel les premiers rayons de la lumière. Les oiseaux de la nuit s'enfuient sous ses pieds. Hesper , sous la figure d'un génie , seme ses fleches verticalement sur la terre. La Nuit est dignement représentée par une Beauté tranquille , couronnée de pavots portant des ailes noires & tenant deux enfans sur ses bras. Au-dessus de sa tête est le ciel étoilé & l'oiseau de la nuit à ses pieds. Mais la Vénus de ce plafond est d'une nature commune.

La tête de Jupiter inspire le respect , mais il est ridicule d'avoir représenté le Maître des Dieux le bras posé sur le genou & se tenant le menton de la main. Apollon ne regarde point le Printemps avec cet air satisfait & riant qui convient à un Dieu , mais plutôt comme un jeune homme livré à une passion érotique.

Dans la première chambre de la villa Ludovise il y a un des plus beaux corps de jeune femme qu'on puisse voir , mais dont tous les membres ont été mal restaurés.

A l'un des bouts de cette galerie est une statue que la foule des Connoisseurs ignorans prend pour un Gladiateur , mais qui paroît visiblement d'une nature supérieure & ressemble au Dieu Mars , tel que Lucain nous l'a dépeint. Il est représenté assis , fatigué des travaux de la guerre & occupé

de ses amours, comme semble l'indiquer un Amour qui de son bras tient embrassé la jambe droite de ce Dieu. Il a le pied gauche posé sur son casque ; d'une main il tient son épée, & de l'autre son genou gauche élevé. Son bouclier est à côté de lui. On voit que c'est le Dieu de la force, quoiqu'il possède toute la beauté de la jeunesse. Toute la figure est bien composée. Sa chair n'est pas si potelée que celle du Dieu du vin ; mais comme les ressorts de la nature opèrent avec puissance, sans qu'on puisse néanmoins s'en appercevoir, l'Artiste a eu soin de ne pas rendre trop marqués ni trop gonflés par les travaux de la guerre les muscles & les veines de ce corps robuste mais divin.

Dans une chambre voisine se trouve le groupe d'une femme qui a toute la beauté de l'âge mûr, & qui tient par l'épaule un jeune homme qui est devant elle. Ses yeux, qu'elle a fixés sur les siens, semblent trahir son cœur. La pudeur & le desir y combattent encore, mais on voit que cette dernière passion va triompher. Le jeune homme paroît jouir d'une innocente tranquillité & ne penser qu'aux amusemens d'une jeunesse guerriere. Je ne comprend pas, dit M. Fuesli, pourquoi certains Amateurs prétendent que ce groupe représente Papirius & sa mere. Maffei a déjà remarqué la gravité Romaine, du temps de Papirius, n'auroit pas souffert qu'on l'eût représenté nud,

quoique l'Artiste Grec (1), qui y a mis son nom, eut fait cet ouvrage à Rome. Maffei croit aussi, & je suis de son sentiment, que ce groupe représente plutôt Phèdre & Hypolite. Car lorsqu'on examine bien le style de cet ouvrage & le caractère des têtes, on ne prendra pas l'idéal d'un jeune Héros Grec pour celui d'un Sénateur Romain; & moins encore, la forte expression d'une passion terrible qui a enfreint toutes les loix de la pudeur, pour une simple curiosité. Au reste la draperie de cette Phèdre est une des mieux jettées, des plus belles & des plus finies que nous ayons conservé de l'antiquité.

Vis-à-vis de ce groupe est l'enlèvement de Proserpine du Chevalier Bernin. Cet Artiste ne possédoit point l'art de modifier l'expression des passions; & comme la Proserpine de ce groupe a le même caractère de frayeur & de douleur que la Daphné de ce Maître, qui se trouve dans la villa Borghese; on peut dire que cette première est d'autant plus mauvaise que c'est une Déesse. Son Pluton a le défaut de toutes les figures âgées, il est plus affreux que terrible. Ses cheveux & sa barbe semblent agités par un tourbillon. Quelques parties de son corps au lieu d'être charnues & potelées ne sont que bouffies & gonflées. Cependant les côtes & les clavicules sont si fortement

(1) Ménélaus, fils d'Etienne.

prononcés, qu'un sage Artiste oseroit à peine les développer si bien à un Gladiateur. Le Bernin a cru sans doute donner une preuve de son goût, en plaçant de grosses touffes de poil sous les aisselles du Dieu des enfers ; comme à un Monarque sévère, grossier, inexorable. Je n'ai jamais vu ce signe d'une nature sauvage & commune à aucune figure antique, si ce n'est à celle d'un groupe qui se trouve dans la même salle, & d'après laquelle le Bernin l'a sans doute imité, mais en le chargeant encore & en le mettant à un endroit déplacé.

Le groupe dont je veux parler représente un homme qui du bras gauche soutient une femme qui se meurt, & qui de la main droite se blesse lui-même sous la gorge d'une manière singulière & forcée. On croit que ce groupe représente Aria & Pétus. Quel esprit retréci ne doit pas avoir eu l'Artiste, pour ne pas mieux représenter la tendresse de l'amour conjugal, & pour n'avoir pas choisi le moment où Aria présente le poignard à Pétus. Maffei croit encore que ce groupe est un ouvrage grec ; mais son erreur n'est pas moins ridicule, lorsqu'il dit que les figures de ce groupe représentent Menopilas, Eunuque du Roi Mithridate, & Dîrettine, la fille de ce Monarque. Pour mieux accréditer cette idée, le Graveur a eu soin de ne pas rendre le poil qui est sous les aisselles, & qui sert à prouver que cette figure peut être aussi peu celle d'un Eunuque

que celle d'un Chevalier Romain. Il paroît certain que c'est celle d'un Esclave; du moins est-elle d'une nature commune. D'autres donnent à ce groupe le nom de Pyrame & Thisbé.

Dans le casin qui se trouve à peu-près au milieu du jardin de cette même villa, est un salon à rez-de-chaussée où il y a un des plus beaux plafonds du Guerchin, peint à fresque. Il est divisé en cinq compartimens ou tableaux. Celui du milieu représente l'Aurore; dans les quatre autres le Guerchin a placé, je crois, les quatre parties du jour, dont on ne peut en distinguer que deux. Il est vrai que le Guerchin n'avoit pas le talent du Guide pour rendre un sujet aussi agréable que celui de l'Aurore. Cependant son ouvrage a assez de mérite pour qu'on puisse le comparer à l'Aurore du Guide, sans faire tort à ce dernier. On peut remarquer la maniere différente dont deux grands Maîtres peuvent traiter le même sujet suivant le caractère qui leur est propre. Chez le Guide, les Heures annoncent le jour en dansant & se tenant toutes par la main d'une maniere gracieuse. Chez le Guerchin, au contraire, qui, comme un sage pere de famille, a préféré l'utile à l'agréable, les Muses sont dispersées & chacune d'elles est occupée à un travail particulier. L'une répand la rosée, d'autres arrachent les étoiles du ciel nocturne, tandis que l'Aurore chasse la nuit qui se trouve dans la lunette qui est vis-à-vis. Elle

est représentée sous la figure d'une femme qui s'est endormie en lisant dans un livre qu'elle tient sur ses genoux. La scène se passe sous des ruines. La clarté de la lune mêlée avec celle d'une lampe, les oiseaux de la nuit & deux enfans endormis sur le devant du tableau, inspirent la mélancolie. Il n'y a point d'autre partie du jour caractérisée que le Crépuscule, représenté par un jeune homme ailé & tenant un flambeau allumé d'une main & des fleurs de l'autre. Le Guerchin ne paroît pas assez fortir ici de son coloris vigoureux mais sombre, pour avoir pu éclairer convenablement chaque partie du jour. Parmi ses Heures, il y a certainement de belles têtes, & peut-être même plus belles que celles du Guide, qui a été trop hardi & trop magnifique, jusques dans ses airs de tête même. Un des enfans couchés sur la ligne de terre du tableau, offre les plus belles demi-teintes qu'il soit possible de voir. Il a ignoré le costume ou l'a méprisé. En un mot, le tableau de l'Aurore du Guide offre un ensemble fort beau; le coloris en est frais, & le mouvement général qui y regne, charme l'ame du Spectateur. Mais dans l'ouvrage du Guerchin il y a des plus grandes beautés de détail, & la vue attentive de ce tableau imprime un sentiment profond.

Dans les jardins de la même villa Ludovise on remarque une tête demi-colossale de Junon. Elle se trouve à la porte d'entrée; cependant aucun Voya-

geur n'en a parlé jusqu'ici. C'est la plus belle tête qui soit restée en marbre de la Reine des cieux dont elle nous donne la plus haute idée. Elle paroît troublée, telle que Virgile nous l'a dépeinte; mais sa colere est aussi dignement exprimée que celle de l'Apollon du Vatican : c'est ce qu'on remarque sur-tout dans la bouche. J'indique l'emplacement de cette tête, afin qu'on ne la confonde point avec deux autres Junons du même jardin qui sont fort belles aussi, mais inférieures cependant à celle-ci.

La villa Pamfili possède la figure d'une femme affligée, du grand style, que je crois être une Phédre.

Dans la même chambre & dans la suivante il y a deux figures de femme, qu'on ne doit remarquer qu'à cause de leur belle draperie.

Une chambre du côté opposé contient l'Amour sous la figure d'un adolescent, qui se pare des armes d'Hercule. Ses joues potelées sont de toute beauté; ses levres sont belles à ravir, & ses yeux expriment toute la volupté & toute la fierté du héros dont il tient les armes.

Dans une des salles de la villa Mattei il y a une tête colossale de cinq pieds de haut, qu'on appelle, sans doute à cause de sa grandeur, le grand Alexandre de Mattei. Elle est très-belle, & ressemble beaucoup à une tête d'Auguste.

On voit dans une autre salle de cette villa la statue appelée communément *Livie-Auguste*. Cette figure a une des plus belles draperies de toutes celles qui sont à Rome, & peut servir à relever l'affertion de M. Falconet, touchant la draperie des Anciens. Le caractère de la tête paroît idéal. Elle est pensive, ainsi que le fait voir son doigt appuyé contre l'une de ses tempes, & son attitude est tranquillement belle. Une de ses mains est libre & découverte; l'autre se trouve sous une draperie légère qui couvre tout son corps, mais sans le cacher. Il est probable que c'est une Muse, car son pied porte sur un cothurne fort haut & sa tête est ornée d'un diadème.

Dans une autre salle on trouve deux statues d'un Artiste moderne, Pierre-Paul Olivieri. L'une, qui représente l'Amitié, touche de la main droite une plaie ouverte avec tout l'art de la chirurgie. C'est une des allégories recherchées & des idées matérielles que les Artistes modernes & le Bernin à leur tête nous ont donné pour du grand style. — Vis-à-vis de cette figure il y a une Vénus du même Maître, dont la draperie est étendue à droite & à gauche en forme d'ailes, ainsi que Richardson l'avoit déjà remarqué.

La villa Casali n'offre rien de remarquable, si ce n'est un Antinous; son corps est potelé & beau sans être trop charnu. Ses traits sont touchans; ses yeux enfoncés annoncent une douleur élevée;

288 EXTRAIT D'UNE LETTRE, &c.

sa poitrine paroît pleine de sentiment & respirer
d'amour pour son cher Empereur, les boucles
légères de ses cheveux tombent négligemment sur
son front pensif & sérieux.

Fin de la seconde Partie.



CONTENU.

PREMIERE PARTIE.

P REFACE du Traducteur ,	pages j
Éloge de M. Winckelmann par M. Heyne.	ix
Lettres à M. le Comte de Bunau ,	1
Lettres à M. Franken ,	47
Lettres à M. le Conseiller Heyne ,	143
Lettre à M. L. R. V. H.	172
Lettres à M. le Conseiller intime de M.	198
Lettres à M. le Baron de Riedesel ,	213
Remarques sur l'Architecture de l'ancien Temple de Girgenti en Sicile.	270

SECONDE PARTIE.

L ETTRES à C. M. Fuesfli ,	pages 1
Lettres à M. Gessner ,	17
Lettres à M. L. Usteri ,	34
Lettres à M. H. Fuesfli ,	130
Lettres à M. P. Usteri ,	150

296 C O N T E N U.

<i>Lettres à M. Von Mecheln,</i>	pages 166
<i>Lettre à M. le Duc de la Rochefoucauld,</i>	186
<i>Lettres à M. Desmarest, Inspecteur des Manufactures de France, de l'Académie Royale des Sciences, &c.</i>	188
<i>Lettre de Mylord Montagu à M. l'Abbé Winckelmann,</i>	199
<i>Extrait de la correspondance de M. Winckelmann avec M. Clérisseau, pendant que cet Artiste faisoit ses recherches d'Antiquités de la partie méridionale de la France,</i>	204
<i>Lettres à M. Wille, Graveur du Roi, de l'Académie Royale de Peinture & de celle de Vienne,</i>	217
<i>Notice de ce qu'il y a de plus inté- ressant à voir à Rome, donnée par M. Winckelmann, en 1766, à MM. Usteri & Von Mecheln, ses Amis,</i>	229
<i>Extrait d'une Lettre de M. H. Fuesli adressée au Traducteur Allemand des Recherches sur les Beautés de la Peinture, par M. Webb.</i>	247

Fin de la Table.

E R R A T A.

LIl s'est glissé dans cette Edition quelques fautes & quelques incorrections qu'il sera facile au Lecteur de corriger; nous n'indiquerons que celles qui pourroient lui échapper.

P R E M I E R E P A R T I E.

- Page 28, ligne 19, Campini, lisez Ciampini.*
Page 37, lig. 24, combien, lisez que.
Page 66, ligne 7, le Virgilium, lisez le Virgile.
Page 70, ligne 14, le P. Burmann, lisez Pierre Burmann.
Page 77, ligne 7, Mureti, lisez Muret.
Page 81, ligne 26, si vous cissiez, lisez si vous connoissiez.
Page 85, ligne 17, Fulgino, lisez Fuligno.
Page 89, ligne 6, je n'espere pas, lisez je ne prévois pas.
Page 104, lignes 3 & 4, qui a beaucoup de connoissances & une éducation, lisez, qui à beaucoup de connoissance & à une éducation.
Page 153, ligne 11, Quêteur, lisez Questeur.
Page 216, ligne 16 ... ΣΙΜΑΧ ΟΥΕΙΘΙΘΙΕΙ, lisez ΣΙΜΑΧΟΤ ΕΙΘΙΘΙΕΙ.
Page 280, ligne 9, avec le renouvellement, lisez après le renouvellement.
Page 286, ligne 13, Ὀρρυιαί, lisez Ὀρρυιαί.

S E C O N D E P A R T I E.

- Page 24, ligne premiere, mal restreint, lisez mal étroit.*

- Page 37, ligne 4 de la note, retachées, lisez attachées.
- Page 52, ligne 22, Gens implacabile Vatum, lisez Genus implacabile Vatum. Horace dit irritabile Genus Vatum.
- Page 54, ligne 9, ne mélitera pas, lisez ne militera pas.
- Page 79, ligne 18, Quoique M. Winckelmann dise expressément Commis de la Marine, il est à croire que c'est de M. Pellerin, dont il veut parler, qui n'étoit pas Commis, mais Commissaire général de la Marine.
- Page 214, ligne 18, M. Pierresque, lisez M. Peiresc.
- 

— 420

